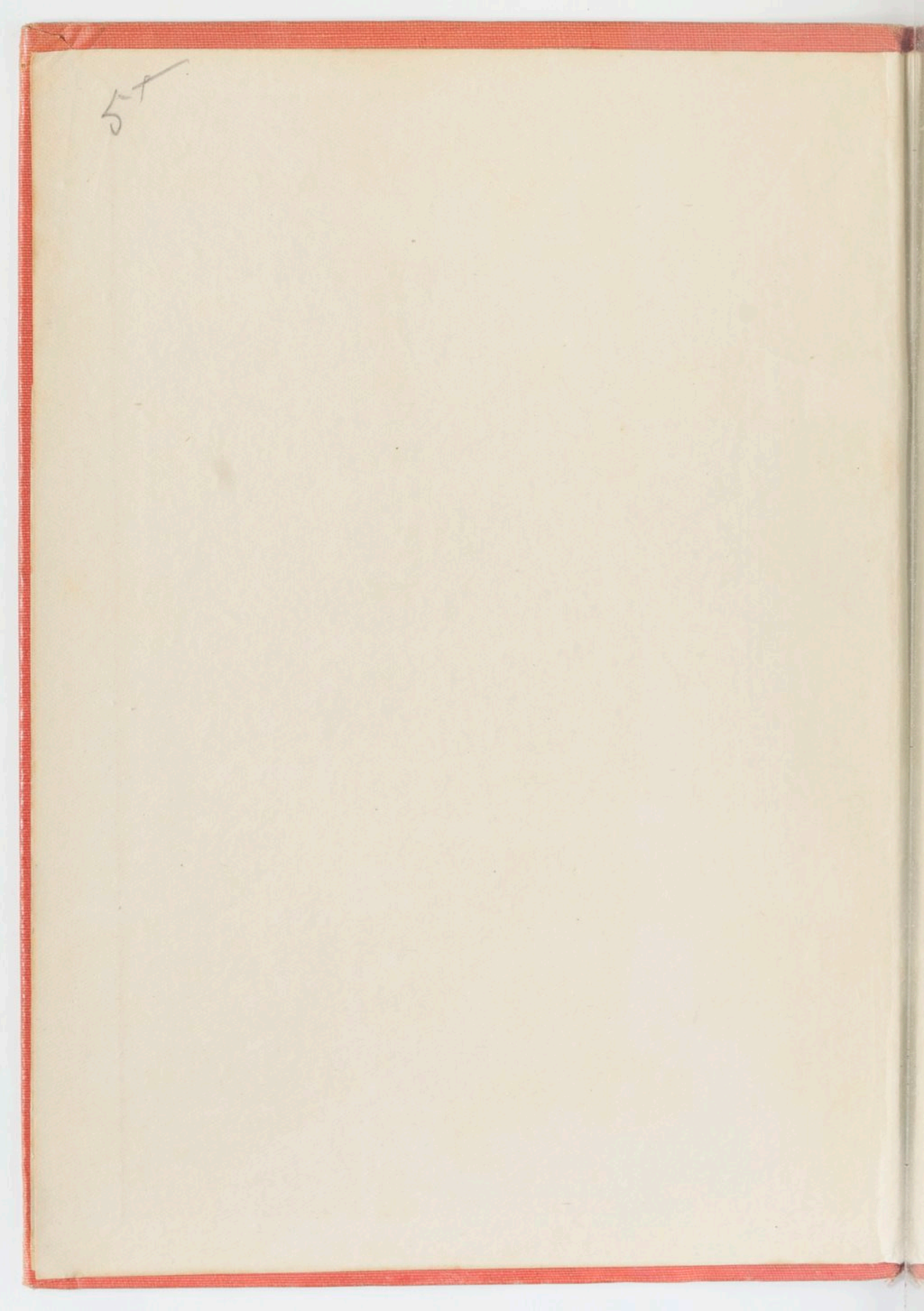
Jonathan Swift. Voyages chez plusieurs pays fort éloignées du monde d'abord chirurgien, puis capitaine à bord de [...]




VOYAGES DE GULLIVER
CONTES ET NOUVELLES



VOYAGES

DE

GULLIVER

VOY.—A



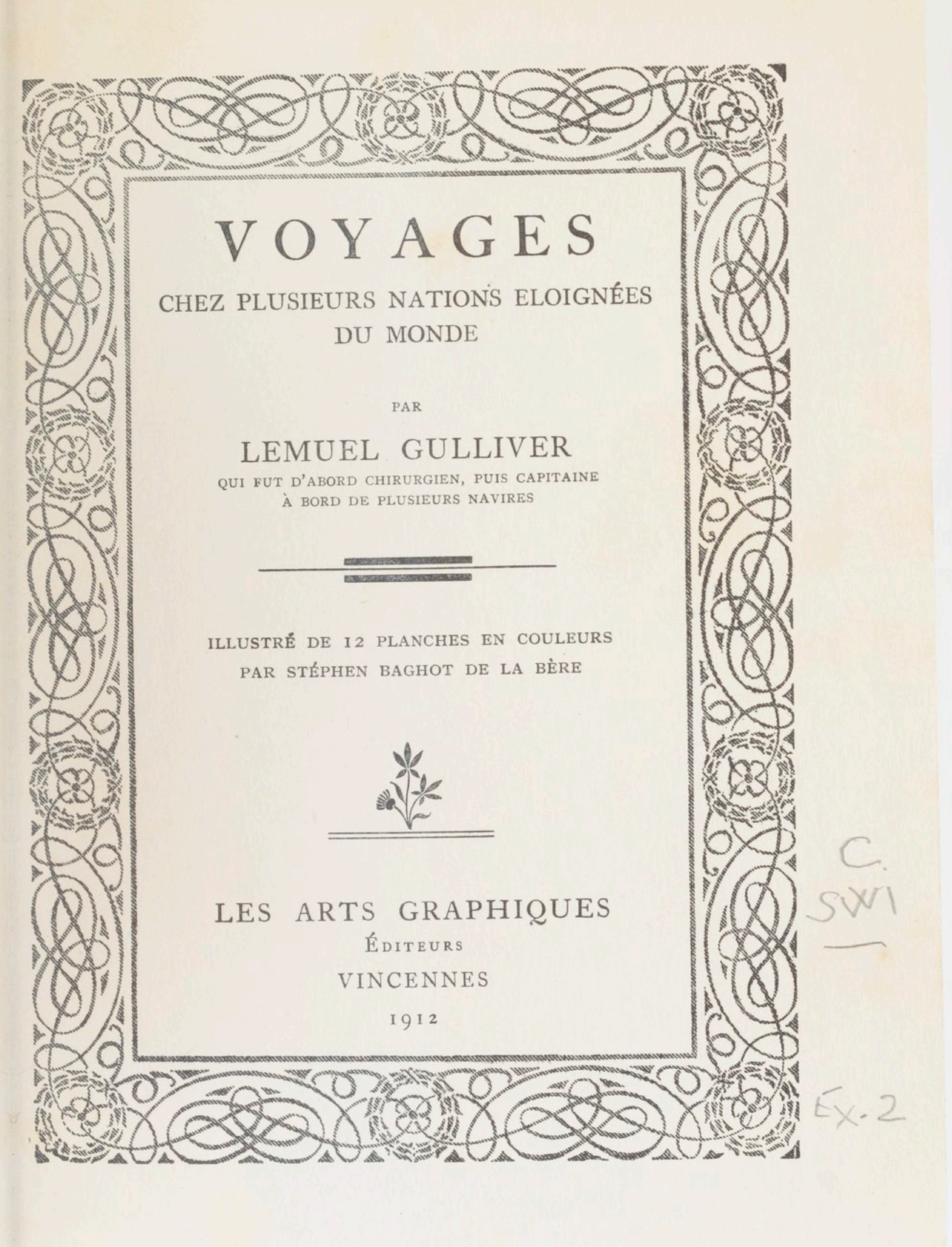
COLLECTION DES
CONTES ET NOUVELLES

- GUERRE AUX FAUVES
- LES PETITS AVENTURIERS EN AMÉRIQUE
- LA CASE DE L'ONCLE TOM
- UN TOUR EN MÉLANÉSIE
- VOYAGES DE GULLIVER
- ÉRIC

LES ARTS GRAPHIQUES, 3 RUE DIDEROT, VINCENNES



JE REPASSAI À TRAVERS LA VILLE,
MES DEUX TABOURETS À LA MAIN. PAGE 40.



VOYAGES

CHEZ PLUSIEURS NATIONS ELOIGNÉES DU MONDE

PAR

LEMUEL GULLIVER

QUI FUT D'ABORD CHIRURGIEN, PUIS CAPITAINE
À BORD DE PLUSIEURS NAVIRES

ILLUSTRÉ DE 12 PLANCHES EN COULEURS
PAR STÉPHEN BAGHOT DE LA BÈRE

LES ARTS GRAPHIQUES
ÉDITEURS
VINCENNES
1912

AVIS DE L'ÉDITEUR, RICHARD SYMPSON, A SES CHERS LECTEURS

Je suis depuis fort longtemps l'ami intime de Mr. Lemuel Gulliver, auteur de ces Voyages ; et je crois même que nous devons être un peu parents du côté maternel. Il y a trois ans environ, excédé par l'affluence des curieux qui ne cessaient d'encombrer sa maison de Redriff, Mr. Gulliver décida de quitter celle-ci pour venir s'établir dans le comté de Nottingham, son pays natal. Il acheta près de Newark une assez belle propriété où il vécut depuis, très retiré, tout en jouissant de l'estime de ses voisins.

Avant de quitter Redriff, Mr. Gulliver me confia ses manuscrits avec l'autorisation d'en disposer comme je le jugerais à propos. Je les ai donc lus et relus trois fois avec le plus grand soin. Le style en est simple et sans prétention. A travers toute l'œuvre, il règne un grand air de vérité. La parfaite véracité de l'auteur était, en effet, si connue que les habitants de Redriff l'avaient passée en proverbe, et quand l'un d'eux voulait se servir d'un argument irrésistible, il ne manquait pas de s'écrier : " *C'est aussi vrai que si Mr. Gulliver lui-même l'avait dit !* "

Je ne me suis pas contenté de mes propres lumières. Avec la permission de l'auteur j'ai communiqué ces précieux manuscrits à des personnes de grand mérite, et leur avis ayant confirmé ma propre opinion, je m'aventure aujourd'hui à les produire au grand jour.

Avis de l'Éditeur

J'ai dû, je le confesse, supprimer d'innombrables passages concernant les vents et les marées, les variations de température et les observations maritimes prises au cours des différentes traversées. Sans quoi, deux volumes n'eussent pas suffi. Si, toutefois, mon ignorance en matière de navigation m'avait induit à commettre quelque erreur, j'en demeure seul responsable ; et que si des voyageurs avaient par hasard la curiosité de connaître l'œuvre *in-extenso*, telle que son auteur la remit entre mes mains, inutile de dire que je reste à leur entière disposition,

RICHARD SYMPSON.

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGE A LILLIPUT

CHAPITRE I

Mon père habitait le comté de Nottingham où il avait un petit bien. J'étais le troisième de ses cinq enfants. A l'âge de quatorze ans, il m'envoya au Collège Emanuel, à Cambridge, où pendant trois ans j'étudiai avec assiduité. Le prix de ma pension était bien modique, mais constituait pourtant une lourde charge pour les ressources très limitées de mon père. Je dus quitter le collège et entrer en apprentissage chez Mr. Jacques Bates, célèbre chirurgien de Londres, qui me garda quatre ans.

Mon bon père m'envoyait de temps à autre des petites sommes d'argent qui me servirent à étudier la navigation et les branches des sciences mathématiques indispensables aux voyageurs. Je prévoyais déjà ma destinée. J'obéis au même sentiment instinctif en quittant Mr. Bates, pour me rendre à Leyde terminer mes études de médecine, si utiles au cours des longs voyages. Je passai deux années dans la célèbre ville Hollandaise, et j'étais à peine de retour en Angleterre que sur la recommandation de mon cher maître Mr. Bates, j'embarquais en qualité de chirurgien à bord de *l'Hirondelle*, commandée par le capitaine Abraham Pannell.

Pendant trois ans et demi je naviguai sous ses ordres, parcourant le monde entre deux voyages au Levant, et à mon retour, un peu lassé sans doute, je résolus de me fixer à Londres. Mr. Bates m'encouragea fort et m'aida à m'établir en me présentant à plusieurs

de ses clients. Je pris un appartement dans une petite maison d'Old Jewry, et j'épousai peu après Miss Mary Burton, (seconde fille de Mr. Edmund Burton, établi bonnetier dans Newgate Street,) qui m'apporta en dot quatre cents livres sterling.

J'avais un foyer et une situation pleine de promesses, mais la roue de la fortune ne tourne pas toujours selon nos désirs. Deux ans s'étaient à peine écoulés que mon cher maître, Mr. Bates, tombait malade et mourait bientôt. Je n'avais guère de relations encore et ma clientèle s'en alla diminuant peu à peu. Après avoir consulté ma femme et quelques amis, je me déterminai à prendre de nouveau la mer.

Je fus successivement chirurgien à bord de deux navires et je passai six longues années à voyager dans les Indes Orientales et Occidentales, ce qui me permit de rétablir un peu ma fortune. J'emportais toujours avec moi un grand nombre de livres et j'employais mes heures de loisir à étudier les meilleurs auteurs anciens et modernes. Quand nous descendions à terre, j'en profitais pour observer le caractère et les mœurs des peuplades indigènes et pour apprendre leur langue. J'y parvenais facilement, grâce à mon excellente mémoire.

J'étais revenu dans mon pays et j'avais passé trois années au sein de ma famille, quand je reçus des offres fort avantageuses du Capitaine Pritchard, dont le vaisseau *l'Antilope* allait appareiller pour les Mers du Sud. J'acceptai.

Nous mîmes à la voile le 4 Mai 1669, sous les plus rassurants auspices et les débuts de notre voyage furent heureux.

Mais une tempête violente s'éleva soudain comme nous virions vers les Indes Orientales et poussa le navire au N.O. de la Terre de Van Diemen. Le 5 Novembre, jour où commence l'été dans ces parages,

et le temps étant très couvert, la vigie signala un récif à moins d'une demi-encâblure du vaisseau. Toute manœuvre étant rendue impossible par la violence du vent, notre malheureux bâtiment vint se briser sur l'écueil. Six hommes de l'équipage (dont j'étais) réussirent à mettre la chaloupe à la mer et à s'éloigner du récif à force de rames, mais bientôt la fatigue nous terrassa et nous dûmes nous confier à la merci des vagues. Une demi-heure s'écoula dans les plus cruelles angoisses. Tout d'un coup, le vent du Nord se prit à souffler violemment et notre chaloupe chavira. Je ne puis dire exactement quel fut le sort de mes malheureux compagnons, mais, hélas ! j'ai lieu de penser qu'ils périrent tous !

Quant à moi, j'eus le bonheur de conserver mon sang-froid, et à peine à l'eau je me mis à nager à l'aventure en me laissant conduire par le vent et la marée. J'étais cependant à bout de forces quand je me trouvai enfin prendre pied. L'ouragan avait déjà perdu beaucoup de sa fureur, mais la pente était si douce que je dus marcher plus d'une demi-lieue dans la mer avant d'atteindre le rivage. Il pouvait être alors huit heures du soir environ. Après avoir fait quatre cents mètres sans trouver aucune trace d'êtres vivants, la fatigue s'empara de moi et je m'écroulai vaincu sur l'herbe très courte et très douce où je m'endormis aussitôt profondément. Combien de temps dura mon sommeil ? Je ne saurais le dire au juste, mais je l'évaluai à neuf heures environ, car le jour se levait quand je voulus me mettre debout. A mon intense surprise je fus incapable de remuer un seul membre, et dans un instant, je me rendis compte de ma situation. Mes jambes et mes bras étaient fortement fixés au sol par des liens ; il en était de même de mes cheveux très longs et touffus, et de minces ligatures entouraient mon corps depuis les aisselles

jusqu'aux cuisses. Jugez de l'état d'impuissance où j'étais réduit ! Autour de moi, je percevais bien comme une rumeur confuse, mais, dans la triste posture où je me trouvais, il m'était impossible de rien voir que le ciel ! Presque aussitôt je sentis *quelque chose* de vivant qui remuait le long de ma jambe gauche et qui, s'avançant doucement sur ma poitrine, vint presque à toucher mon menton. Je baissai les yeux autant qu'il me fut possible et à mon intense stupéfaction je distinguai une petite créature humaine, humaine, oui vraiment, mais qui n'avait pas six pouces de haut et qui portait un arc, un carquois et des flèches ! En même temps j'eus la désagréable sensation d'une quarantaine d'êtres semblables qui s'agitaient sur moi. J'étais dans le plus profond ébahissement. On l'eut été à moins ! Et je ne pus me retenir de jeter de si grands cris que ces petits bonshommes s'enfuirent, tous, épouvantés. Toutefois la plupart revinrent bientôt et l'un d'eux eut la hardiesse de s'approcher tout près de mon visage. Après m'avoir examiné, il leva les mains et les yeux au ciel en témoignage d'admiration et il cria d'une voix aiguë mais distincte : "*Hekinah degul !*" Ses compagnons répétèrent ces mêmes mots plusieurs fois de suite. Je n'en étais pas plus avancé !

Silencieusement, je faisais mille efforts pour me libérer et je réussis enfin à rompre les liens et à arracher les piquets qui retenaient mon bras gauche au sol. En même temps, d'un violent effort qui me causa une extrême douleur, je parvins à desserrer un peu les liens qui attachaient mes cheveux du côté gauche, et je me trouvai alors en état de tourner légèrement la tête. Pour la seconde fois, les petits bonshommes furent saisis d'une folle panique et s'enfuirent, en poussant des cris de terreur. Puis le silence se fit. J'entendis quelqu'un crier d'un ton de commandement : "*Tolgo phonac !*" et à l'instant, plus de

cent flèches s'enfoncèrent dans ma main gauche et me piquèrent comme autant d'aiguilles acérées. Quand la pluie de flèches s'arrêta, je laissai échapper des gémissements, arrachés par la souffrance, et je fis de nouveaux efforts pour me délivrer. Nouvelles décharges, nouvelles blessures. Je vis bien qu'il fallait me résoudre à demeurer dans une quasi-immobilité jusqu'au soir où il me serait plus facile de rompre mes chaînes. Mais le hasard en disposa différemment.

Dès que la foule qui m'entourait eût remarqué mes dispositions pacifiques, il ne fut plus question de me décocher des flèches, et pendant plus d'une heure, j'entendis à deux toises environ de mon oreille droite comme un bruit d'ouvriers charpentiers au travail. Lentement, avec précaution, je tournai la tête de ce côté et j'aperçus un curieux petit échafaudage, haut d'un pied et demi, formant comme une minuscule tribune, où avaient pris place quatre de ces petits êtres. L'un d'eux m'adressa un long discours, dont, vous le devinez, ami lecteur, je ne saisis pas un traître mot ! L'orateur me sembla d'âge moyen et d'une taille plus élevée que celle de ses compagnons. Le page qui portait la queue de sa robe, était à peine un peu plus grand que mon doigt. J'ai dit que le discours fut long. Si je n'en compris pas une syllabe, j'en saisis du moins le sens approximatif, et d'après le ton et les périodes, je devinai que l'orateur avait tour à tour recours aux promesses et aux menaces, à la sévérité et à la bonté. Je répondis en manifestant ma soumission par une mimique expressive, levant ma main gauche et mes yeux vers le soleil, comme pour prendre celui-ci à témoin de ma bonne foi. Je mourais littéralement de faim, n'ayant rien eu à me mettre sous la dent depuis le naufrage. Je cédai au besoin, et portant plusieurs fois mes doigts à ma bouche, je fis comprendre la faim dont j'étais dévoré au *hurgo*

(c'est ainsi que ces petits êtres désignent leurs grands seigneurs) qui m'interpellait. Celui-ci descendit immédiatement de sa tribune, et sur ses ordres, plusieurs échelles furent appliquées contre moi. Une centaine de petits hommes les escaladèrent avec célérité et m'apportèrent des paniers remplis de viandes fort bien apprêtées, ma foi, mais plus petites que des ailes d'alouette ! De deux ou trois plats je ne faisais qu'une bouchée. Les pauvres petites gens s'empressaient de leur mieux et témoignaient de mille manières l'émerveillement et l'admiration que leur causaient mon appétit et mes capacités stomacales ! Manger était bien, mais il me fallait boire maintenant. Ils jugèrent, d'après mon appétit, toute l'étendue de ma soif ; fort ingénieusement, ils hissèrent sur moi un de leurs plus grands tonneaux de vin, le roulèrent jusqu'à mes lèvres et le défoncèrent. Je le vidai d'une gorgée ; il ne contenait pas une demi-pinte. Le vin avait le même goût que le vin de Bourgogne, mais il était plus agréable encore. Une seconde tonne me fut apportée et eût le même sort que la première. Quand j'eûs accompli toutes ces merveilles, ils poussèrent des exclamations de joie et se prirent à danser sur ma poitrine en répétant dans leur allégresse : “ *Hekinah degul ! Hekinah degul !* ”

Ils s'adressèrent ensuite aux spectateurs et les avertirent d'avoir à s'écarter en leur criant : “ *Borach mevolah !* ” Puis ils me demandèrent, par signe, de jeter les deux tonneaux. Quand je les eûs envoyés en l'air ce fut une clameur universelle, où l'on n'entendait que leur fameux “ *Hekinah degul !* ”

Lorsqu'ils virent que j'étais rassassié, ils s'écartèrent et je vis s'avancer vers moi un groupe de personnes, dont l'une, d'un rang très élevé, m'était envoyée par Sa Majesté Impériale. Son Excellence monta sur mon mollet droit, vint jusqu'à mon visage, et me

présenta des lettres de créance, revêtues du sceau impérial. Je dus subir un nouveau discours qui dura bien dix minutes et qui fut prononcé sur un ton très calme mais non moins résolu. De la main, l'orateur m'indiquait un point de l'horizon, que je connus plus tard pour la Capitale du Royaume de Lilliput, où je devais être transporté ; ainsi en avait décidé Sa Majesté dans son Conseil. Je répondis par quelques mots tout à fait inutiles, et au moyen de signes très expressifs, j'indiquai mon vif désir d'être libre. L'Excellence parut m'avoir compris, car il secoua la tête négativement et, continuant d'employer le langage des signes, me montra que je devais être transporté dans la position même où je me trouvais. J'eûs bien encore quelques vélléités de résistance, mais j'y renonçai aussitôt, le nombre de mes petits adversaires augmentant sans cesse, et je témoignai à l'Excellence que je me résignais à mon sort. Sur quoi *le hurgo* (grand seigneur) et sa suite se retirèrent avec beaucoup de civilités et de marques de satisfaction. Presque aussitôt mes liens furent relâchés et on étendit sur ma figure et mes mains une sorte de pommade parfumée qui fit disparaître en quelques minutes la cuisson douloureuse occasionnée par les maudites flèches. Toutes ces circonstances m'avaient prédisposé au sommeil. Les docteurs de Sa Majesté ayant sur son ordre mélangé à ma boisson un puissant narcotique, je dormis à peu près huit heures. Pendant mon sommeil on me hissa sur une singulière machine construite à cet effet, sur l'ordre de l'Ingénieur Impérial. Ces petites gens excellent dans les arts mécaniques et en l'espace de quelques heures ils avaient monté l'appareil qui m'était destiné.

Imaginez un cadre de bois de sept pieds de long sur quatre de large, posé sur vingt-deux roues et distant du sol de trois pouces. Dès que le narcotique

eût agi, ce chariot fut placé parallèlement à moi. Le plus difficile n'était pas fait. Ce n'était pas une petite affaire, vous le pensez bien, de me placer sur cette machine ! Voici comment ils s'y prirent : quatre-vingt piquets furent plantés enterre et de fortes cordes, de la grosseur d'un fil d'emballage, fixées au moyen de crochets à d'innombrables bandes de toile que des ouvriers avaient passées sous mon cou, mes mains, mes bras et tout mon corps. 900 petits hommes, choisis parmi les plus robustes, tirèrent alors ces cordes au moyen des poulies dont les piquets étaient surmontés, et ainsi en moins de trois heures je fus hissé, déposé sur le chariot et solidement attaché. Il ne fallut pas moins de 1500 chevaux, triés parmi les plus vigoureux coursiers des écuries Impériales, et hauts à peu près de quatre pouces et demi, pour me traîner jusqu'à la métropole, à huit cents mètres de là.

Notre voyage dura près de deux jours. Quand nous fûmes à deux cents mètres des portes de la ville, l'Empereur vint à notre rencontre avec toute la Cour. Mais les grands officiers se refusèrent obstinément à laisser Sa Majesté exposer ses jours en montant sur mon corps.

Notre convoi s'était arrêté près d'un ancien temple désaffecté depuis quelques années, à la suite d'un meurtre qui y avait été commis. Ce temple, le plus vaste de tout le royaume, me fut assigné pour demeure. La grande porte, au Nord, ayant à peu près quatre pieds de haut sur deux de large, je pouvais assez facilement pénétrer à l'intérieur en rampant. Deux petites fenêtres, situées à six pouces du sol, encadraient la porte. C'est à l'une d'elles que les forgerons de l'Empereur fixèrent 92 câbles semblables à des chaînes de montre, et les fixèrent à ma jambe gauche au moyen de trente-six cadenas. Mes chaînes ayant à peu

près deux mètres de long j'avais la liberté de me promener de long en large dans l'espace d'un demi-cercle.

Vis-à-vis du temple, de l'autre côté de la route, s'élevait une tour d'au moins cinq pieds de haut. L'Empereur y monta avec sa suite, afin de m'examiner tout à son aise.

Quand les ouvriers furent convaincus qu'il m'était impossible de m'échapper ils coupèrent mes liens et je me levai, mais avec un sentiment d'amertume et de tristesse indicibles.

Quand le peuple me vit debout, allant et venant, il exprima son étonnement par des rumeurs dont je ne puis vous donner une idée.

CHAPITRE II

En jetant les yeux autour de moi, je découvris le plus riant paysage que j'eusse jamais vu. La campagne environnante se déroulait en jardins prolongés à l'infini ; les enclos, pour la plupart de quarante pieds carrés, semblaient autant de parterres fleuris, entremêlés çà et là de petits bois, dont les plus grands arbres ne me paraissaient guère dépasser sept pieds de haut. Sur ma gauche s'étendait la Capitale qui prenait ainsi l'apparence d'une cité en perspective dans un décor de théâtre.

Je m'arrachai à ma contemplation pour me glisser à l'intérieur de ma maison et l'explorer, ce qui ne fut pas long, comme bien on pense, et je sortis de nouveau presque immédiatement pour prendre l'air.

L'Empereur était descendu de sa tour et s'avançait à cheval vers moi. Cette action faillit lui coûter cher, car le petit animal, quoique fort bien dressé, fut saisi d'effroi en se trouvant soudain devant moi, qui dûs lui apparaître comme une montagne en mouvement ! Il se cabra sur ses pieds de derrière et faillit désarçonner l'Empereur. Mais celui-ci est un excellent cavalier ; il sut se maintenir en selle, jusqu'au moment où ses serviteurs accourus vinrent prendre la bride du cheval. Il descendit alors et, toute en demeurant prudemment hors de ma portée, il m'examina sur tous les côtés en donnant des marques d'admiration. Puis, sur un geste de Sa Majesté les sommeliers et les cuisiniers roulèrent vers moi des

petits chariots, dont une vingtaine étaient chargés de viande et une dizaine de cruches en terre contenant du vin.

En quelques minutes je fis place nette !

L'Impératrice, les jeunes princes et princesses du sang, accompagnés de plusieurs dames d'honneur, s'étaient assis à quelque distance dans des fauteuils et tout ce beau monde ne cessait de caqueter en me regardant.

Je dois maintenant donner de Sa Majesté une description aussi exacte que possible. L'Empereur dépasse, de la longueur de mon ongle environ, tous les personnages de la cour. Ce qui seul est suffisant pour inspirer à ses sujets une terreur salutaire. Une mâle énergie se lit sur les traits de son visage qu'il a forts et accentués. Son teint est olivâtre, il a la lèvre autrichienne, un peu dédaigneuse, le nez aquilin, la taille très droite, et comme ses membres sont merveilleusement proportionnés, ses mouvements demeurent pleins de grâce et une dignité imposante caractérise sa démarche.

Il avait lors vingt-neuf ans et régnait depuis sept années qui n'avaient été qu'une suite de félicités et de victoires. Désireux de l'examiner à mon tour sur toutes les coutures, je me couchai sur le côté de sorte que nos visages se trouvaient placés parallèlement, à trois mètres de distance. Mais depuis, j'eus l'insigne honneur de le tenir souvent dans ma main et je puis certifier l'exactitude absolue du portrait que j'en donne ici. Son costume était simple et sans prétention, mi-oriental, mi-européen. Cependant il portait un léger casque d'or, très luxueux, incrusté de pierreries, et surmonté d'un panache. Il tenait à la main son épée nue, par mesure de prudence, au cas où j'aurais réussi à rompre mes chaînes. Elle avait au moins trois pouces de long ; la garde et le fourreau étaient en or.

La voix de l'Empereur était aiguë, mais claire et bien articulée, et je pouvais l'entendre distinctement même en me tenant debout. Quant aux dames et aux courtisans, leurs habits étaient magnifiques et la place occupée par la Cour ressemblait à une splendide étoffe étendue sur le sol et toute brodée de figurines d'or et d'argent.

Au bout de deux heures la Cour se retira et je fus laissé à mes réflexions, avec une forte Garde, destinée à prévenir les impertinences et peut-être la malice de la populace, impatiente de me voir de plus près.

Comme j'étais assis près de la porte de ma maison, plusieurs de ces coquins eurent l'impudence de me décocher des flèches dont l'une manqua de me crever l'œil gauche. Mais le colonel de la Garde fit immédiatement saisir six des meneurs qu'il remit ligottés entre mes mains, jugeant que pour une telle faute il n'existait pas de meilleur châtiment. Il fallait voir ces malheureuses créatures traînées par les soldats qui les piquaient avec la pointe de leurs lances. Je les pris tous dans ma main droite, j'en mis cinq dans la poche de ma veste et je fis mine de vouloir manger tout vivant le sixième. Le pauvre petit bonhomme poussa d'affreux hurlements et le colonel et ses officiers ne laissaient pas que d'être fort inquiets, surtout quand ils me virent sortir mon canif. Mais je les rassurai bientôt, car, regardant avec douceur mon petit prisonnier, je coupai ses liens et le déposai délicatement à terre, où il s'empressa de prendre ses jambes à son cou ! J'agis de même envers les cinq autres, et je pus constater combien la foule et les soldats étaient touchés par ma clémence, qui fut tout aussitôt rapportée à la Cour où elle fut non moins favorablement appréciée.

Quand la nuit tomba, je me glissai péniblement dans ma maison et m'étendis sur le sol pour dormir.

Je trouvai ma couche un peu rude! Et ce fut avec un réel plaisir que j'entrai, quinze jours après, en possession du lit que l'Empereur avait donné l'ordre de me préparer et qui fut formé avec six cents matelas lilliputiens.

Une commission Impériale fut immédiatement constituée en vue d'obliger tous les paysans à un kilomètre à la ronde à fournir chaque jour 6 bœufs, 40 moutons et autres victuailles pour mon entretien, avec une quantité proportionnée de pain, de vin et autres boissons. Sa Majesté donna Elle-même des bons ou mandats sur le Trésor pour assurer le paiement de ces denrées.

J'eus six cents domestiques installés sous des tentes confortables dressées autour de ma maison. La munificence impériale alla plus loin encore, et trois cents tailleurs reçurent l'ordre de me confectionner un vêtement à la mode du pays.

Enfin, six professeurs, choisis parmi les plus grands savants de l'Empire, furent chargés de m'enseigner la langue lilliputienne. Sa Majesté daigna souvent m'honorer de sa visite et se plut à aider mes professeurs pendant leurs leçons.

En trois semaines environ je fis les plus grands progrès, et peu à peu nous commençâmes de causer. Mes premiers mots furent pour exprimer à l'Empereur mon ardent désir de recouvrer ma liberté, ce que je lui répétai désormais chaque jour, à genoux! Il me répondit que ceci était affaire de temps et de patience à laquelle il ne fallait pas songer avant d'avoir pris l'avis du Conseil, et il ajouta qu'avant tout, je devais "*lumos kelmin pesso desmar lon emposo*," c'est-à-dire "*jurer solennellement d'observer une paix inviolable avec lui et ses sujets.*" Il me pria de ne point me froisser s'il donnait l'ordre à certains fonctionnaires de me fouiller; car, selon toute vraisemblance, je devais

porter sur moi différentes armes, extrêmement dangereuses si leurs proportions répondaient à celles de ma taille prodigieuse ! Je répondis à Sa Majesté qu'elle serait aussitôt satisfaite, étant prêt à me mettre nu et à vider mes poches devant elle. Mais l'Empereur m'arrêta d'un geste, et m'indiqua que la loi du pays l'obligeait à me faire fouiller par deux de ses officiers. Il savait fort bien, ajouta-t-il, que cette opération ne pouvait avoir lieu sans mon consentement ou mon concours. Mais il avait si bonne opinion de ma générosité et de mon sentiment de la justice qu'il me confierait sans crainte ces messieurs. Il me promit, en outre, qu'on me rendrait fidèlement tout ce qui me serait pris quand je quitterais le pays ou qu'en tous cas on me verserait intégralement le prix que j'en exigerais moi-même. Il ne me restait qu'à m'exécuter. Je pris les deux officiers dans ma main et les introduisis d'abord dans la poche de mon habit, puis dans chacune de mes autres poches, à l'exception des deux goussets et d'une poche secrète contenant divers objets qui m'étaient nécessaires et n'offraient aucun intérêt pour personne. Ces messieurs avaient apporté tout ce qu'il fallait pour écrire, encre, plumes et papier. Ils firent de tous les objets qu'ils avaient trouvés un inventaire très exact dont voici le texte intégral, traduit en anglais :

“ *Premièrement*, dans la poche droite de l'habit du *Grand Homme-Montagne* (c'est ainsi que je traduis les mots *Quinbus Flestrin*) après les recherches les plus minutieuses, nous n'avons trouvé qu'une pièce de toile grossière, assez vaste pour servir de tapis dans la Grande Salle du Palais de Votre Majesté. Dans la poche gauche, nous vîmes un immense coffre en argent, avec un couvercle de même métal, que nous fûmes incapables de lever. Sur notre demande

l'Homme-Montagne ouvrit ce coffre et l'un de nous y étant entré, enfonça jusqu'aux genoux dans une sorte de poussière brune qui provoqua chez nous deux des éternuements répétés et simultanés. Dans la poche droite du gilet, nous trouvâmes une liasse prodigieuse de substances blanches et minces, repliées l'une sur l'autre et dont l'ensemble formait à peu près l'épaisseur de trois hommes ; elles étaient attachées avec un câble très fort et couvertes d'une quantité de figures noires qui nous ont paru être des écritures, chaque lettre étant presque le double de la paume de notre main. Dans la poche gauche se trouvait une machine armée de vingt mâts très longs,ressemblant aux palissades qui ornent la cour de Votre Majesté : d'où, nous avons conjecturé que *l'Homme-Montagne* s'en servait pour se peigner. Mais nous n'avons pas voulu le questionner trop souvent, vu la grande difficulté qu'il éprouvait à nous comprendre. Dans la grande poche droite de son *couvre-milieu* (je traduis ainsi le mot *ranfu-lo* par lequel ils désignaient mes culottes) nous avons aperçu un tube de fer creux, de la longueur d'un homme, attaché à une grosse pièce de bois beaucoup plus épaisse. Sur l'un des côtés du tube se trouvaient d'énormes pièces de fer en relief, affectant les formes les plus irrégulières. Nous ne comprenons pas ce que cela peut bien être. La poche gauche du *couvre-milieu* contenait une machine semblable. Dans la plus petite poche du côté droit nous avons trouvé plusieurs pièces rondes et plates, de différentes dimensions, et faites d'un métal rouge et blanc. Certaines nous paraîssaient être en argent, mais elles étaient si grandes et si lourdes qu'à nous deux nous pouvions à peine les soulever. Dans la petite poche gauche se trouvaient deux étuis noirs, d'une forme irrégulière. L'un d'eux était fermé et semblait être composé d'une seule

pièce. Mais à l'extrémité du second apparaissait une sorte de substance blanche brillante et arrondie et qui avait le double de notre tête. Chaque étui renfermait à l'intérieur une énorme lame d'acier. Nous avons prié *l'Homme-Montagne* de nous les montrer, car nous appréhendions que ce fussent là des engins dangereux. Il les sortit de leurs enveloppes et nous dit que dans son pays il avait l'habitude de se raser la barbe avec l'une et de couper sa viande avec l'autre. Il y eut deux poches dans lesquelles nous ne pûmes pénétrer. Il les nommait des *goussets* : c'étaient deux grandes fentes pratiquées dans la partie supérieure de son *couvre-milieu.* Hors du gousset droit pendait une longue chaîne d'argent au bout de laquelle était attaché un instrument tout à fait merveilleux. Sur notre désir, il le sortit complètement, et nous vîmes une sorte de globe, moitié en argent, moitié en métal transparent. Plusieurs signes étranges étaient disposés circulairement et nous pensâmes pouvoir les toucher du doigt. Mais la surface transparente nous arrêta. *L'Homme-Montagne* approcha cet instrument de nos oreilles : nous avons alors perçu un bruit incessant comme celui d'un moulin à eau. Ce doit être un animal inconnu ou bien encore la divinité qu'il adore.

“ Du gousset gauche il tira un filet qu'un pêcheur aurait pu utiliser, mais qui se fermait et s'ouvrait comme une bourse, grâce à un mécanisme caché. C'était, en effet, sa bourse, nous a-t-il dit. Nous y avons trouvé plusieurs pièces d'un métal jaune. Si elles sont véritablement en or, leur valeur doit être colossale.

“ Apres avoir ainsi, conformément aux ordres de Votre Majesté, fouillé minutieusement les poches de *l'Homme-Montagne*, nous avons remarqué autour de sa taille un ceinturon, taillé dans la peau d'un

gigantesque animal et qui supportait une épée de la longueur de cinq hommes et un sac ou une bourse divisée en deux compartiments, capables de contenir trois ou quatre sujets de Votre Majesté. L'un des compartiments contenait plusieurs balles d'un métal extrêmement lourd, de la grosseur de notre tête et réclamant une main très vigoureuse pour les soulever ; l'autre était rempli d'un nombre infini de grains noirs, d'un volume restreint et d'un poids assez léger, car nous pouvions en tenir une cinquantaine dans la paume de nos mains.

" Tel est l'inventaire exact et conforme de tout ce que nous avons trouvé sur le corps de *l'Homme-Montagne*, lequel nous a reçus avec beaucoup de civilité et tous les égards dus aux envoyés de Votre Majesté.

" Signé et scellé ce 4ᵉ jour de la 89ᵉ Lune du règne prospère de Votre Majesté.

" Tlessen Trelock.
" Marsi Trelock."

Après avoir lu cet inventaire, l'Empereur m'ordonna, dans les termes les plus honorables, de lui remettre les objets mentionnés et tout d'abord mon ceinturon et mon sabre. En même temps il ordonna aux troupes de service, 3000 hommes environ, de m'entourer et de tenir prêts leurs arcs et leurs flèches. Je ne m'en aperçus point, ayant les yeux fixés sur Sa Majesté. Sur quoi, il me pria de tirer mon sabre du fourreau. Bien qu'ayant été un peu rouillée par l'eau de mer, la lame en était encore extrêmement brillante. Quand je la fis étinceler au soleil en la brandissant dans tous les sens, les troupes poussèrent des cris où la terreur se mêlait à la surprise. Sa Majesté seule garda tout son sang-froid et me commanda de remettre mon

sabre au fourreau et de jeter celui-ci aussi doucement que je le pouvais à six pieds de ma chaîne. Il réclama ensuite les *tubes de fer creux* qui étaient en réalité des pistolets de poche. Je lui en expliquai l'usage du mieux que je pus et joignant l'exemple à la parole je les chargeai de poudre et je tirai en l'air, après avoir prévenu l'Empereur de ne point s'effrayer. Cette fois l'effet produit fût indescriptible. Des centaines d'hommes se laissèrent tomber comme s'ils avaient été foudroyés. Et l'Empereur lui-même, tout brave qu'il fût, demeura quelque temps avant de recouvrer ses esprits.

Je jetai les pistolets aux côtés de mon sabre avec ma poire à poudre et mes balles. J'avertis seulement Sa Majesté de ne point approcher la poudre du feu s'il ne voulait pas voir son palais impérial sauter en l'air.

Ma montre excita fort la curiosité de l'Empereur. Il pria deux des plus grands de ses gardes de la lui apporter sur leurs épaules au moyen d'une perche, comme en Angleterre les débardeurs transportent les barils de bière. Son ébahissement fut au comble quand il entendit le tic-tac de l'horlogerie et le mouvement de l'aiguille qui marquait les minutes. Il remarquait tous ces détails, car la vue des Lilliputiens est beaucoup plus développée que la nôtre. Ne sachant que conclure de ces prodiges, il s'adressa à ses savants dont les avis furent très partagés, me sembla-t-il.

Je livrai de la même façon ma monnaie d'argent, ma bourse qui contenait neuf grands pièces d'or mêlées à d'autres plus petites, mon couteau et mon rasoir, mon peigne et ma tabatière d'argent, mon mouchoir et mon carnet de notes. Tout me fut scrupuleusement rendu ; seuls mon sabre, mes pistolets, ma poudre et mes balles furent déposés dans l'arsenal de Sa Majesté.

Voyage à Lilliput

J'ai déjà dit que j'avais une poche secrète qui n'avait pas été visitée. J'y conservais une paire de lunettes dont je me sers parfois pour remédier à la faiblesse de ma vue, un télescope de poche et plusieurs autres petits objets usagers. Comme ils n'offraient aucun intérêt pour Sa Majesté, je ne me crus pas obligé par l'honneur à en dévoiler l'existence, redoutant qu'ils ne fussent égarés ou détériorés si je venais à m'en dessaisir.

CHAPITRE III

L'Empereur voulut un jour me faire assister à certains divertissements spéciaux où ces peuples excellent. Rien ne m'amusa autant que celui des danseurs de corde, exécuté sur un fil blanc très mince, à douze pouces du sol. Mais ici je dois, si le lecteur le veut bien, donner quelques explications.

Ce passe-temps est réservé aux candidats aux grands emplois et aux faveurs de la Cour. On les exerce à cet art, dès leur plus tendre enfance. Quand une grande charge devient vacante, par suite d'un décès ou d'une disgrâce, cas d'ailleurs assez fréquents, cinq ou six candidats sollicitent l'honneur d'amuser l'Empereur et sa Cour en dansant sur la corde. Celui qui saute le plus haut sans tomber reçoit la place convoitée.

Fait plus cocasse encore, il n'est pas rare de voir les ministres eux-mêmes recevoir l'ordre de montrer leur adresse et de témoigner ainsi devant l'Empereur qu'ils n'ont rien perdu de leurs talents ! ! Le grand Trésorier du royaume, Flimnap, passe pour exécuter sur la corde une cabriole plus haute d'un pouce au moins que celles des autres seigneurs. Je l'ai vu plusieurs fois de suite faire le saut périlleux sur une planchette, fixée à des cordes qui ne sont pas plus épaisses que notre ficelle d'emballage.

Mon ami Reldresal, premier secrétaire des Affaires Privées, m'a paru venir immédiatement après le grand Trésorier. Les autres officiers sont à peu près d'égale force.

Ces bizarres divertissements sont fort souvent accompagnés d'accidents mortels dont plusieurs sont consignés dans les archives de la Cour. J'ai vu moi-même deux ou trois candidats se casser quelques membres ! Mais le danger est infiniment plus grand quand les ministres reçoivent l'ordre de montrer leur adresse, car en voulant se surpasser eux-mêmes et éclipser leurs rivaux, ils font de tels efforts qu'il est bien rare qu'on n'ait pas à enregistrer quelques chûtes.

Un an ou deux avant mon arrivée, me fut-il conté, Flimnap se fut infailliblement brisé la colonne vertébrale sans un coussin royal qui se trouva là par hasard et fort à point pour amortir sa chûte.

M'étant diverti, je voulus à mon tour amuser l'Empereur et voici ce dont je m'avisai. Les chevaux de l'armée et des écuries royales n'éprouvaient plus aucune frayeur quand ils m'apercevaient. Chaque jour, leurs cavaliers les faisaient sauter par dessus ma main, étendue à plat sur le sol. Il arriva même à l'un des piqueurs de l'Empereur en enlevant sa monture de franchir d'un bond mon pied tout chaussé. Ce fut réellement un saut prodigieux ! A l'aide de mon mouchoir de poche fortement tendu sur neuf piquets de bois, je construisis donc une sorte de plateforme carrée qui avait deux pieds et demi de côté, et, avec l'autorisation de Sa Majesté, je plaçai sur ce plateau improvisé 24 cavaliers avec leur montures. Ils se divisèrent en deux camps et simulèrent une petite guerre, s'enfuyant et se poursuivant, s'attaquant et se retirant, en un mot manœuvrant avec un ensemble et une dextérité qui me remplirent d'admiration. L'Empereur fut si charmé de ce spectacle qu'il me demanda de le lui procurer à nouveau, plusieurs jours de suite. Il persuada même, mais avec les plus grandes difficultés, à l'Impératrice d'y assister en

personne. Par bonheur, mon étoile voulut qu'il n'arrivât aucun accident au cours de ces manœuvres improvisées. Une seule fois, en piaffant, un cheval fougueux fit un trou dans mon mouchoir et tomba avec son cavalier, mais je les relevai l'un et l'autre immédiatement. Le cheval s'en tira avec une légère foulure. Son cavalier n'avait aucun mal, et je réparai quant à moi de mon mieux mon malheureux mouchoir ! Dans l'intérêt de celui-ci et pour le bien général, je refusai toutefois de continuer d'aussi périlleuses expériences.

Deux jours après cet incident, l'Empereur eut une bizarre fantaisie. Il donna l'ordre de rassembler les troupes qui se trouvaient dans la Capitale et aux alentours. Puis, après m'avoir demandé de me tenir debout, les jambes aussi écartées qu'il m'était possible, à peu près dans la posture du Colosse de Rhodes, il commanda au général (vieux militaire plein d'expérience, et un de mes plus dévoués protecteurs) de disposer l'armée en colonne serrée et de la faire défiler sous moi, l'infanterie marchant par vingt-quatre hommes de front et la cavalerie par seize. Le spectacle fut inoubliable. Ce corps d'armée comprenait 3000 fantassins et 1000 cavaliers. Ils défilèrent comme à la parade, tambour battant, drapeaux déployés et piques hautes. Sa Majesté avait prescrit, sous peine de mort, d'observer à mon égard les règles de la plus stricte décence. Ce qui n'empêcha pas quelques jeunes officiers de lever les yeux en l'air, et, pour tout dire, le fond de mes culottes était dans un si piteux état qu'il y eût là, pour les jeunes espiègles, matière à des plaisanteries, où d'ailleurs l'admiration entrait pour une large part !

J'en arrive à l'un des plus beaux jours que je passai dans le Royaume de Lilliput, je veux dire, celui de ma libération. Sa Majesté résolut enfin à traiter

la question dans son Grand Conseil. Une seule voix s'éleva pour s'opposer à mes légitimes réclamations, celle du grand Amiral *Skyris Bolgolam*, qui semblait prendre plaisir, sans la moindre provocation de ma part, à se déclarer mon ennemi mortel. Il eut du reste tout le Conseil contre lui, à commencer par l'Empereur, et dut s'incliner, mais à contre cœur.

Quelques jours après il vint chez moi, accompagné de deux Secrétaires d'Etat et de plusieurs seigneurs, pour me lire les articles du traité, et je prêtai serment, d'abord selon l'usage anglais, puis dans les formes imposées par les lois lilliputiennes, en tenant mon pied droit dans ma main gauche et en plaçant le doigt du milieu de ma main droite sur mon crâne et le pouce sur l'extrémité de mon oreille droite – ce qui est une manière aussi incommode que peu commune de prêter un serment !

Pour donner au lecteur une idée du style lilliputien, je traduis ici l'acte officiel qui me rendit à la liberté.

" Nous, Golbasto Momarem Evlame Gurdilo Shefin Mully Ully Gue, Très haut et très puissant Empereur de Lilliput, l'Idole et la Terreur de l'Univers dont les Etats s'étendent à cinq mille *blustrugs* (environ douze milles anglais de circonférence) aux extrémités de la Terre ; Roi des Rois, plus Grand que les Fils des Hommes, dont les pieds vont jusqu'au centre de la Terre, dont la Tête atteint le Soleil ; dont le moindre Geste fait trembler les genoux des potentats ; Aimable comme le Printemps, Magnifique comme l'Eté, Plantureux comme l'Automne, Terrible comme l'Hiver, Grande et Sublime Majesté,

" Nous proposons à *l'Homme-Montagne* récemment arrivé en nos Etats Célestes, les conditions suivantes, qu'il s'engagera par les plus solennels serments à exécuter intégralement, etc. etc.

" I. *L'Homme-Montagne* ne sortira de nos Etats qu'après en avoir reçu l'autorisation, scellée de notre grand Sceau.

" II. Il n'entrera dans notre Capitale sans que sur notre commandement exprès.

" III. Au cours de ses promenades, il prendra garde à ne pas écraser nos bien-aimés sujets, non plus que leurs chevaux et leurs voitures.

" IV. S'il est besoin d'un exprès pour transmettre une dépêche extraordinaire, *l'Homme-Montagne* sera tenu de porter dans sa poche le messager et son cheval.

" V. Il sera notre allié contre nos ennemis de l'Ile de *Bléfuscu*, et emploiera tout son zèle à détruire la flotte qu'ils arment à l'heure actuelle en vue d'envahir nos Etats. Il aidera dans ses moments de loisir nos ouvriers à transporter les pierres de taille destinées à l'achèvement des murailles de notre parc principal et aux autres bâtiments impériaux.

" Après avoir solennellement juré d'observer tous les articles ci-dessus énumérés, le dit *Homme-Montagne* recevra quotidiennement la provision de viande et de boisson qu'exigerait l'entretien de mil sept cent vingt quatre de nos bien-aimés sujets. Il jouira en plus de l'accès auprès de Notre Personne Sacrée et d'autres marques de Notre Insigne Faveur.

" Fait et donné en notre Palais de *Belfaborac*, le 12e jour de la 91e Lune de notre Règne."

Je souscrivis à ces articles avec une grande allégresse, bien que certains d'entre eux ne fussent pas tout à fait aussi honorables que je l'eusse souhaité. Ils portaient indiscutablement la marque du mauvais vouloir du grand amiral Skyris Bolgolam.

Dès que j'eus prêté serment, on m'ôta mes chaînes et je fus mis en liberté. L'Empereur lui-même me fit l'honneur d'assister en personne à toute la cérémonie.

CHAPITRE IV

JE profitai de ma liberté pour visiter avec l'autorisation de l'Empereur la Capitale, Mildendo.

Les mûrs qui l'entourent ont deux pieds et demi de haut et onze pouces au moins d'épaisseur, en sorte qu'un carrosse attelé de plusieurs chevaux peut sans danger circuler sur les remparts flanqués de grosses tours. J'enjambai la grande porte de l'ouest et me mis à marcher très lentement de côté par les deux rues principales. J'avais ôté mon habit, car je redoutais d'endommager, avec les basques, les toits et les auvents des maisons. J'allais avec précaution pour ne pas piétiner les traînards qui auraient pu demeurer dans les rues malgré la défense très stricte de l'Empereur.

Les fenêtres, balcons, mansardes et toits étaient noirs de monde. La ville, qui peut comprendre 500,000 âmes, forme un carré parfait, dont chacun des côtés a 500 pieds de long. Les deux grandes rues qui la traversent et la divisent en 4 quartiers ont 5 pieds de large. Je ne pus pénétrer dans les petites rues et les allées qui n'ont que 12 à 18 pouces de large. Les maisons ont de deux à cinq étages, et les boutiques et les marchés sont remarquablement approvisionnés. Au centre de la ville, où les deux grandes rues se joignent, se trouve le Palais Impérial. Il est entouré d'une première enceinte de murailles hautes de 2 pieds et distantes des bâtiments de 20 pieds environ. L'Empereur m'avait autorisé à franchir cette enceinte. De là il m'était facile de découvrir tout le Palais, dont

la cour extérieure a 40 pieds carrés et en renferme deux autres. C'est dans la dernière que se trouvent, au cœur même du Palais, les Appartements Privés de l'Empereur que je désirais tout spécialement voir de près. Mais la tâche en était très malaisée. Les portes donnant sur les cours étaient infiniment trop petites pour que j'eusse un instant la pensée d'y passer ; d'autre part, les bâtiments de la cour extérieure n'avaient pas moins de 5 pieds de haut et je ne pouvais les franchir sans causer de grands dommages aux toits, sinon aux murs eux-mêmes qui étaient très solidement construits en grosse pierre de taille et avaient 4 pouces d'épaisseur. Cependant l'Empereur désirait extrêmement me faire admirer la splendeur de son Palais, et ma curiosité n'était pas moins vive. Voici ce dont je m'avisai après trois jours de réflexion et de travail.

Je coupai avec mon couteau quelques grands arbres du parc impérial, qui se trouve à cent mètres environ du Palais, et j'en fis deux tabourets de trois pieds de haut, assez forts pour supporter le poids de mon corps. Le peuple ayant de nouveau été prévenu de mon projet, je repassai à travers la ville, mes deux tabourets à la main. Arrivé dans la cour extérieure, je grimpai sur l'un d'eux et faisant passer l'autre par dessus le toit, je le déposai doucement dans l'espace compris entre la première et la deuxième cour, qui avait à peu près huit pieds de large. Je franchis alors aisément le bâtiment et une fois que je fus dans la seconde cour, juché sur le second tabouret, je tirai à moi le premier avec une canne recourbée. Par cette méthode, assez ingénieuse, j'ose m'en flatter, je parvins à la cour intérieure, où m'étant couché sur le côté, j'appliquai mon visage aux fenêtres, laissées ouvertes tout exprès, et j'aperçus la plus somptueuse des demeures. Je vis l'Impératrice et les

jeunes Princes et Princesses dans leurs appartements respectifs, entourés d'une suite brillante de dames d'honneur et de gentilshommes. Sa Majesté Impériale daigna me sourire avec grâce et me tendre par la fenêtre son auguste main à baiser.

Je n'en dis pas plus aujourd'hui sur le détail des splendeurs impériales, me réservant de le faire dans un ouvrage plus considérable auquel je me consacrerai un de ces jours. Mon seul but ici est de résumer ce qui m'arriva pendant mes neuf mois de séjour en Lilliput.

Or donc, il y avait une quinzaine de jours que j'étais en liberté, lorsqu'un beau matin je reçus la visite du Secrétaire d'État pour les Affaires Privées, Reldresal, accompagné d'un seul domestique. Reldresal congédia son carrosse qui alla l'attendre à quelque distance de ma maison et me pria de lui accorder une heure d'audience. J'y consentis avec le plus sincère plaisir. Reldresal était un homme de qualité, fort intelligent, et qui, de plus, m'avait depuis longtemps comblé de ses bons offices à la Cour. Je le pris dans ma main durant notre entretien qui ne manqua pas d'intérêt comme le lecteur va pouvoir en juger. Reldresal débuta par toutes sortes de compliments sur ma liberté à laquelle, dit-il, il n'avait pas été étranger.

— En d'autres circonstances pourtant, ajouta-t-il, vous ne l'auriez pas obtenue aussi promptement. Mais si florissante que puisse paraître aux étrangers la situation du royaume, nous sommes en réalité sous le coup de deux fléaux : une faction puissante à l'intérieur et le danger imminent d'une invasion étrangère. Sachez d'abord que depuis plus de soixante et dix lunes l'empire se trouve partagé entre deux factions : les *Tramecksan* et les *Slamecksan*, autrement dit les *Talons-hauts* et les *Talons-bas*,

termes empruntés aux talons de leurs souliers, par lesquels ils diffèrent.

Les *Talons-hauts* prétendent avoir pour eux la tradition et la constitution. Quoi qu'il en soit, Sa Majesté a pris parti pour les *Talons-bas* qui sont les seuls à occuper les charges de la couronne ou les situations administratives. Vous remarquerez que les talons de Sa Majesté sont plus bas d'un "*drurr*" au moins que tous ceux de sa Cour. Ces deux partis se haïssent et se jalousent au point de ne se fréquenter jamais. Vous pouvez facilement vous imaginer le tort que portent au pays ces dissensions intestines. Mais ce n'est pas tout. Nous sommes encore menacés de l'invasion étrangère. En face de nous, de l'autre côté du détroit, se trouve l'île de Bléfuscu, le second empire de l'Univers, presque aussi vaste et important que celui-ci. A ce propos, et en passant, laissez-moi vous dire que nos philosophes doutent beaucoup de l'existence des mondes et contrées dont vous nous avez entretenus. Leur avis est que vous êtes tout simplement tombé de la lune ou d'un astre quelconque. Pensez que s'il existait seulement une centaine d'individus de votre taille, ils auraient tôt fait de réduire à la famine les Etats de Sa Majesté. D'ailleurs, depuis six mille lunes, il n'est fait mention dans l'Histoire que des deux grands empires de Lilliput et de Bléfuscu.

Ces deux formidables puissances sont en guerre depuis trente-six lunes. Il est connu de tous que, dans les premiers âges du monde, *on cassait les œufs que l'on voulait gober par le Gros Bout.* Mais il arriva que l'aïeul de Sa Majesté régnante, étant encore enfant, se coupa le doigt en cassant son œuf selon la manière accoutumée. Aussitôt l'Empereur ordonna à tous ses sujets, sous les peines les plus rigoureuses, *de casser désormais leurs œufs par le Petit Bout.*

Cette réforme n'alla pas sans produire une incroyable irritation parmi le peuple. A cette occasion il y eut plus de six révoltes populaires, un Empereur y perdit la vie, un autre le trône. Plus d'un million d'hommes ont à différentes époques subi la mort plutôt que de couper leurs œufs autrement que par le Gros Bout. Des milliers et des milliers de gros volumes ont été publiés sur la matière. Je ne prétends pas résoudre qui avaient et ont encore raison, des *Gros-Boutiens* ou des *Petits-Boutiens*. Mais vous devez savoir, et c'est là où je voulais en venir, que les souverains de Bléfuscu, toujours prêts à profiter de nos dissensions intérieures, en les provoquant à l'occasion, ont toujours soutenu les *Gros-Boutiens*, et quand après une révolte ceux-ci étaient exilés de Lilliput, ils se réfugiaient dans l'Empire de Bléfuscu où ils étaient accueillis avec la plus grande bienveillance. Ces misérables transfuges ont tant et si bien fait, que, grâce à leurs menées souterraines, la guerre n'a cessé de régner entre les deux pays depuis trente-six lunes. En ce moment leur flotte est armée et se prépare à venir investir nos côtes. Sa Majesté Impériale m'a donc envoyé vers vous en qui Elle a toute confiance et dont Elle apprécie hautement la force colossale, et par mon humble intermédiaire Elle vous demande quelles sont vos dispositions à son égard.

Ce discours ne me prit pas au dépourvu. Je priai le Ministre de présenter mes humbles hommages à l'Empereur et de lui apprendre que, s'il ne me convenait guère, à moi étranger au pays, d'intervenir dans les querelles de parti, je demeurais prêt à défendre au péril de ma vie, et Sa personne et Ses Etats contre l'envahisseur.

CHAPITRE V

Bléfuscu est une île située au N.N.E. de Lilliput, dont elle n'est séparée que par un chenal large de 800 mètres. Je ne l'avais pas encore aperçue et ses habitants n'avaient aucune connaissance de ma présence à Lilliput (pendant la guerre, en effet, toute communication avec l'ennemi avait été interdite sous peine de mort et l'embargo mis par l'Empereur sur tous les navires quels qu'ils fussent). Je demandai aux marins les plus expérimentés quelle était la profondeur du chenal qu'ils avaient souvent sondé. Ils me dirent, qu'au milieu, à marée haute, il avait 70 *glumgluffs* de profondeur, ce qui équivalait environ à six pieds, et le reste n'avait que 50 *glumgluffs* au plus. Je me rendis immédiatement sur la côte N.E. en face de Bléfuscu, et m'étant couché derrière une colline, je tirai de ma poche ma longue-vue et j'examinai la flotte de l'ennemi qui se trouvait à l'ancre. Je comptai cinquante vaisseaux de guerre et un grand nombre de transports. Je revins alors chez moi où je commandai qu'on m'apportât une grande quantité de câbles très forts et de barres de fer. Les câbles avaient la grosseur d'une ficelle d'emballage et les barres la taille d'une aiguille à tricoter. Je triplai le câble pour le rendre encore plus solide et je tordis ensemble 3 barres de fer en recourbant leur extrémité en forme de crochet. J'obtins cinquante crochets auxquels j'attachai mes câbles, et chargeant le tout sur mes épaules je retournai au rivage. Je quittai

mon habit, mes souliers et mes bas, ne gardant que ma veste de cuir, et je marchai dans la mer pendant une demi-heure, le plus rapidement possible, avant que la marée ne montât. Je me mis alors à nager pendant 30 mètres environ, jusqu'au moment où je sentis le fond. En vingt minutes j'arrivai à la flotte.

Les pauvres petits ennemis furent tellement épouvantés à ma vue qu'ils sautèrent tous à l'eau et gagnèrent la côte à la nage ; ils paraissaient être au nombre de trente mille. Vous pensez bien que je ne perdis pas mon temps à les contempler ! Le plus tranquillement du monde, cependant, je fixai mes crochets à la proue de chaque navire de guerre, et je réunis tous les câbles dans ma main. Revenu de sa stupeur, l'ennemi commença à me décocher plusieurs milliers de flèches dont beaucoup m'atteignirent au visage et aux mains, ce qui me fit cruellement souffrir et me dérangea dans mes opérations. Ma plus vive appréhension était pour mes yeux, que j'aurais infailliblement perdus, si je ne m'étais soudain avisé d'un expédient. Si vous vous le rappelez, ami lecteur, j'avais conservé parmi d'autres objets, ma paire de lunettes. Je ne fus pas long à les sortir de ma poche et à les fixer sur mon nez le plus solidement que je pus. Ainsi protégé, je repris mon travail avec courage en dépit des flèches qui ne cessaient de pleuvoir. Bien m'en prit d'ailleurs d'avoir mis mes chères lunettes ! Plusieurs flèches vinrent donner droit dans les verres qu'elles ne réussirent point à briser.

J'avais maintenant placé tous les crochets, j'essayai de tirer, mais j'éprouvai une résistance inattendue, tous les vaisseaux étant à l'ancre. Je pris mon couteau et en très peu de temps je coupai tous les câbles qui retenaient les ancres. Il me fût alors facile de traîner

derrière moi les cinquante vaisseaux de guerre de l'ennemi.

Les infortunés Bléfuscudiens n'avaient pas la moindre idée de ce que je projetais. Ils furent d'abord frappés de stupeur, mais quand ils me virent peu à peu m'éloigner, suivi de toute leur flotte, ils poussèrent de tels cris de douleur et de désespoir que je ne puis encore y penser sans remords !

Quand je fus hors de leurs atteintes je fis halte pour me débarrasser de toutes les flèches qui étaient restées fixées à ma figure et à mes mains. Je me frottai consciencieusement avec la pommade dont j'ai parlé plus haut, après quoi, enlevant mes lunettes, j'attendis pendant près d'une heure que la marée fut basse, et reprenant ma course j'arrivai bientôt sain et sauf au port de Lilliput.

L'Empereur et toute la Cour étaient sur le rivage, anxieux de connaître le résultat de cette grande aventure. De loin ils voyaient bien les vaisseaux s'avancer en demi-cercle, mais comme j'avais de l'eau jusqu'au cou ils ne pouvaient me distinguer. L'Empereur avait déjà conclu avec douleur que j'avais péri et que la flotte ennemie tentait un mouvement offensif. Mais il fut bientôt délivré de ses angoisses car, le chenal traversé, je prenais pied et j'émergeais de la mer à chaque pas que je faisais.

Quand j'arrivai à portée de la voix, je criai de toute ma force : " Vive le Très Haut et Très Puissant Empereur de Lilliput ! "

Ce grand prince me reçût avec toutes les marques de la reconnaissance la plus vive et me nomma sur le champ *nardac*, qui est la plus haute dignité du royaume. L'Empereur cependant n'était pas entièrement satisfait. Les rois sont insatiables. Il me demanda de lui amener tous les autres vaisseaux Bléfuscudiens. Il rêvait de conquérir l'Empire de Bléfuscu tout



JE TRAÎNAI DERRIÈRE MOI LES CINQUANTE
VAISSEAUX DE GUERRE DE L'ENNEMI. PAGE 42.

entier, d'en faire une province de Lilliput gouvernée par un Vice-roi, d'exterminer tous les *Gros-Boutiens* exilés, de forcer tout le peuple à casser les œufs par le petit bout, et de rester le seul et unique monarque de l'univers.

Respectueusement, mais avec une grande fermeté, je refusai d'être l'instrument d'anéantissement d'un peuple libre et brave.

Sa Majesté ne me le pardonna jamais et mes ennemis profitèrent de l'incident pour ourdir contre moi les pires intrigues. Au sein du Conseil, devant le revirement opéré à mon égard dans l'esprit de Sa Majesté, certains ministres eux-mêmes commencèrent à m'attaquer. Ma perte était déjà jurée. Et je devais apprendre à mes dépens que tous les services rendus aux princes pèsent bien moins pour eux qu'un seul refus de servir leurs injustes ambitions !

Mais je reprends le cours de mon récit.

Trois mois après mon exploit, arriva à Mildendo une ambassade solennelle de Bléfuscu avec des propositions de paix. Les ambassadeurs étaient au nombre de six, mais une suite de 500 personnes les accompagnait. Leur entrée fut magnifique, en tout digne de la grandeur de leur maître et de l'importance de leur mission, et le traité de paix fut bientôt conclu aux conditions les plus avantageuses pour l'Empereur de Lilliput. Mon crédit n'était pas encore trop ébranlé et je ne fus peut-être pas tout à fait étranger à la conclusion du traité. Leurs Excellences Bléfuscudiennes ne voulurent donc pas quitter Mildendo avant de m'avoir rendu officiellement visite et de m'avoir remercié de mes bons procédés à l'égard de leur pays, dont la rumeur leur était parvenue. Après mille compliments sur ma valeur et ma magnanimité, ils m'invitèrent instamment à visiter leur royaume, la cour du Roi, leur maître, et me prièrent de leur

montrer des preuves de cette force prodigieuse dont il leur avait été dit tant de merveilles. Je m'exécutai très volontiers. Ils me parurent enchantés. Je les priai à mon tour de présenter mes plus humbles hommages au Roi, leur maître, que je me proposais de visiter avant de retourner dans mon pays.

Peu de jours après, en effet, pendant une audience, je demandai à Sa Majesté l'autorisation de faire un voyage à Bléfuscu, ce qui me fut accordé, mais non sans froideur. J'en cherchais en vain la cause, quand un ami m'avertit en secret que Flimnap et Bolgolam avaient représenté mon entrevue avec les ambassadeurs comme une preuve de déloyauté, ce qui n'était pas, j'en atteste la pureté de ma conscience. C'est à dater de ce jour que je commençai à comprendre un peu, bien qu'imparfaitement encore, la Cour et les grands.

Cependant, j'eus bientôt l'occasion de rendre à l'Empereur un autre service signalé, du moins c'était alors ma conviction. Un certain soir je fus réveillé en sursaut sur le coup de minuit par les cris d'une foule qui se pressait autour de ma demeure. J'entendis le mot "*Burglum!*" répété constamment. Presque aussitôt des courtisans fendant la foule m'appelèrent à haute voix et me supplièrent de me rendre sur-le-champ au Palais où les appartements de Sa Majesté l'Impératrice avaient pris feu par l'imprudence d'une dame d'honneur qui s'était endormie en lisant un roman bléfuscudien. En un clin d'œil je fus prêt et des ordres ayant été donnés à la hâte pour que la foule s'écartât sur mon passage, je pus, grâce à la clarté de la lune, gagner assez rapidement le lieu du sinistre sans écraser personne. On avait déjà appliqué des échelles aux murs de l'appartement et il y avait suffisamment de seaux et de baquets. Mais l'eau, hélas, était fort éloignée, les seaux de la grandeur

d'un dé à coudre, et les pauvres petits hommes avaient beau rivaliser de zèle, les flammes, très violentes, accomplissaient inexorablement leur œuvre. Le cas semblait désespéré, si par une présence d'esprit extraordinaire, et dont il m'arrive de m'étonner encore, je n'eusse trouvé soudain le seul moyen à ma disposition.

L'anecdote est un peu délicate à conter. J'avais bu, le soir précédent, plus que de coutume, un vin blanc, appelé Glimigrim, qui vient de Bléfuscu. Ma foi, les convenances n'étaient pas de mise en un tel moment ! Je n'hésitai pas et j'urinai si à propos et en telle quantité qu'en trois minutes j'avais éteint l'incendie, et ce noble bâtiment qui avait coûté tant d'efforts et de soins fut sauvé !

Le jour commençait à poindre ; je regagnai mon lit sans attendre les remerciements de l'Empereur. Je lui avais rendu sans nul doute un éminent service, mais je ne savais trop comment Sa Majesté envisagerait le moyen que j'avais employé. Les lois fondamentales de l'Empire, en effet, condamnent à la peine capitale tout individu, si haut placé qu'il soit, qui se rend coupable d'un tel acte dans l'enceinte du Palais. Je fus réconforté par un message de Sa Majesté qui daignait m'avertir qu'Elle avait donné l'ordre de m'expédier des lettres de grâce. Mais l'on m'apprit, en grand mystere, que l'Impératrice avait conçu la plus vive horreur de mon forfait et s'était réfugiée dans la partie la plus éloignée du Palais, déterminée à ne jamais réintégrer des lieux souillés par une aussi insolente et infâme action. Je sus aussi qu'en présence de ses plus intimes confidents elle avait juré de se venger.

CHAPITRE VI

Pour bien faire comprendre au lecteur l'étrangeté de ma situation, je crois nécessaire de préciser certains points.

La taille ordinaire des Lilliputiens n'atteint pas tout à fait six pouces. Leurs animaux, leurs plantes, leurs arbres, tout est dans la même proportion. Ainsi leurs plus grands chevaux et bœufs ont 4 à 5 pouces de haut, les moutons 1 pouce et demi environ ; leurs oies ne sont pas plus grandes que nos moineaux et ainsi de suite, jusqu'aux insectes, presque invisibles pour moi.

Mais la prévoyante nature a donné aux Lilliputiens des sens appropriés à leurs besoins. Leur vue est courte, mais perçante.

Leurs arbres n'ont que 7 pieds, et je parle des plus beaux, ceux du Parc Impérial, dont je pouvais à peine atteindre le sommet en levant les bras. Quant aux légumes et autres plantes, le lecteur peut aisément se les imaginer d'après ce qui précède.

J'aurais encore mille choses à vous dire sur ce peuple étrange et curieux, mais qui ne sut se borner ne sut jamais écrire, a dit un poète français, et j'en viens sans tarder à la description de mon existence intime pendant mon séjour à Lilliput. Il est certains détails qui amuseront, je crois, les lecteurs.

De tout temps, j'avais montré des dispositions singulières pour la mécanique. C'était le cas où jamais de m'en servir. Sous l'empire de la nécessité j'eus bientôt fabriqué une table et une chaise qui me

furent d'une grande commodité. Il fallut aussi me fournir de linge. 200 lingères furent chargées de choisir la toile la plus forte qu'elles pussent trouver pour me faire des draps et du linge de table. Encore furent-elles obligées de la doubler plusieurs fois et de la piquer, car elle était plus fine que le linon le plus léger. Leur toile a généralement trois pouces de large et trois pieds à la pièce. Pour prendre la mesure de mes chemises, les lingères me demandèrent de me coucher tout de mon long. Trois d'entre elles montèrent alors sur moi ; l'une se plaça sur mon cou, l'autre sur mon mollet, tenant chacune le bout d'une longue corde, tandis que la troisième mesurait celle-ci à l'aide d'une règle minuscule. Elles mesurèrent ensuite mon pouce, et ce fut assez. Elles sont toutes très fortes en mathématique, et celles-ci avaient calculé en un clin d'œil qu'en multipliant par deux la circonférence de mon pouce, elles avaient la mesure exacte de mon poignet, qu'en doublant encore elles obtenaient celle de mon cou, et en redoublant celle de ma taille. Après quoi j'étendis par terre ma vieille chemise qui leur servit de patron, et j'eus quelques jours après une chemise neuve qui m'allait comme un gant.

Après la chemise, vint l'habit. Il était assez cocasse, comme le lecteur va voir. 300 tailleurs furent employés à sa confection. Ils usèrent cette fois d'un autre moyen, non moins ingénieux, pour prendre mes mesures. Je me mis à genoux et ils dressèrent une échelle contre mon corps. L'un d'eux monta jusqu'à mon cou et laissa tomber à terre un fil à plomb. Ils eurent ainsi la longueur de mon habit. Je pris moi-même les autres mesures. Ils travaillèrent chez moi, car aucune de leurs demeures n'eut été assez vaste pour contenir cette immense quantité d'étoffe, et quand tout fut fini et ajusté, j'eus un véritable

habit d'*arlequin*, composé de mille petits carrés cousus ensemble, mais tous de la même couleur. Je riais moi-même en me regardant !

Mes repas n'étaient pas moins curieux. 300 cuisiniers s'employaient à le préparer dans de commodes petites baraques en planche construites auprès de ma maison et où ils logeaient avec leur famille. Chacun d'eux avait deux plats à me fournir. Dès que mon déjeuner m'était annoncé, je prenais dans ma main une vingtaine de laquais et je commençais par les placer sur ma table. Cent autres se tenaient en bas, qui apportant les plats, qui véhiculant les tonnes de vin et les barils de liqueur sur leurs épaules. Mets et liquides étaient hissés sur ma table au moyen de poulies et de cordes, et déchargés par les vingt laquais qui me les passaient gravement les uns après les autres. Je ne faisais qu'une bouchée d'un plat de viande et une tonne me fournissait une gorgée à peu près raisonnable. La nourriture n'était pas mauvaise d'ailleurs, et si leur mouton ne valait pas le nôtre, en revanche la viande de bœuf était délicieuse. On me présenta une fois un aloyau excellent et si énorme que je fus obligé d'en faire trois bouchées ! Mais c'était un cas tout à fait exceptionnel. Mes laquais ne revenaient pas de me voir avaler ces rôtis entiers, viande et os tout ensemble, comme dans nos pays nous croquons les cuisses d'alouettes ; faire une bouchée de leurs oies et dindons, et prendre à la pointe de mon couteau une trentaine de leurs petits oiseaux à la fois. Oui vraiment, c'étaient des repas bien amusants !

Sa Majesté Impériale informée de ces merveilles me pria de lui faire le plaisir, selon sa gracieuse expression, ainsi qu'à l'Impératrice et aux Princes et Princesses du sang, de les inviter à dîner chez moi.

Ils vinrent tous, et je les plaçai en face de moi, sur ma table, dans des fauteuils d'apparat, environnés

de leurs gardes. Le grand trésorier Flimnap les accompagnait en grand uniforme, tenant en sa main le sceptre blanc, insigne de sa charge. J'observai qu'il me jetait fréquemment de méchants regards, mais je fis semblant de n'y prêter aucune attention et je mangeai plus que de coutume en l'honneur de ma chère patrie et dans l'intention de remplir d'admiration cette cour étrangère. En quoi j'eus tort, car j'ai de fortes raisons de croire que ce repas fournit à Flimnap le prétexte cherché pour me desservir auprès de Sa Majesté. Ce ministre m'avait toujours eu secrètement en inimitié ; je dis secrètement, car en public il forçait son naturel morose jusqu'à me prodiguer mille politesses et flatteries caressantes. Il dut faire valoir à mon Impérial convive la pénurie extrême des Finances qui le forçait à contracter des emprunts onéreux, à de très forts intérêts, les bons du trésor étant tombés à 9% au-dessous du pair, et conclure qu'en résumé j'avais côuté à Sa Majesté plus d'un million de *spruggs* (leur plus forte monnaie d'or) et qu'après tout il serait temps de me congédier.

Nulle part mieux qu'à la Cour on n'expérimente la malignité et l'ingratitude humaines !

CHAPITRE VII

Les intrigues de Cour m'avaient été jusqu'alors totalement étrangères, ma condition et ma fortune m'interdisant d'y paraître. Je n'aurais certes jamais cru en tous les cas que des mœurs aussi misérables pussent fleurir en Lilliput. Je me disposais donc le plus tranquillement du monde à aller, comme il avait été entendu, passer quelque temps à Bléfuscu, lorsque je reçus la visite d'un grand seigneur à qui j'avais rendu quelques services. Il vint en chaise à porteurs me trouver pendant la nuit dans le plus strict incognito, et pria mon domestique de me demander d'urgence une entrevue. Je congédiai aussitôt les porteurs, je mis la chaise dans ma poche et donnai l'ordre à mon fidèle serviteur de dire à quiconque viendrait me voir que j'étais indisposé et que je dormais. Ces précautions prises, je fermai ma porte et plaçai la chaise sur la table vis-à-vis de moi.

Après les compliments d'usage, je remarquai combien mon ami avait l'air triste et préoccupé. Je lui en demandai la raison et après un très long silence il me parla ainsi :

— Je vais, sans autre préambule, vous dire franchement, comme on doit le faire entre gens de cœur et de qualité, l'objet de ma visite qui intéresse à la fois votre honneur et votre existence ! Voici quelque temps que le Conseil s'occupe de vous en secret. A la suite de conciliabules nombreux, Sa Majesté a, depuis deux jours, statué définitivement sur



SA MAJESTÉ M'ACCORDA LES HOMMES ET LES MACHINES
NÉCESSAIRES POUR RÉPARER LE FRÊLE BÂTIMENT. PAGE 60.

votre compte. Vous n'êtes pas sans savoir que le grand amiral (*Galbet*) Skyris Bolgolam s'est déclaré votre ennemi mortel dès votre arrivée. J'en ignore les raisons. Mais sa haine a considérablement augmenté depuis l'immense succès de votre expédition contre Bléfuscu, dont sa gloire a pris ombrage. De concert avec le grand trésorier Flimnap, le général Limtoc, le grand chambellan Lalcon et le grand chancelier Balmuff, Bolgolam a dressé contre vous un terrible acte d'accusation. Vous êtes accusé rien de moins que de crimes de haute-trahison et autres méfaits entraînant la peine capitale. Vous m'avez rendu des services, je ne suis pas un ingrat, et dans le but de vous le prouver, je me suis procuré, avec le récit de tout ce qui s'est passé, la copie de l'acte d'accusation. Je sais que je risque ma tête en ce moment, mais je sais aussi ce qui est dû à une amitié comme la nôtre. Je vais vous donner lecture des principaux articles :—

Article I

" *Considérant qu'une loi promulguée sous le règne de Sa Majesté Impériale Calin Deffar Plune, assimile au crime de haute-trahison et punit des mêmes châtiments quiconque aura eu l'impudence d'uriner dans l'enceinte du palais ; que cependant le dit Quinbus Flestrin, sous le prétexte d'éteindre l'incendie allumé dans les appartements de l'Auguste Epouse bien aimée de Sa Majesté l'Empereur, a malicieusement, traîtreusement, diaboliquement éteint, par les jets de son urine, le dit incendie et a ainsi contrevenu à la défense formelle contenue dans la dite loi, etc. etc. etc.*

Article II

" *Considérant que le dit Quinbus Flestrin, après avoir amené la flotte impériale de Bléfuscu dans le port royal de*

Lilliput, fut commandé par Sa Majesté de capturer tous les autres vaisseaux du dit empire de Bléfuscu, de réduire cet empire à l'état d'une province lilliputienne, gouvernée par un vice-roi lilliputien, et de détruire et mettre à mort non seulement les Gros-Boutiens exilés, mais encore tous les Bléfuscudiens qui refuseraient d'abjurer l'hérésie Gros-Boutienne, mais que le dit Quinbus Flestrin, montrant toute sa traitrise et sa déloyauté contre Sa Très-Haute, Très-Sereine et Très-Impériale Majesté, demanda à être dispensé des dits services sous prétexte qu'il lui répugnait de contraindre les consciences et de détruire la liberté et la vie d'un peuple innocent.

Article III

“ *Considérant enfin que le dit Quinbus Flestrin, manquant à tous ses devoirs de fidèle sujet, se prépare présentement à faire un voyage à la cour de Bléfuscu, pour lequel il n'a reçu qu'une autorisation verbale de Sa Majesté Impériale, et témoigne par ses préparatifs même qu'il a traîtreusement et déloyalement l'intention d'effectuer le dit voyage et par suite d'aider et de soutenir le Roi de Bléfuscu qui fut récemment, comme il est dit ci-dessus en guerre ouverte avec Sa Majesté Impériale... etc. etc.*”

Il y a d'autres articles encore, me dit mon ami, en repliant son papier, mais ils ont moins d'importance.

Quant à moi, je me sentais incapable d'articuler un mot. Ah ! le pauvre Quinbus Flestrin que j'étais ! Il avait vraiment fallu à mes ennemis une dose de méchanceté peu ordinaire pour rédiger en ce jargon ridicule et ampoulé d'aussi abominables calomnies.

— Je dois vous dire, ajouta mon ami, qu'au cours des discussions auxquelles donna lieu cet acte d'accusation, Sa Majesté a donné de nombreuses marques de son

indulgence à votre égard. Elle a souvent représenté la grandeur des services rendus par vous et essayé d'atténuer vos crimes. Mais l'amiral et le grand trésorier réclamèrent avec instance votre condamnation. Ils demandèrent qu'on vous fit périr de la façon la plus cruelle et la plus ignominieuse, en mettant le feu à votre demeure. Mais Sa Majesté, qui était résolué à vous sauver la vie, demanda l'avis de Reldresal, secrétaire des Affaires Privées, qui s'est toujours montré votre véritable ami. Celui-ci reconnut que vos crimes étaient grands, mais plaida les circonstances atténuantes et fit appel à la pitiè. Il conclut en proposant de vous crever les yeux. La justice, dit-il, serait satisfaite et tout le monde applaudirait à la magnanimité de l'Empereur comme aux nobles et généreux procédés de ceux qui ont l'honneur d'être ses conseillers. La perte de vos yeux ne diminuerait en rien votre force qui pourrait encore rendre bien des services à Sa Majesté, et il vous suffirait de voir par les yeux des ministres, puisque les plus puissants princes ne voient pas autrement. Il ajouta aussi que l'on pourrait diminuer graduellement votre table ; ainsi, par le manque de nourriture vous vous affaibliriez peu à peu et une langueur mortelle s'emparant de vous, vous ne tarderiez pas à expirer. Cinq ou six mille sujets de l'Empereur pourraient détacher en deux ou trois jours la chair de vos os et chacun emportant son morceau, vous seriez très rapidement et sans danger enterré par fragments dans toutes les parties de l'Empire. Il ne resterait que votre squelette qu'on mettrait au Musée, où il ferait l'admiration de la postérité. Le Conseil adopta cet avis. Ainsi, l'amitié de Reldresal parvint à tout arranger. Des ordres très sévères ont été donnés pour garder secret le projet de vous faire peu à peu mourir de faim. Mais la sentence qui vous condamne

à avoir les yeux crevés a été enregistrée au greffe, personne ne s'y étant opposé, sauf Bolgolam, qui, étant une créature de l'Impératrice, et celle-ci vous ayant voué, vous savez pourquoi, une haine et un mépris inexprimables, s'obstinait à réclamer votre mort sans délai.

Dans trois jours, votre ami Reldresal recevra l'ordre de se rendre chez vous, et après vous avoir lu l'acte d'accusation, il vous fera connaître la bonté et la clémence de Sa Majesté et de son Conseil qui ont condescendu à ne vous priver que de vos deux yeux, châtiment auquel ils ne doutent pas que vous vous soumettiez avec reconnaissance et humilité. Je laisse à votre sagesse le soin de prendre les mesures qui s'imposent. Le jour ne tardera pas à paraître. Pour dépister les soupçons je dois vous dire adieu, mon ami, et m'en retourner aussi secrètement que je suis venu.

Sa Seigneurie me quitta et je demeurai seul, plongé dans les plus cruelles réflexions.

L'injustice extrême dont j'étais victime me révoltait et me stupéfiait tour à tour. J'eus un instant la pensée d'opposer la force à des ordres aussi inexorables. Etant libre, je pouvais défier tous les Lilliputiens réunis et anéantir leur capitale en quelques minutes. C'est vrai, je le pouvais, mais mon cœur, ma conscience me le défendait avec horreur. Quoi ! après avoir juré d'être fidèle, après avoir éprouvé les bonnes grâces et la faveur de Sa Majesté, après m'être vu conférer par elle la qualité de *nardac*, j'irais dévaster son royaume et transformer ces riantes contrées en un lieu de mort et de désolation ! Non, non, c'était impossible ! Je n'avais pas encore assez subi l'influence empoisonnée des cours pour m'imaginer que les rigueurs impériales me déliaient de toutes les obligations contractées auparavant.

Ma résolution fut dès lors toute arrêtée. Il ne me restait qu'un parti à prendre : la fuite.

Avant l'expiration des trois jours, je me hâtai d'adresser à mon excellent ami Reldresal, secrétaire des Affaires Privées, une lettre où je l'informais qu'ayant reçu de l'Empereur l'autorisation de visiter l'Empire de Bléfuscu, je m'y rendais ce jour même. Et sans attendre la réponse, comme bien on pense, je partis sur-le-champ. Parvenu à la côte où notre flotte était à l'ancre, je m'emparai d'un vaisseau de guerre, j'attachai un câble à la proue, je mis mon habit et une couverture que j'avais emportée sur le navire et je le tirai derrière moi. Moitié nageant, moitié guéant, j'arrivai ainsi au port de Bléfuscu. Depuis longtemps j'y étais attendu. On me conduisit aussitôt à la capitale qui s'appelle Bléfuscu comme le pays. Avant d'y pénétrer, à cent toises environ des portes, je priai un guide de prendre les devants et d'aller prévenir les ministres que j'attendais les ordres de Sa Majesté. Au bout d'une heure j'aperçus un cortège imposant qui s'avançait vers moi. C'était Sa Majesté elle-même accompagnée de toute la Cour. Le Roi et les seigneurs mirent pied à terre. La Reine et ses dames descendirent de leurs carrosses et sans la moindre frayeur s'approchèrent de moi. Je me couchai de tout mon long et déposai les plus respectueux baisers sur les augustes mains de Leurs Majestés. Je dis au Roi, sans mentionner ma disgrâce, que j'étais venu avec l'autorisation de l'Empereur, mon maître, me mettre à sa disposition et lui offrir mes services en tant qu'ils ne seraient pas incompatibles avec les devoirs que j'avais contractés envers la nation lilliputienne.

CHAPITRE VIII

Trois jours après mon arrivée, je me promenais le long de la côte, au Nord-Est de l'île, quand j'aperçus sur le sable un objet qui me parut un bateau renversé. Je m'approchai, le cœur tout palpitant, et je reconnus une chaloupe qu'une tempête avait dû arracher à son navire et qui s'était échouée. Je pus avec l'aide de la marée, la remettre à flot. A ma grande joie, elle était fort peu endommagée. Je la traînai dans le port de Bléfuscu où le peuple vint en foule admirer un vaisseau si prodigieux. Pour moi, j'avais mis dans ma tête de m'en servir pour regagner mon pays natal. Je m'en expliquai avec Sa Majesté qui, après avoir formulé les plus gracieux regrets, m'accorda obligeamment les hommes et les machines nécessaires pour mettre le frêle bâtiment en état de prendre la mer.

Les travaux étaient commencés, quand le Roi reçut une communication diplomatique de Sa Majesté l'Empereur de Lilliput. J'étais étonné, je l'avoue de son silence. Mais j'appris qu'il s'était imaginé me voir revenir après un court séjour à Bléfuscu. Mon absence se prolongeant, il finit par prendre de l'inquiétude et expédia au Roi de Bléfuscu, un envoyé extraordinaire, chargé de lui présenter l'acte d'accusation dressé contre moi et de lui exposer la magnanimité dont avait fait preuve Sa Majesté à mon endroit, en se contentant de me condamner à la perte de mes yeux. Cet envoyé ajouta que si dans deux jours je

n'étais pas retourné à Lilliput je serais dépouillé de mon titre de *nardac* et déclaré coupable de haute-trahison. L'Empereur espérait que le Roi de Bléfuscu ordonnerait de me faire reconduire pieds et poings liés pour subir la peine capitale réservée aux traîtres.

Le Roi de Bléfuscu prit trois jours pour composer sa réponse qui contenait un refus formel, enveloppé de mille compliments. Il ajoutait toutefois que les deux royaumes ne tarderaient pas sans doute à être débarrassés d'un fardeau aussi insupportable, car j'avais trouvé sur le rivage un gigantesque vaisseau capable de me porter sur l'eau et qu'on s'occupait à mettre en état.

L'envoyé repartit pour Lilliput et le Roi après m'avoir raconté tout ce qui s'était passé, m'offrit, mais sous le sceau du plus grand secret, sa gracieuse protection, si je voulais demeurer à son service. La proposition était certainement sincère, mais j'avais pris la ferme résolution de ne plus jamais me confier aux princes ni aux ministres. C'est pourquoi tout en remerciant avec effusion Sa Majesté de ses intentions favorables, je La suppliai de m'excuser si je ne pouvais consentir à ses offres. Je lui confirmai mon irrévocable résolution de m'aventurer sur l'Océan, ce qui devait supprimer tout différend entre les deux empires.

Le monarque m'écouta avec bienveillance sans manifester un grand déplaisir de mon refus et je découvris peu après qu'au fond du cœur il était fort heureux de mon départ, et il en était de même de la plupart de ses ministres. Ces considérations m'engagèrent à avancer de quinze jours la date de mon départ et la Cour qui souhaitait déjà de me voir à cent lieues de là, y contribua avec empressement.

On me donna tout ce que je demandai ; j'eus 500 ouvriers sous ma direction qui furent employés

à confectionner deux voiles en doublant treize fois la plus grosse toile du pays. Je m'occupai moi-même à fabriquer cordes et câbles en liant ensemble dix, vingt et trente des leurs. Une grosse pierre trouvée à grand peine parmi les galets du rivage tint lieu d'ancre. Trois cents bœufs me fournirent la graisse nécessaire au gréage de ma chaloupe et à divers autres travaux. Mais ce furent les rames et les mâts qui me coûtèrent le plus d'efforts. J'eus une peine incroyable à abattre les grands arbres propres à cet usage, malgré le concours des charpentiers de la flotte royale.

Au bout d'un mois tout fut terminé et je pris congé de Sa Majesté qui voulut bien me donner une dernière fois sa main à baiser et me fit présent de cinquante bourses contenant chacune deux cents *spruggs* avec son portrait en pied que je mis aussitôt dans un de mes gants pour le préserver de tout accident. Je chargeai sur ma chaloupe cent bœufs, trois cents moutons, du pain et de la boisson en proportion et toute la viande cuite qu'il avait été possible à quatre cents cuisiniers de me préparer. Je pris avec moi six vaches, deux taureaux et un certain nombre de brebis et de béliers vivants, désirant en multiplier l'espèce dans mon pays ; et pour nourrir cette petite ménagerie j'emportai du foin en abondance et un sac de blé. J'avais le plus vif désir d'emmener avec moi une douzaine de Bléfuscudiens, mais le Roi s'y opposa nettement. Sa Majesté ne se contenta pas d'une perquisition minutieuse pratiquée dans mes poches ; elle me fit encore jurer sur l'honneur de n'emporter aucun de ses sujets, même sur leur prière ou avec leur consentement.

Je partis donc seul comme j'étais venu ! Je mis à la voile le 24 Septembre 1701 sur les six heures du matin et je perdis bientôt de vue les côtes minuscules

de ces pays que je n'abandonnai pas sans un étrange sentiment de mélancolie.

Le lendemain, sur les trois heures de l'après-midi je découvris un navire qui faisait route vers le Sud-Est. Vite j'arborai toutes mes voiles et bientôt en signe de reconnaissance le navire arborait lui-même son pavillon et tirait un coup de canon. A cinq heures du soir, j'accostais enfin et j'avais la joie inexprimable de me trouver sur un bateau anglais, parmi des compatriotes, et avec l'espoir de revoir sous peu mon pays bien aimé et les chers êtres qui devaient m'y attendre avec tant d'angoisse !

C'était, en effet, un navire marchand anglais, commandé par un habile marin, le capitaine Jean Biddel et qui revenait du Japon par les mers du Nord et du Sud. L'équipage comprenait cinquante hommes environ. J'eus le bonheur d'y découvrir un de mes anciens camarades Peter Williams qui me recommanda chaleureusement au capitaine. Cet excellent homme me traita avec une grande bonté et me demanda bienveillamment d'où je venais et où j'allais. En quelques mots je lui fis le récit de mes aventures. Tout d'abord il me pensa frappé de folie à la suite des fatigues et des périls que j'avais supportés, mais je m'empressai de tirer de mes poches où je les avais enfouis avant d'abandonner la chaloupe mes petits bœufs et mes moutons en miniature. Leur vue jeta le capitaine dans la plus grande stupeur et le convainquit de la véracité de mes dires. Je lui montrai successivement les divers cadeaux que j'avais reçus du Roi de Bléfuscu et je promis de lui donner à mon arrivée une vache et une brebis pleine. Nous arrivâmes aux Dunes le 13 Avril 1702. Je vous laisse à penser la joie de ma famille. Ce sont des moments qui ne s'oublient pas. Pendant le peu de temps que je passai en Angleterre, je gagnai beaucoup d'argent

en montrant au public mes petits animaux, que je ne revendis pas moins de six cents livres sterling avant de repartir.

Repartir ! dira le lecteur. Eh ! quoi ! à peine remis de tant d'aventures, songer à s'y exposer de nouveau ? Hélas ! chers lecteurs, la passion des voyages est tyrannique et jalouse ! Je n'étais pas resté deux mois près de ma femme et mes enfants que mon insatiable désir de voyager ne me permettait pas d'être plus longtemps sédentaire. Mes affaires étaient dans un état florissant à la suite de bons placements et d'un héritage, je ne risquais donc pas de laisser ma famille dans l'indigence. Mon fils Jean était studieux et sage ; ma fille Betty s'appliquait aux travaux du ménage. Je pouvais partir tranquille. Je dis adieu à ma femme et à mes enfants, non sans verser d'abondantes larmes, de part et d'autre, et je montai sur *l'Aventure*, bâtiment marchand de trois cents tonnes, commandé par le Capitaine Nicolas, de Liverpool, et bientôt j'étais en route pour Surate.

DEUXIÈME PARTIE

VOYAGE A BROBDINGNAG

CHAPITRE I

Il était dans mon destin d'avoir une existence agitée. Après avoir hiverné au Cap et remis à la voile à la fin de mars 1703, nous nous trouvions au Nord de Madagascar par 5° de latitude Sud, quand un vent d'ouest se prit à souffler avec violence et ne cessa pendant vingt jours de nous pousser à l'Est des Iles Moluques.

Le 2 Mai, le vent tomba tout à coup, mais aussitôt le vent du Sud qu'on appelle mousson, commença de s'élever. La tempête se déchaîna alors avec fureur. Nous serrâmes la voile de beaupré et la misaine et nous nous laissâmes aller vent arrière. Le spectacle de ces vagues se brisant les unes contre les autres avec fracas était terrifiant. Peu à peu cependant l'orage s'apaisait, mais il fut suivi d'un vent impétueux soufflant d'Ouest-Sud-Ouest. Je calculai, quand le calme fut revenu, que nous avions dû être entraînés environ à 500 lieues dans l'Est. Aucun de nos meilleurs loups de mer ne pouvait nous dire en quelle partie du monde nous nous trouvions. La situation n'était pas trop mauvaise d'ailleurs. Nous avions des vivres en abondance ; le vaisseau n'avait pas de voie d'eau et la santé de l'équipage était excellente. Seule, l'eau potable menaçait de manquer. Le capitaine décida de continuer la même route, redoutant d'aller échouer au Nord sur les côtes de la Grande Tartarie.

Le 16 Juin 1703, la vigie signala enfin la terre. Nous la découvrîmes nettement le lendemain. Au

Sud, une petite langue de terre s'avançait en mer et formait une crique, trop peu profonde pour permettre à un vaisseau de cent tonneaux d'y entrer. A une lieue de cette baie, le capitaine ordonna de jeter l'ancre et envoya à terre une chaloupe avec douze hommes d'équipage, pour chercher de l'eau. Désireux d'explorer le pays, je les accompagnai. Quand nous eûmes accosté, nous n'aperçûmes ni rivière, ni sources, non plus qu'aucune trace d'habitants. Force fut donc aux matelots de longer le rivage pour voir s'ils ne trouveraient pas une eau fraîche à proximité de la mer. De mon côté je m'enfonçai seul dans les terres et je fis ainsi quinze cents mètres environ dans un pays inculte et encombré de rochers. Je me sentais fatigué ; je fis demi-tour et je me rapprochais lentement de la crique, quand j'aperçus mes matelots, déjà embarqués, et qui gagnaient le navire à force de rames. J'étais à moitié suffoqué par l'étonnement et j'allais les héler sans grand espoir de résultat, mais soudain les mots expirèrent sur mes lèvres et je demeurai cloué au sol par l'effroi et l'hébétement : derrière la chaloupe, et lui donnant la chasse, un immense géant courait dans la mer ! Il faisait des bonds prodigieux, mais nos matelots avaient une avance d'une demi-lieue et la mer était hérissée de rochers. Aussi le géant fut-il incapable d'atteindre la chaloupe. Je ne l'appris que plus tard, car je ne m'attardai pas, comme bien vous devez penser, à demeurer témoin de la poursuite ! J'avais ma propre vie à sauvegarder et je décampai lestement sans demander mon reste.

Je courus de toutes mes forces jusqu'à une colline d'où je pouvais examiner tout le pays. Des terres cultivées s'offrirent à ma vue ainsi que des champs de blé et des prairies où l'herbe n'atteignait pas moins de vingt pieds de haut. A mesure que je marchais, mon étonnement croissait avec ma frayeur. Où

étais-je, Grands Dieux ! La route où je m'engageai traversait un champ d'orge dont les épis, prêts à être moissonnés, avaient 40 pieds de haut. Je marchai une heure environ avant d'atteindre l'extrémité de ce champ gigantesque et je me trouvai arrêté par une haie haute au moins de 120 pieds. Quant aux arbres ils se perdaient dans le ciel. Une borne donnait passage dans le champ voisin, mais les marches de ce passage avaient au bas mot six pieds et la pierre qui les surmontait vingt pieds pour le moins ; il me fut impossible de franchir ce formidable obstacle et j'essayais de trouver une trouée dans la haie quand j'avisai un habitant qui se dirigeait vers moi. Il me sembla aussi grand qu'un clocher d'église et il faisait des pas de dix mètres de long. J'avoue que le cœur me manqua et je courus me cacher dans les épis, d'où je le vis arriver au haut du passage : il regarda dans le champ voisin et je l'entendis appeler ses gens d'une voix de Stentor qui me fit positivement l'effet du tonnerre. Presque aussitôt s'approchèrent sept monstres de sa taille, qui tenaient des faucilles, dont chacune était grande comme six de nos faux. Ils n'étaient pas aussi bien vêtus que le premier dont ils paraissaient être les domestiques ou les laboureurs. Il leur dit quelques mots et ils s'en allèrent moissonner les épis dans le champ où je me tenais caché plus mort que vif. Je repris ma course éperdue, mais je n'avançais qu'avec une extrême difficulté, les tiges étant si serrées que je pouvais à peine me glisser entre elles. Bientôt j'arrivai à un endroit où la pluie et le vent avaient couché toute l'herbe. Je dus m'arrêter encore car les tiges étaient tellement mêlées que je ne pouvais passer au travers et les barbes d'épis étaient si fortes et si pointues qu'elles traversaient mes vêtements et m'entraient dans les chairs. Au même instant, j'entendis les moissonneurs qui causaient entre eux à cinquante

toises de moi. Epuisé de fatigue et de douleur, réduit au désespoir, je me couchai entre deux sillons et j'appelai la mort du fond du cœur. J'adressai mentalement mes adieux à ma pauvre femme, que je me représentais dans les larmes, à mes enfants que je laissais orphelins. J'étais livré à ces déplorables réflexions lorsqu'un des moissonneurs s'approchant à cinq toises de mon sillon, me fit craindre d'être en un instant écrasé sous son talon ou coupé en deux par sa faucille. Instinctivement, je poussai un cri d'effroi. Le géant s'arrêta net, regarda autour et au-dessous de lui avec attention et me découvrit enfin gisant à terre. Il me considéra quelque temps prudemment comme quelqu'un qui cherche à prendre dans sa main un petit animal dangereux sans être mordu ni égratigné, ainsi que moi-même j'en avais usé parfois en Angleterre avec des belettes. Il se risqua enfin à me saisir à mi-corps entre l'index et le pouce et m'élevant à deux toises de ses yeux, il m'observa longtemps avec curiosité. Je devinai son intention et j'eus la présence d'esprit de ne pas me débattre, pendant qu'il me tenait en l'air à 60 pieds du sol, et bien qu'il me serrât horriblement les côtes ; mais je craignais surtout qu'il ne me laissât glisser d'entre ses doigts.

Je m'enhardis peu à peu à lui exprimer par mes larmes et mes signes de détresse combien il me faisait souffrir en me serrant entre son pouce et son doigt. Il parut me comprendre, car, soulevant la basque de son immense poche, il m'y déposa doucement et courut aussitôt me montrer à son maître qui était ce riche fermier que j'avais d'abord aperçu. Le fermier prit un fétu de paille, qui avait à peu près la grosseur d'une canne pour lever avec précaution les pans de mon habit qu'il me parut prendre pour une sorte de toison naturelle ; de son souffle, il écarta mes cheveux afin de mieux découvrir mes traits, et appelant autour de



LE GÉANT ME MIT DANS UN ÉNORME MOUCHOIR
ET M'EMPORTA À SA FERME. PAGE 73.

lui ses valets, il leur demanda, comme je l'appris par la suite, s'ils avaient jamais rencontré dans les champs aucun insecte qui me ressemblât. Sur leur réponse négative, il me déposa doucement par terre, à quatre pattes, mais je me relevai immédiatement et me pris à marcher gravement de long en large pour bien montrer que je n'avais aucune intention de m'enfuir. Ils s'assirent tous en cercle autour de moi pour suivre mes mouvements. Je tirai mon chapeau et fis une grande révérence au fermier ; je me jetai ensuite à ses genoux et levant vers lui mes regards et mes mains tout ensemble, je prononçai quelques mots en donnant toute ma voix. Il m'adressa plusieurs fois la parole, mais le son de sa voix m'étourdissait comme celui d'un moulin à eau, bien qu'il parlât très distinctement. Je répondis le plus haut que je pouvais, en essayant successivement toutes les langues que je possédais et il tendait l'oreille très attentivement, mais en vain. Il renvoya alors ses valets à leurs travaux et m'ayant tranquillement mis dans un énorme mouchoir il m'emporta dans cet état à sa ferme. Tout fier de sa capture, il appela sa femme d'une voix de Stentor. A ma vue, celle-ci poussa des cris perçants et s'enfuit comme font les femmes en Angleterre devant un crapaud ou une araignée. Elle se rassura cependant quand elle eut remarqué ma bonne tenue et l'intelligence avec laquelle je saisissais chaque signe de son mari ; elle fut bientôt tout à fait réconciliée avec moi et en vint vite à me porter une très tendre affection.

Il était à peu près midi et un domestique servit le repas qui consistait en un ragoût de viande simple mais très substantiel, présenté sur un plat dont le diamètre avait 24 pieds au moins. Le fermier, sa femme, ses trois enfants et une vieille grand'mère prirent place autour de la table qui était haute de trente pieds environ. Quand tout le monde fut

assis, le fermier me déposa devant lui. J'avais horriblement peur, je l'avoue, et pour ne pas m'exposer à une chûte qui eut été mortelle, je me tins le plus loin du bord qu'il me fût possible. La fermière coupa une petite tranche de viande et émietta un peu de pain dans une auge en bois qu'elle plaça devant moi. Je lui adressai une profonde révérence et prenant dans ma poche le couteau et la fourchette qui ne me quittaient jamais, je me mis à manger, ce qui les plongea dans un extrême ravissement. La fermière ordonna à la servante de m'apporter une petite coupe à liqueur qui pouvait contenir trois gallons et de la remplir de boisson. Il me fallut employer mes deux mains pour porter, non sans difficulté, la coupe à mes lèvres. Et je bus de la manière la plus respectueuse à la santé de la bonne dame, en m'exprimant en anglais, le plus haut qu'il me fût possible. J'obtins un succès inattendu, toute la compagnie se prit à rire aux éclats, de si bon cœur et si bruyamment que je manquai presque en rester sourd !

Leur boisson avait un goût de petit cidre assez agréable et je me désaltérai avec plaisir. Mon maître – c'est ainsi que je désignerai désormais le fermier, – me fit signe alors de m'approcher de lui. Mais en marchant d'un pas mal assuré, ce que le lecteur indulgent comprendra et excusera aisément, je trébuchai contre un morceau de croûte et tombai sur la figure sans me faire d'ailleurs aucun mal. Je me relevai sur-le-champ et connaissant l'inquiétude de ces braves gens, je fis plusieurs fois tournoyer en l'air mon chapeau, que je portais sous le bras, en poussant trois *Hourrahs !* retentissants, afin de bien prouver que je n'avais aucun mal.

Je commençais à me rassurer, quand, vers le milieu du dîner, j'eus une autre alerte ! J'entendis derrière moi un bruit semblable à celui d'une douzaine de

tisserands à leur métier. Tournant la tête, je trouvai qu'il émanait d'un chat monstrueux – le favori de ma maîtresse, qui avait sauté sur ses genoux et qui y faisait tranquillement son *Ronron.* Cet animal était trois fois plus grand qu'un bœuf, je le supposai du moins d'après les dimensions de sa tête et de l'une de ses pattes qu'il avait posée sur la table, pendant que sa maîtresse le faisait manger tout en lui prodiguant mille caresses. L'air féroce de cette formidable bête me fit perdre toute contenance, bien que je me tins à l'autre extrémité de la table, à la distance de cinquante pieds. Ma maîtresse semblait elle aussi redouter pour moi quelque coup de griffe, car elle surveillait son chat de très près. En réalité, il n'y avait aucun danger, car mon maître m'ayant placé à trois pieds du matou, celui-ci ne daigna me prêter aucune attention. J'avais expérimenté au cours de mes voyages qu'il n'est pas de meilleur moyen pour provoquer les attaques et la poursuite des bêtes féroces que de laisser paraître ses craintes ou de s'enfuir devant eux. Je rassemblai mes esprits, et je résolus dans ces périlleuses conjonctures, de ne montrer aucune trace de mes préoccupations. Je passai intrépidement cinq ou six fois devant l'énorme tête du chat dont je m'approchai à moins de cinquante centimètres. Bien m'en prit, ce fut le chat qui eut peur et se retira timidement !

J'éprouvai moins d'appréhension des chiens qui vinrent dans la salle, comme il est d'usage dans les fermes au nombre de trois ou quatre. L'un d'eux cependant était un mâtin d'une taille égale à celle de quatre éléphants. Je vis aussi un lévrier un peu plus haut que le mâtin mais moins gros.

Le dîner touchait à sa fin quand la nourrice entra portant dans ses bras un marmot agé d'un an. Le gigantesque bébé m'aperçut de suite et du même coup eut envie d'un si joli joujou, selon l'habitude commune

à tous les bébés. Il se mit à pousser de tels cris qu'on eut pu, je crois, les entendre du pont de Londres jusqu'à Chelsea ! Les mères ne savent pas résister aux désirs de ces petits êtres chéris. Ma maîtresse obéit à ce tendre sentiment maternel et me donna au bébé. Celui-ci me saisit aussitôt par la taille et fourra ma tête dans sa bouche où je commençai de hurler si affreusement que le bébé épouvanté me laissa choir. Je me serais infailliblement cassé la tête si la nourrice n'avait tenu son tablier sous moi !

Le dîner était fini, mon maître s'en fut à ses travaux après avoir recommandé de prendre grand soin de moi. Tous ces événements m'avaient épuisé et je tombais littéralement de sommeil. Ma maîtresse s'en aperçut, me déposa sur son lit et me couvrit d'un mouchoir blanc plus grand et plus rugueux que la grande voile d'un navire de guerre.

Je dormis à peu près deux heures. Mon réveil fut pénible. Je me trouvais seul dans une vaste chambre qui avait bien deux à trois cents pieds de large et deux cents pieds de haut. Imaginez mes douloureuses réflexions ! Je me sentais annihilé, perdu sur ce lit, dont la longueur atteignait au moins vingt mètres et qui se trouvait à huit mètres du sol environ. Ma maîtresse en allant vaquer à ses affaires avait fermé la porte, et je n'entendais nul bruit du dehors. Tout à coup je sentis qu'on grimpait le long des rideaux. Horreur ! C'étaient deux rats qui se mirent à courir çà et là sur le lit. Deux rats géants, dont l'un vint presque à toucher mon visage. Eperdu de frayeur, je me dressai debout et je sortis mon sabre pour me défendre. Ces horribles bêtes eurent l'impudence de m'attaquer des deux côtés à la fois. Mais d'un coup de sabre j'en éventrai une et blessai grièvement l'autre, qui s'enfuit en perdant son sang. Ces rats avaient la taille d'un mâtin,

mais étaient infiniment plus lestes et plus féroces, et si je n'avais eu la prudence de conserver mon sabre auprès de moi, j'aurais été sans aucun doute mis en pièces et dévoré. En mesurant la queue de mon ennemi vaincu, qui avait presque deux mètres, je remarquai qu'il donnait encore certains signes de vie et je m'empressai de l'achever en lui enfonçant mon sabre dans la gorge ; mais j'avoue que le cœur me manqua pour pousser cette dépouille immonde et dégoûtante de sang hors du lit. Bientôt d'ailleurs ma maîtresse entrait dans la chambre, et me voyant couvert de sang, elle accourut et me prit dans sa main. Je lui montrai le Rat mort en souriant et en témoignant par mes gestes que je n'avais aucun mal. Elle en éprouva une grande joie et appelant la servante elle lui ordonna de jeter le rat par la croisée avec des pincettes.

C'est par cette série d'incidents que j'inaugurai mon séjour dans cet étrange et redoutable pays, où m'attendaient bien d'autres curieuses aventures.

CHAPITRE II

Ma maîtresse avait une fille de neuf ans très avancée pour son âge, habile aux travaux d'aiguille et s'entendant à merveille à habiller ses poupées qu'elle aimait tendrement. Elle consentit cependant de suite et le plus gentiment du monde à me céder le lit de sa favorite. Pendant la nuit, et pour éviter toute nouvelle attaque des rats, mon lit était placé dans le tiroir d'une petite commode, et le tiroir lui-même posé sur une étagère suspendue au mur.

L'attitude de ces braves gens ne se démentit pas un instant et je commençai peu à peu à me familiariser avec mon sort et à apprendre la langue du pays. La petite fille était la complaisance même. Elle se constitua tout ensemble ma lingère, ma blanchisseuse et ma maîtresse d'école. En fort peu de temps, grâce à ses leçons, je fus en état de m'exprimer assez convenablement. Elle me baptisa du nom de *Girldrig*, et à mon tour je la nommai *Glumdalclitch*, ou petite bonne. C'est à elle bien certainement que je dois ma conservation dans ce pays, si dangereux pour moi en raison de ma taille.

Le bruit s'était peu à peu répandu dans les environs que mon maître avait trouvé dans les champs un extraordinaire petit animal de la grosseur d'un *splack-nock* (insecte de ce pays) qui avait exactement la forme d'un homme dont il pouvait imiter tous les actes, qui parlait une drôle de petite langue

incompréhensible, mais qui avait déjà appris plusieurs mots du pays.

Un vieux fermier des environs, réputé pour son amour du gain, alla même jusqu'à donner à mon maître le conseil de m'exhiber contre argent comptant aux foires de la ville voisine. L'avis de ce maudit homme fut adopté d'enthousiasme, et le jour du marché arrivé, mon maître me mit dans une caisse et monta à cheval, avec ma petite bonne assise derrière lui sur un coussin. Ma boîte était fermée de tous les côtés et percée seulement de quelques trous pour laisser entrer l'air.

Glumdalclitch avait pris soin d'y déposer mon matelas de poupée pour me permettre de m'étendre. Je fus néanmoins terriblement secoué, au point d'en éprouver du malaise, bien que notre voyage n'eut pas duré plus d'une demi-heure. Car notre monture faisait des pas de treize mètres et trottait si haut que l'on eût pensé se trouver en pleine mer, pendant une tempête. Le roulis était même beaucoup plus fréquent et plus accusé.

Mon maître descendit à une auberge et engagea immédiatement le crieur public ou *Glultrud*, pour notifier aux quatre coins de la ville " *qu'on montrait à l'Hôtel de l'Aigle verte une petite créature curieuse de la grosseur d'un Splacknock, bien conformée et ressemblant en toutes les parties de son corps à un homme véritable, pouvant prononcer quelques mots et exécuter mille et mille tours plus divertissants les uns que les autres !* "

Voilà donc ce que j'étais devenu, mes chers lecteurs ; une curiosité de foire !

Je fus placé sur une table dans la plus grande salle de l'auberge qui avait près de cent mètres carrés. Ma petite bonne se tint debout sur un tabouret bas, très près de la table, afin de prendre soin de moi et me dire ce que j'avais à faire.

Pour éviter la foule, mon maître ne laissa pas entrer plus de trente personnes à la fois. Je répétai la scène que j'avais jouée déjà devant le vieux fermier, en y introduisant quelques tours nouveaux. Je fis le moulinet avec mon sabre comme les maîtres d'armes en Angleterre et l'exercice du mousquet avec un brin de paille que me passa Glumdalclitch. Je terminai la séance en buvant à la santé de l'assistance dans un dé à coudre qui appartenait à ma petite bonne. Je dûs recommencer douze fois la séance, car les assistants émerveillés ne manquaient pas, en s'en allant, d'exciter la curiosité de la foule qui se pressait à la porte et qui manqua envahir d'assaut notre salle. Je répétai les mêmes singeries jusqu'à ce que je fusse à moitié mort de fatigue et de dépit.

Il me fallut trois jours pour me remettre de mes fatigues. Mais il était écrit que je ne pourrais prendre un repos complet. Je n'étais pas plus tôt sur pied, que les gentilshommes du voisinage, à douze lieues à la ronde, se présentaient les uns après les autres pour voir la curiosité vivante dont la renommée s'était étendue jusqu'à eux.

Devant ce succès, mon maître dévoré d'ambitions résolut de m'emmener dans toutes les grandes villes du Royaume. Ayant donc fait les préparatifs nécessaires pour un long voyage et mis ses affaires en ordre il dit adieu à sa femme le 17 Août 1703, c'est-à-dire environ deux mois après mon arrivée, et nous partîmes pour nous rendre à la capitale, située à quinze cents lieues environ de notre ferme.

Mon maître avait fait monter sa fille en croupe. Elle me portait dans une boite suspendue à son cou et qu'elle avait matelassée à l'intérieur avec de l'étoupe et de la toile fine. J'avais mon lit de poupée, mon linge et autres objets de première



LA REINE ME PRIT DANS SA MAIN ET ME CONDUISIT
AU ROI QUI TRAVAILLAIT DANS SON CABINET PAGE 86.

nécessité. Derrière nous venait un valet, chargé des bagages.

Le dessein de mon maître était de me montrer dans toutes les villes que nous rencontrerions sur notre route, et de s'arrêter même au besoin pour visiter les châteaux avoisinants où il espérait trouver de généreux clients.

Nous allions à petites journées de quatre-vingt ou cent lieues. Notre voyage dura six semaines, au cours desquelles je fus exhibé dans dix-huit grandes villes sans compter de nombreux châteaux et villages.

Le 26 Octobre enfin nous entrions dans la capitale nommé *Lorbruldrud* ou la "*Gloire de l'Univers.*" Mon maître prit un appartement dans la rue principale de la ville à proximité du Palais Royal, et s'empressa, selon la coutume, de faire distribuer partout des affiches et prospectus où ma personne et mes talents étaient décrits à grands renforts de phrases plus ou moins ampoulées.

Il loua une immense salle qui avait trois à quatre cents pieds de large, et en guise de scène de théâtre, il y fit dresser une table de soixante pieds de haut, entourée d'une palissade, pour m'éviter toute chûte. Je donnais jusqu'à dix représentations par jour, à l'ébahissement et à l'admiration de tout le peuple. J'étais déjà fort avancé dans l'étude de leur langue, ayant appris leur alphabet dans un petit livre de prières, un peu plus grand qu'un de nos plus grands atlas, que Glumdalclitch portait sans cesse dans sa poche, et je pouvais maintenant comprendre tout ce qu'on me disait.

CHAPITRE III

Cette dépense continue d'énergie, ce surmenage moral avaient en quelques semaines ébranlé ma santé, pourtant si robuste. Mais, plus mon maître gagnait, plus il voulait gagner ! Il était insatiable. J'avais perdu tout appétit, et étais presque réduit à l'état de squelette. Mon maître s'en aperçut et jugeant ma fin prochaine, il se hâta de tirer de moi tout le profit possible en attendant. Je ne sais ce qu'il serait advenu de moi, si en cet instant critique, un écuyer du roi, ou *Slardral*, ne s'était présenté avec l'ordre de m'amener sur-le-champ à la Cour pour distraire la Reine et ses dames d'honneur. Parmi ces dernières, il en étaient qui m'avaient vu et ne se lassaient pas de louer ma beauté, ma bonne tenue et mon intelligence.

Sa Majesté et sa suite furent singulièrement captivées par mes manières. Ayant mis un genou en terre, je sollicitai l'honneur de baiser le pied Impérial, mais la gracieuse princesse me tendit son petit doigt que j'entourai de mes deux bras pour en porter l'extrémité à mes lèvres respectueuses !

Elle me demanda si j'accepterais de vivre à la Cour. Je me courbai jusqu'à la surface de la table et répondis qu'assurément j'appartenais à celui qui m'avait d'abord recueilli, mais que si j'avais la libre disposition de ma personne, je serais trop fier de consacrer ma vie au service de Sa Majesté. La Reine s'adressa alors à mon maître et lui demanda

s'il voulait bien consentir à me vendre, moyennant un bon prix. Mon maître me voyait déjà sur le bord de la tombe. Il fut enchanté de la bonne aubaine et exigea mille pièces d'or qui lui furent comptées sur-le-champ.

Je m'enhardis alors jusqu'à dire à la Reine qu'étant devenu son humble sujet et fidèle vassal, je sollicitais de suite la faveur de conserver près de moi ma petite gouvernante, Glumdalclitch, qui me comprenait si bien et m'avait toujours soigné avec tant de dévouement et de tendresse. La Reine y consentit de la meilleure grâce et obtint facilement l'assentiment du fermier, trop content de voir Glumdalclitch à la Cour ! La pauvre petite ne pouvait réussir à dissimuler sa joie.

Mon ancien maître, avant de se retirer, me fit ses adieux et me dit combien il était heureux de me laisser en une si excellente compagnie. Je ne répondis que par un petit salut fort sec.

La Reine remarqua cette froideur, et quand le fermier fut sorti m'en demanda la raison. J'expliquai franchement à Sa Majesté ce qu'il en était : je lui dis l'appétit insatiable de mon maître pour les richesses ; comment il avait abusé de moi jusqu'à compromettre ma santé et j'ajoutai qu'il me pensait presque mourant, sans quoi il eut exigé un tout autre prix de Sa Majesté ; je terminai en assurant la Reine que je ne redoutais plus cette éventualité fatale, depuis que j'avais le bonheur d'être sous la protection d'une si grande et bonne princesse, l'ornement de la nature, l'idole de l'univers, les délices de ses sujets et le phénix de la création, et que sous l'influence de sa très auguste présence je sentais déjà mes forces revenues et mon courage ranimé.

Je débitai mon discours, tant bien que mal, non sans commettre quelques fautes de grammaire, mais

en essayant de lui donner, surtout dans la dernière partie, le tour et le style, dont ce peuple est coutumier.

La Reine excusa complaisamment mes fautes de grammaire et fut à la fois ravie et stupéfaite de trouver tant d'esprit et de bon sens chez une si petite créature. Elle me prit aussitôt dans ses mains et me conduisit au Roi qui travaillait dans son Cabinet.

Sa Majesté, qui est un prince très sage, et porte sur son visage et dans son attitude la marque de la plus rigide austérité, se contenta d'abord de demander froidement à la Reine depuis quand elle s'était prise d'un goût si vif pour les *Splacknocks.*

La Reine est douée d'infiniment d'esprit et d'humour. Pour toute réponse, elle me posa doucement debout sur l'écritoire royal et m'ordonna de dire moi-même à Sa Majesté qui j'étais et comment je me trouvais là. Je le fis en quelques mots, et Glumdalclitch qui était restée à la porte entr'ouverte du cabinet, ne pouvant supporter d'être longtemps hors de ma présence, entra sur un appel de la Reine et confirma tout ce que j'avais dit de mon arrivée et de mon séjour à la ferme de son père.

Le Roi est fort savant ; mais il est surtout adonné à la philosophie et aux sciences mathématiques. Et ses connaissances se trouvèrent prises défaut devant moi. Avant de m'entendre parler, il avait conclu de mes formes et de mes mouvements que je pouvais être quelque petit automate, mû par un système perfectionné d'horlogerie, art auquel excellent les gens de ce pays. Mais quand il eût perçu le son de ma voix, et trouvé combien ce que je disais était sensé et naturel, il ne put cacher sa surprise et sa satisfaction.

Il pria la Reine de prendre le plus grand soin de moi et fut d'avis de ne pas nous séparer, Glumdalclitch et moi, comme il avait observé notre vive et mutuelle affection. Un bel et confortable apparte-

ment nous fut donc préparé dans le Palais même. Glumdalclitch eut une gouvernante, une femme de chambre et deux valets de pied. Mais elle fut seule chargée de ma personne.

Une ère de prospérité s'ouvrait pour moi. La Reine commanda à son ébéniste de me construire une boîte qui me servirait de chambre à coucher, d'après le modèle que nous lui indiquions, Glumdalclitch et moi. Cet ébéniste était un véritable artiste en son genre. En trois semaines il eut terminé une sorte de petit bâtiment en bois qui avait seize pieds carrés et douze pieds de haut, pourvu de fenêtres, d'une porte et de deux cabinets de toilette, comme une chambre à coucher européenne qui se respecte. La planche qui servait de plafond s'ouvrait en glissant sur des rainures, et Glumdalclitch pouvait chaque matin retirer mon lit, fabriqué par le tapissier royal, pour lui faire prendre l'air, et le descendre chaque soir après m'avoir tendrement couché.

Un habile ouvrier, renommé pour ses œuvres d'art, me sculpta dans une sorte d'ivoire précieux, deux chaises, deux tables et une commode pour serrer mes effets. La chambre était entièrement capitonnée, afin de prévenir tous les accidents qui pourraient se produire, par suite d'une maladresse de mes porteurs ou des cahots du carrosse dans lequel je me promenais parfois. Je désirai une serrure à ma porte par crainte des rats et des souris. Après bien des tentatives, le serrurier me fabriqua un amour de serrure, la plus petite assurément qui se fut jamais vue en ce pays. Je m'arrangeai pour en avoir toujours la clef dans ma poche.

Enfin, la Reine, dans sa munificence, se fit apporter les soies les plus légères qu'on pût trouver pour me confectionner des habits. Leur poids était néanmoins fort lourd et je ne m'y habituai qu'à la longue.

Ils étaient à la mode du pays, moitié persans, moitié chinois, en somme très majestueux.

La Reine m'avait pris en telle affection qu'elle ne pouvait plus dîner sans moi. On plaçait donc vis-à-vis d'elle, à côté du couvert royal, ma chaise et ma table garnie de tout un somptueux service en argent, dont la Reine m'avait pourvu. Timbale, plats et assiettes, semblaient, comparés à ceux de Sa Majesté, autant de jouets d'enfant, achetés dans quelque bazar ! La Reine dînait seule avec les princesses, ses filles, âgées l'une de seize ans et l'autre de treize. Sa Majesté daignait me servir elle-même et prenait avec les princesses un plaisir extrême à me voir manger.

J'avoue que je n'étais pas aussi satisfait d'assister à leurs repas, et les bouchées que prenait la Reine (dont l'estomac était cependant très délicat) me causaient une sorte de dégoût involontaire et me coupaient net l'appétit. Elle croquait entre ses dents l'aile d'une alouette, chair et os tout ensemble, bien que celle-ci fût neuf fois aussi grande qu'une aile de dindon et l'accompagnait d'un morceau de pain aussi gros qu'une miche de seize livres ! Sa coupe en or avait la contenance d'un tonneau, et couteaux, fourchettes, cuillers, assiettes, tout était à l'avenant. Au milieu de ce décor et à côté de ces gigantesques ustensiles, je faisais piteuse mine vraiment. Mais rien ne m'irrita, rien ne me mortifia plus que le nain de la Reine. Fort humilié de sa taille (il n'avait guère que trente pieds de haut), il devint d'une insolence sans pareille à la vue d'un petit homme infiniment plus petit encore que lui. Quand il passait à côté de moi, il me jetait des coups d'œil superbes et méprisants et ne cessait de se répandre en quolibets plus ou moins spirituels. Je me vengeais comme je le pouvais en l'appelant " mon frère," en le provoquant à des

combats singuliers et en me moquant plaisamment de lui, selon l'usage des pages de la Cour.

Un jour, pendant le dîner, ce malicieux avorton fut si vexé d'une de mes plaisanteries, qu'il grimpa sur le dos de la chaise de Sa Majesté, me saisit par le milieu du corps, me jeta tête la première dans un grand plat de crème et prit aussitôt la fuite. Si je n'avais été un excellent nageur, je me serais infailliblement noyé, car Glumdalclitch se trouvait à ce moment à l'autre bout de l'immense salle, et la Reine fut si épouvantée qu'elle perdit toute sa présence d'esprit et manqua défaillir. A mes cris, Glumdalclitch accourut et me retira, non sans que j'eusse avalé plus d'un litre de lait. Quelques heures de lit suffirent à me remettre. Le nain fut fessé d'importance et dut boire le plat de crème dans lequel il m'avait jeté. Il perdit à jamais les bonnes grâces de la Reine qui s'en débarrassa bientôt en le donnant à une de ses dames, à ma grande satisfaction, car ce malicieux garnement m'aurait sans aucun doute joué encore plus d'un mauvais tour.

Ce n'était pas le premier. Il avait déjà été fouetté pour m'avoir planté dans un os à moelle où je fis une très ridicule figure pendant une ou deux minutes. La Reine elle-même n'avait pu s'empêcher d'en rire, bien qu'étant fort en colère !

CHAPITRE IV

Je m'étais accoutumé à ce curieux pays et j'y aurais même été heureux si ma taille exigue ne m'eut sans cesse exposé à de ridicules et fâcheux accidents. En voulez-vous quelques exemples ?

Je me trouvais dans le jardin certain jour avant le départ du nain. Glumdalclitch m'avait laissé seul avec celui-ci pour un moment, et comme nous étions assis sous un pommier, je m'avisai assez sottement et non moins malicieusement de comparer en riant le nain aux arbres environnants. Ce fut assez pour le mettre en rage et, secouant vigoureusement le pommier il fit tomber une douzaine de pommes plus grosses que des tonneaux, dont l'une m'atteignit dans le dos et me renversa, le nez sur le sol. Je ne fus pas autrement blessé et j'obtins le pardon du nain qui n'avait fait en somme que répondre à ma stupide provocation.

Un autre jour j'étais tranquillement étendu sur le gazon, Glumdalclitch se promenait à quelque distance avec sa gouvernante, quand la grêle se mit soudain à tomber avec une telle violence qu'elle me cloua au sol et me meurtrit terriblement. Tout moulu je gagnai à grand peine en me trainant à quatre pattes une bordure de thym sous laquelle je m'abritais tant bien que mal. J'étais si endolori que je dus garder la chambre pendant quinze jours.

Mais il m'arriva dans le même jardin un autre accident dont les suites auraient pu être beaucoup plus dangereuses. Glumdalclitch m'avait laissé à mes



LE NAIN NE CESSAIT DE ME JOUER
DES TOURS ET DE ME MORTIFIER. PAGE 88.

réflexions sur mon instante prière, et me croyant en sûreté, elle s'était éloignée peu à peu en causant avec des dames de ses amies. Je m'étais moi-même écarté, et j'étais plongé dans mes pensées, quand un petit épagneul blanc, appartenant au chef jardinier, et qui s'était échappé de sa niche passa en gambadant près de l'endroit où je me trouvais. Il renifla l'air, me sentit et me suivant à la piste arriva sur moi. Il me saisit dans sa gueule et me rapporta aussitôt à son maître. Tout fier de son exploit et remuant la queue en signe de contentement il me déposa doucement sur le sol. Par bonheur il s'y était si bien pris que je n'avais pas une blessure et que mon habit lui-même ne portait pas la moindre trace de ses terribles crocs. Mais le pauvre jardinier était terrifié. Je le rassurai dès que me le permit la frayeur dont j'avais moi-même été saisi. L'affaire fut étouffée, Glumdalclitch ne se souciant pas plus que le jardinier d'avoir à affronter la colère de la Reine ; et je redoutais quant à moi de voir divulguer une aventure où je jouais un rôle assez piteux !

J'eus bien d'autres mésaventures du même genre, mais je ne veux pas fatiguer le lecteur. Il doit comprendre que dans ce pays de géants j'étais à la merci du moindre incident et sans cesse sur le qui-vive.

C'est ainsi qu'un cerf-volant manqua de m'emporter si je n'avais eu l'esprit de me défendre avec mon couteau ; que j'enfonçai jusqu'au cou dans un trou de taupe dont j'eus toutes les peines du monde à me tirer, au détriment de mes habits ; que je faillis me rompre les côtes contre une coquille de limaçon sur laquelle je trébuchai en me promenant, etc., etc.

Quant à l'entourage même de la Reine, je serais un ingrat si je ne reconnaissais hautement la bienveillance dont j'étais l'objet.

La Reine, elle, était toujours en quête de nouveaux

plaisirs qui devaient me faire supporter avec patience mon exil.

Elle me demanda un jour si je savais conduire un bateau, manœuvrer, ramer et mettre à la voile. Je répondis affirmativement, car autrefois et bien que ma profession fût celle de chirurgien à bord des navires, j'avais souvent été obligé dans les moments critiques de travailler comme un simple matelot.

La Reine en fut extrêmement aise, car elle pensait que cet exercice serait excellent pour ma santé. Elle donna des ordres en conséquence à son ébéniste ; et celui-ci, sur mes instructions, me construisit en dix jours une barque de plaisance, assez grande pour contenir huit Européens. La Reine en fut si charmée qu'elle courut la montrer au Roi, qui l'admira complaisamment. Elle ordonna ensuite à son menuisier de construire une auge en bois longue de trois cents pieds, large de cinquante et profonde de huit qui, après avoir été bien goudronnée, fut placée le long de la muraille dans une salle extérieure du Palais. Ce fut sur ce lac improvisé que je me livrai aux joies de la navigation, pour le plus grand divertissement de la Reine et de ses dames qui ne se lassaient pas d'admirer mon agilité et mon adresse. Parfois, las de ramer, je hissais ma voile et me contentais de tenir le gouvernail, tandis que les dames s'amusaient à faire l'office du vent avec leurs éventails. Et quand elles se trouvaient fatiguées, c'étaient les pages qui soufflaient de toutes leurs forces pendant que je faisais virer ma barque à tribord ou à babord, selon ma fantaisie.

La partie finie, Glumdalclitch remportait la barque qu'elle accrochait à un clou pour la faire sécher. Vous allez penser, ami lecteur, que c'était, cette fois, un divertissement de tout repos où je

n'avais rien à craindre, ni tempête, ni récifs ! Détrompez-vous, ce jeu faillit me coûter la vie.

Il arriva que le valet chargé de changer tous les trois jours l'eau de mon auge, fut assez étourdi pour laisser échapper de son seau une grosse grenouille, sans qu'il s'en aperçut. Celle-ci demeura cachée un certain temps. J'arrivais peu après et je me mis à ramer paisiblement, sans me douter du danger qui me menaçait. Tout à coup le bateau éprouva un choc violent et manqua de chavirer. La grenouille venait de sauter dedans et je n'eus que le temps de me pencher de toutes mes forces de l'autre côté pour rétablir l'équilibre. Mais jugez de mon effroi et de mon dégout quand j'aperçus cette énorme bête, véritable monstre à mes yeux, qui sautait çà et là dans la barque et répandait sur mon visage et mes habits une abominable boue toute gluante ! Je résistai toutefois à ma peur, et refusant le secours de Glumdalclitch, je poursuivis la grenouille avec l'une de mes rames et l'obligeai à se jeter à l'eau.

CHAPITRE V

Chaque semaine je me rendais au Lever du Roi et j'eus à plusieurs reprises l'occasion d'apercevoir Sa Majesté entre les mains de son barbier. Rien que la vue de l'immense rasoir, deux fois aussi grand qu'une faux, me donnait le frisson ! Le Roi, selon la coutume du pays, n'était rasé que tous les trois jours. Il avait le poil fort dur. Je demandai au barbier de m'en donner quelques bouts, dont je me confectionnai un véritable peigne, en les ajustant sur une planchette en bois. J'avais grand besoin d'un peigne, le mien était tout cassé et aucun ouvrier du pays n'était capable de m'en fabriquer. Dans le même ordre d'idées, que je vous raconte encore quelques historiettes qui vous montreront, chers lecteurs, comment je dépensais mes heures de loisir.

Je demandai un jour à l'une des femmes de chambre de la Reine de me conserver les cheveux qui pouvaient tomber de la tête de Sa Majesté quand on la coiffait. Lorsque j'en eus une certaine quantité, je m'entendis avec mon ami l'ébéniste pour qu'il me fit deux cadres de chaise de la grandeur des miennes, percés de petits trous très fins. Je m'amusai alors à passer à travers ceux-ci les cheveux de la Reine en les tressant et les croisant de manière à former le siège et le dossier. J'obtins deux jolies chaises cannées que j'offris à Sa Majesté. Elle les plaça dans une vitrine, comme un objet de curiosité et se plaisait à les montrer aux courtisans émerveillés.

La Reine me pria souvent de m'y asseoir. Mais

je refusai toujours, par respect pour les précieux cheveux de mon auguste princesse ! Je fis encore une petite bourse au chiffre de Sa Majesté et la donnai à Glumdalclitch, avec le consentement de Sa Majesté. Mais j'eus bientôt une autre occasion de montrer mon savoir-faire et mon esprit d'à propos.

Le Roi, m'avait tout à fait pris en estime. Il ordonnait souvent de m'apporter dans son cabinet de travail et me plaçait sur son bureau, de manière que mon visage fût au niveau du sien.

Nous discutions ensemble les plus grands sujets d'histoire et de politique. Je mis en œuvre tout mon savoir et toute mon éloquence pour lui prouver que les plus petits insectes – telles les fourmis et les abeilles – se trouvaient aussi parfois les plus sages et les plus industrieux, et qu'en conséquence les petits Européens pouvaient valoir les grands habitants de Brobdingnag ! Sur le désir du Roi, je lui retraçai de mon mieux l'histoire de mon pays. Le Roi m'écouta attentivement. Et j'espérais l'avoir convaincu qu'il n'existait sous le soleil rien de plus beau, de plus parfait, de plus aimable que l'Angleterre. Mais je fus bien désappointé quand Sa Majesté conclut à peu près ainsi :

" Mon petit ami Grildrig, votre panégyrique est en tous points admirable, et mon estime pour vous s'en trouve augmentée, mais laissez-moi vous dire que la plupart de vos compatriotes, si j'en juge par votre récit, par les réponses que vous avez faites à mes objections, et par l'histoire de toutes ces guerres, ces révoltes, et ces intrigues que vous m'avez contées, sont la plus pernicieuse vermine à qui la nature ait jamais permis de ramper sur la surface du globe ! "

Ce jugement, sans doute fort injuste, ne laissa pas que de me faire souffrir dans mon amour-propre national. Je protestai respectueusement, mais en vain. Et la conversation en resta là !

CHAPITRE VI

Je n'avais jamais abandonné le secret espoir de regagner ma liberté, sans toutefois avoir la moindre idée du moyen que je pourrais bien employer ! Les navires européens ne venaient jamais en ces parages ; le mien était le premier qui eut jamais été aperçu à Brobdingnag. Et d'ailleurs le Roi avait donné l'ordre formel de s'emparer du premier navire qui s'approcherait des côtes et l'amener à Lorbrulgrud avec tout l'équipage. De ce côté il me fallait renoncer à tout espoir de salut.

On me traitait avec une bonté extrême, j'étais le favori des souverains et je faisais les délices de la Cour. Cependant mon sort n'avait rien d'enviable. Être considéré, somme toute, comme un canari en cage, c'est là une situation qui ne convient guère à la dignité humaine ! De plus, je pensais souvent avec douleur à ma famille éloignée, mes amis et mes semblables absents, et j'aspirais à vivre en un pays où il me serait possible de me promener sans risquer d'être écrasé comme une grenouille !

Ma délivrance survint plus tôt que je n'osais l'espérer et de la manière la plus extraordinaire.

J'étais depuis deux ans dans le royaume quand Leurs Majestés résolurent d'aller passer quelques jours dans un de leurs châteaux, près la ville de Flanflasnic, située à dix-huit lieues du bord de la mer, au Sud de Brobdingnag. Nous fûmes du voyage, Glumdalclitch et moi. A notre arrivée, ma petite amie était

très fatiguée et dut garder plusieurs jours la chambre. J'étais moi-même enrhumé, mais je mourais d'envie de revoir mon cher Océan ! Je fis valoir combien l'air de la mer me serait salutaire et j'obtins enfin de Glumdalclitch qu'elle me laissât aller avec un page à qui j'avais plusieurs fois déjà été confié.

Vous ai-je dit, amis lecteurs, que j'avais une boite faite expressément pour mes voyages ? C'était une caisse fort bien accommodée, large de douze pieds et pourvue d'un hamac attaché aux quatre coins, pour me rendre moins sensible les secousses de la route. J'avais moi-même ordonné de pratiquer dans le plafond une ouverture d'un pied carré que je pouvais ouvrir et fermer à volonté à l'aide d'une forte planche. Les fenêtres solidement grillées, avaient des volets de fer et l'un des côtés était muni de deux solides boucles en cuir où passait une ceinture qui servait au page à porter la boite dans mes déplacements. Tous mes meubles y avaient été transportés.

Je n'oublierai jamais les appréhensions de Glumdalclitch quand elle me dit adieu ce jour-là. Elle pleurait à chaudes larmes, la pauvre petite, comme si elle eût eu le pressentiment de ce qui devait arriver. Elle fit mille recommandations au page et ne me laissa partir qu'après m'avoir plusieurs fois et tendrement embrassé.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la mer, parmi les rochers. J'ordonnai de poser ma boite à terre, et ouvrant l'une de mes fenêtres, je restai longtemps dans la contemplation mélancolique de la mer. Quand je sortis de ces tristes pensées, je sentis une sorte de malaise m'envahir. Je dis au page que j'allais me jeter sur mon hamac, il ferma ma fenêtre, et je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil.

Que se passa-t-il alors ? Le page me croyant en sûreté, me quitta-t-il un instant pour aller chercher

des œufs d'oiseaux sur les rochers, comme je l'avais vu faire quelques instants avant, – je ne saurais le dire !

Quoi qu'il en fut, une secousse violente me réveilla soudain en sursaut. Ma boîte portait au sommet un anneau. Je sentis qu'elle était emportée dans les airs avec une vitesse vertigineuse, dans la direction du large. Le mouvement était assez doux, succédant à la première secousse qui avait manqué me jeter à bas de mon hamac. Saisi de terreur, je criai de toutes mes forces. Peine inutile ! Je regardai par la croisée : je ne vis que le ciel et les nuages. Comme je percevais au-dessus de ma tête un bruissement d'ailes gigantesques, je me rendis à peu près compte de ce qui s'était produit. Un aigle du pays avait dû saisir la courroie de ma boîte et m'emportait pour me dévorer, après avoir brisé ma boîte en la laissant tomber sur des rochers ! Tout à coup j'entendis comme un grand bruit ; ma boîte oscilla violemment et je me sentis tomber perpendiculairement pendant plus d'une minute à une telle vitesse que je pensai en perdre la respiration. Ma chûte se termina par un effroyable choc qui retentit à mes oreilles comme le bruit de la cataracte du Niagara ; après quoi je fus dans les ténèbres pendant une autre minute. Cependant ma boîte commenca de s'élever doucement et je vis le jour par les fenêtres.

L'aigle avait probablement été attaqué par quelques vautours et avait laissé échapper ma boîte pour mieux se défendre. J'étais tombé dans l'Océan.

Par bonheur, mon poids, celui de mes meubles, et des lourdes plaques de fer formaient comme une sorte de lest, et ma boîte, n'enfonçant dans l'eau que d'environ cinq pieds, flottait librement. Elle était si parfaitement ajustée qu'elle prenait très peu d'eau. J'étouffais ! Je sortis de mon hamac, j'ouvris la partie



ILS M'EXAMINAIENT AVEC LA PLUS
VIVE CURIOSITÉ. PAGE 115.

supérieure du couvercle et je humai la brise avec délices. Ma situation pourtant était loin d'être réjouissante ! Mettez-vous une seconde à ma place, amis lecteurs. Qu'une vitre vint a se briser, et je coulais à pic ! Si j'échappais à ce péril, je risquais fort, d'autre part, de mourir de faim et de froid. Rien d'étonnant si j'eus alors un mouvement désespéré. J'appelais en pleurant ma pauvre petite Glumdalclitch ! Ah ! que ses soins m'eussent été précieux ! Mais je dois dire que, même en cette heure d'agonie, je sus m'oublier assez pour songer sincèrement à la douleur de Glumdalclitch, à la disgrâce de la Reine qui l'attendait, et pour plaindre et regretter ma petite amie de toutes les forces de mon cœur ! Je passai quatre heures dans une indicible angoisse. Soudain, je perçus un bruit indéfinissable sur l'un des côtés de ma boîte, et bientôt après, d'après le mouvement des vagues qui parfois couvraient les fenêtres, je crus comprendre que j'étais remorqué. Sans trop me demander si je ne rêvais point, le cœur frémissant d'espoir, je montai sur une de mes chaises et m'approchant du hublot supérieur je criai au secours dans toutes les langues que je connaissais ! J'attachai mon mouchoir au bout d'un bâton,et passant celui-ci à travers le toit, je l'agitai en signe de détresse pour attirer l'attention des marins, si vraiment il en était à proximité.

Personne ne me répondit, et une heure se passa ainsi, dans les plus affolantes perplexités. Je me reprenais à désespérer quand les parois de la boîte, où se trouvaient les anneaux de cuir, heurtèrent contre un corps dur. Je crus avoir touché un récif et mes craintes s'exaspérèrent. Mais l'instant d'après je devinai au bruit qu'on passait une corde dans les anneaux et je me sentis soulevé d'environ trois pieds. J'agitai de nouveau mon mouchoir et j'appelai au secours à en perdre la voix. On me répondit aussitôt par

trois cris répétés. J'étais à moitié fou de joie. Presque immédiatement quelqu'un marcha sur le couvercle de ma boîte et par le hublot j'entendis une voix rude me dire en bon et bel anglais :

— S'il y a quelqu'un à l'intérieur, qu'il parle !

Je ne me le fis pas dire deux fois. J'expliquai rapidement la situation désespérée où je me trouvais et je priai qu'on voulût bien, par grâce, délivrer un honnête anglais de sa prison mouvante.

La voix reprit :

— Rassurez-vous et prenez patience, vous êtes amarré à notre vaisseau et le charpentier va venir dans un instant pour élargir ce hublot et vous permettre de sortir !

— Mais c'est inutile, m'écriai-je étourdiment, cela va prendre trop de temps, vous n'avez qu'à saisir cette boîte par son anneau et la déposer sur le bateau dans la cabine du Capitaine.

Dieu me pardonne ! Ils me prirent pour un pauvre dément et j'entendis de grands éclats de rire. Et moi-même, à la réflexion, je ne pus m'empecher d'en faire autant. Je me croyais toujours à Brobdingnag, dans le Royaume des Géants.

Mais toutes ces émotions m'avaient épuisé, et quand le charpentier, quelques minutes après, eut pratiqué une ouverture convenable, et que je fus monté sur le toit par une petite échelle, je tombai à moitié évanoui et on dut dans cet état me transporter sur le pont où je repris mes esprits.

Les matelots m'entouraient et me posaient mille et une questions auxquelles je n'avais pas la force de répondre. Ce que voyant, le capitaine, Mr. Thomas Wilcocks, m'emmena dans sa cabine et après m'avoir fait prendre un cordial m'offrit sa couchette dont j'avais grand besoin. Mais avant de m'endormir, je le priai de sauver mes meubles. Il accéda volontiers à

ma demande, non sans un certain étonnement toutefois, et je m'endormis aussitôt.

Pendant mon sommeil, le capitaine, fidèle a sa parole, fit enlever de ma boîte tous les meubles, les tentures et les différents objets qui la garnissaient.

Ma pauvre demeure fut alors abandonnée à la dérive et ne tarda pas à couler à pic. Je fus bien aise de n'en avoir pas été témoin, car j'aurais eu le cœur brisé en voyant disparaître ce morceau de bois où tant de souvenirs étaient attachés !

Je dormis longtemps et j'eus d'affreux cauchemars. A mon réveil, le capitaine me témoigna une grande bonté ; il m'invita à dîner et m'expliqua comment il avait aperçu ma maison qu'il avait d'abord prise pour un bâtiment. Il me dit la surprise et presque l'effroi des matelots envoyés à la découverte quand ils s'étaient aperçu que le bâtiment n'était autre qu'une maison flottante pourvue de fenêtres grillées. Il me raconta enfin de quelle manière, à l'aide de câbles très forts, il avait fait remorquer ma boîte sans parvenir à la soulever jusque sur le pont, tellement son poids était considérable. Ce fut à mon tour de le remercier et de lui raconter mes aventures.

Il ouvrit de grands yeux et me demanda tout franchement si je n'avais pas le cerveau dérangé.

Pour toute réponse, j'ouvris mon coffre, mes armoires, je lui montrai mes trésors, ma collection de curiosités, depuis le peigne fait avec les poils de la barbe royale, jusqu'aux immenses épingles et aiguilles, aux anneaux d'or dont la reine m'avait fait présent.

Je lui offris enfin une dent – la dent d'un page, – incrustée d'argent et qui mesurait un pied de long sur un pouce de diamètre.

Le bon capitaine, ahuri d'abord, fut bien obligé, devant mes explications détaillées et les preuves que

je lui fournissais à l'appui, de tenir pour véridique mon récit qu'il me conseilla instamment de publier, dès mon retour en Angleterre.

— Mais, me dit-il, d'où vient que vous parlez si fort ? Les gens du pays d'où vous arrivez étaient-ils donc sourds ?

— Non, répondis-je, mais ils sont grands comme un clocher d'église et j'avais pris l'habitude de crier pour me faire entendre d'eux, lorsqu'ils ne me tenaient pas dans leurs mains !

D'ailleurs, pendant longtemps, tout me sembla ridiculement petit, et au sortir de Brobdingnag, je croyais vraiment être retourné à Lilliput !

Cette impression durait encore quand je posai le pied sur ma terre natale le 3 Juin 1706. Je quittai le bon capitaine avec regret et il promit de venir me visiter à Redriff. Comme dernière marque de sympathie, il me prêta son cheval pour me rendre à mon village.

Chemin faisant, je ne me lassais pas de m'émerveiller de la petitesse des arbres, des animaux et des gens. J'avais peur d'écraser les passants, comme à Lilliput, et je leur criais sans cesse de se garer, ce qui manqua m'attirer de sottes disputes !

Quand ma femme accourut pour m'embrasser, je me courbai si bas qu'elle se retira effarée. J'avais agi sans réfléchir, comme si j'étais un géant de Brobdingnag ! De même, quand ma fille s'agenouilla pour recevoir ma bénédiction, je la cherchais partout, en homme habitué à regarder toujours en l'air, à soixante pieds au-dessus !

Je me croyais de la meilleure foi du monde un géant et tous mes compatriotes me semblaient des pygmées. Au premier moment ils me crurent tous fou, comme l'avait fait le bon capitaine.

Mais en peu de jours, j'avais repris mes habitudes

d'autrefois et m'étais de nouveau adapté au courant ordinaire de la vie et des choses.

Ma femme jura ses grands dieux que je ne remettrais plus jamais les pieds sur un bateau. Mais, comme le lecteur le verra par la suite, souvent la femme propose et . . . la mer dispose !

D'autres aventures prodigieuses m'étaient encore reservées par le Destin !

TROISIÈME PARTIE

VOYAGE A LAPUTA

CHAPITRE I

Je n'étais pas arrivé depuis plus de quinze jours quand je reçus la visite du Capitaine William Robinson, commandant la *Bonne Espérance*, vaisseau de trois cents tonnes. J'avais été jadis sous ses ordres et il m'avait traité plutôt comme un frère que comme un officier inférieur. Je lui racontai mes aventures auxquelles il parut s'intéresser beaucoup. Il ne me parla pas d'autre chose ce jour là. Mais il revint bientôt et cette fois, après m'avoir complimenté sur ma bonne mine, et s'être réjoui de trouver ma santé rétablie, il me proposa tout net de me prendre à bord de son navire, qui appareillait dans deux mois, en qualité de chirurgien en chef. J'aurais, me dit-il, un chirurgien sous mes ordres, et je partagerais en réalité avec lui le commandement du navire. Il fut si aimable, si pressant ; il me fit des conditions si alléchantes que je ne résistai pas à la tentation et que j'acceptai. Que voulez-vous ! Comme je le disais plus haut on ne résiste pas à la destinée et la mienne, à n'en pas douter, était de courir les mers !

Mais il restait à convertir ma pauvre femme à ma nouvelle équipée. J'y réussis en employant le seul moyen infaillible. Je lui représentai combien cette traversée offrait d'avantages pour l'avenir de nos enfants qu'il s'agissait d'établir. La fibre maternelle fut touchée et triompha des résistances de l'épouse inquiète.

Le 5 Août 1706, je voguais de nouveau sur l'Océan. Cette fois, allait-il m'être plus clément ?

Tout marcha bien jusqu'au Tonkin, où nous fîmes une longue escale. Nous étions alors au mois d'avril 1707. Le capitaine acheta une barque pontée, dans l'intention d'utiliser son séjour au Tonkin en trafiquant avec les îles voisines. Il me donna le commandement de ce petit navire avec quarante hommes d'équipage, et je partis, la joie au cœur, espérant faire de brillantes affaires en peu de temps.

Nous n'étions pas en mer depuis trois jours qu'une tempête nous poussa vers le Nord-Nord-Est. Pendant plusieurs jours le vent ne cessa de nous faire dévier de notre route et nous eûmes la mauvaise chance de tomber sur deux pirates qui nous donnèrent activement la chasse. J'avais échappé aux flots. Je ne pus éviter les pirates. Ils s'emparèrent du navire sans la moindre résistance, et après avoir réparti mon équipage sur leurs trois bâtiments, ils me déposèrent dans un canot, avec huit jours de provisions, et m'abandonnèrent au milieu de l'Océan.

Mes précédentes aventures m'ayant habitué au danger je ne perdis pas mon temps à m'apitoyer sur mon sort. J'avais d'ailleurs entrevu quelques îlots à une certaine distance au Sud-Ouest ; je mis le cap dessus et en moins de trois heures j'abordais à une île rocheuse et nue où je trouvai des œufs d'oiseaux dont je fis mon repas du jour. Après quoi, je m'endormis tranquillement à l'abri d'un rocher.

Les jours suivants, je visitai successivement les îlots qui étaient tous inhabités. Quand j'eus atteint le dernier, sans plus de résultat, je commençai à éprouver quelque découragement. Comme le jour se couchait, les plus tristes réflexions s'emparèrent de moi et j'envisageai avec horreur ma fin inévitable dans ce lieu solitaire.

Je passai une très mauvaise nuit dans une petite caverne que j'avais découverte près du rivage. Mon

sommeil fut agité et souvent interrompu. Le lever du soleil ne me rendit aucun courage et il était près de midi quand je me décidai à me lever de ma misérable couche de lichens et d'herbes sèches. Le temps était splendide. Il n'y avait aucun nuage au ciel et le soleil dardait des rayons enflammés qui m'obligeaient à en détourner les regards.

Tout à coup le temps se couvrit. Etonné de cette éclipse subite qui ne pouvait être l'effet des nuages, je levai les yeux et je découvris entre le soleil et la mer un grand corps opaque et mobile qui se dirigeait vers l'île, à une hauteur de trois mille mètres environ. Le temps ne me semblait pas s'être refroidi et le ciel conservait sa pureté. A mesure que le phénomène se rapprochait de moi, j'en remarquais davantage les détails. Ce corps opaque paraissait être un bloc d'une substance solide, dont la partie inférieure, aplatie et tout unie, réfléchissait avec une netteté parfaite la surface de la mer. Je m'aperçus que cette masse extraordinaire descendait parallèlement à l'endroit où je me tenais. Quand elle se trouva à quinze cents mètres environ au dessus de ma tête, je pris mon télescope et je distinguai un grand nombre de personnes qui allaient et venaient sur les flancs un peu inclinés de cette sorte d'île aérienne.

L'amour de la vie, l'instinct naturel, l'espoir d'être enfin sauvé, provoquaient tout d'abord en moi un sentiment de joie qui fut plus fort que la surprise. Mais celle-ci l'emporta bien vite et je demeurai confondu, désorienté, abasourdi devant cette île mobile, habitée, et dirigée semblait-il selon le gré de ses habitants.

Cependant, l'île qui m'avait semblé s'arrêter, s'avança encore un peu de mon côté. Ses flancs s'étageaient en gradins, pourvus à des intervalles réguliers de nombreux escaliers. Sur la galerie in-

férieure, des gens pêchaient tranquillement des oiseaux à la ligne, d'autres flânaient paresseusement et ce fut à ceux-là que j'adressai des signes multiples avec mon mouchoir et mon bonnet.

Ils m'aperçurent et leur nombre augmenta de minute en minute. Ils me regardaient sans rien répondre à mes signaux. Cependant, j'en vis cinq ou six qui remontaient précipitamment par les escaliers jusqu'au sommet, sans doute pour aller prendre des ordres. L'île s'abaissait toujours et ne fut bientôt qu'à quelques mètres de moi. La foule des insulaires était alors extrêmement compacte ; je pris les postures les plus suppliantes et je parlai sur le ton le plus persuasif. Mais je n'obtins encore aucune réponse. Il se trouvait parmi eux certains personnages de distinction, à en juger par leurs habits ; ils semblèrent se concerter ensemble à mon sujet. L'un d'eux m'adressa enfin la parole sur un ton plein d'urbanité et dans un langage harmonieux et musical qui se rapprochait de l'italien. Je répondis en cette langue, mais sans me faire entendre. Ma détresse fut cependant comprise ; on me fit signe de me diriger vers le rivage (car pour mieux examiner le phénomène j'avais escaladé un grand rocher) et l'île s'étant encore abaissée, on fit descendre un large fauteuil retenu par de fortes chaînes de fer. Je m'y installai et en un clin d'œil j'étais hissé par des poulies sur l'île merveilleuse.

CHAPITRE II

La foule se précipita autour de moi pour m'examiner avec la plus vive curiosité où entrait une certaine admiration. Je n'avais moi-même jamais rencontré une race aussi bizarre quant à la figure, à la démarche et aux vêtements. Ils avaient tous la tête fortement penchée à droite ou à gauche, un œil tourné en dedans et l'autre regardant le ciel ! Sur leurs habits on voyait toutes sortes de figures météorologiques, – la lune, le soleil, les étoiles, les planètes – entremêlées d'images représentant tous les instruments de musique connus et inconnus : trompettes, guitares, luths, clavecins, flutes, violons, harpes, et mille autres encore que je n'avais jamais vus nulle part.

Quelques insulaires étaient accompagnés de valets portant au bout d'un bâton de grosses vessies gonflées, remplies de pois secs et de petits cailloux, dont ils frappaient doucement de temps à autre, tantôt la bouche, tantôt les oreilles de leurs voisins.

J'eus par la suite l'explication de ce manège. Les gens de distinction sont ici particulièrement adonnés à la rêverie et aux méditations les plus profondes. Il leur serait impossible d'avoir entre eux la moindre conversation s'ils n'étaient arrachés à leurs pensées par des attouchements répétés. D'où l'usage de ces domestiques *frappeurs !* Quand deux ou trois de ces seigneurs se trouvent ensemble, le *frappeur* a pour mission de frapper alternativement de sa vessie la

bouche de celui qui doit parler et les oreilles de celui qui doit écouter ! ! !

Notez encore que pendant les promenades, le *frappeur* doit sans cesse veiller à empêcher son maître de choir dans un trou, de se heurter contre un poteau, de pousser ses voisins ou de se jeter dans le ruisseau ! ! Ah ! j'étais, non pas tombé, mais monté chez un peuple bien singulier !

J'eus de suite l'occasion de m'en rendre compte, car pendant que ces seigneurs me conduisaient chez le Roi, au sommet de l'île, il leur arriva souvent de s'arrêter court et les *frappeurs* devaient leur rappeler mon existence qu'ils avaient oubliée en chemin.

Ni ma figure ni ma personne n'avaient évidemment produit sur eux aucune impression durable. Avouez que c'était plutôt humiliant pour moi ! Le bas peuple, au contraire, beaucoup moins distrait, nous suivait en poussant des exclamations enthousiastes. Et ma vanité en éprouva quelque consolation.

Nous arrivâmes enfin au Palais et je fus introduit dans la grande salle d'apparat. Le Roi était assis sur son trône, entouré des plus grands personnages du royaume. Devant lui, se trouvait une table chargée de globes, de sphères et d'instruments de mathématique.

Sa Majesté ne nous prêta aucune attention, bien que la foule qui nous accompagnait fit un très grand bruit. Le Roi était en train de résoudre un problème d'arithmétique très compliqué, et nous dûmes attendre plus d'une heure avant qu'il eut fini son travail. Les pages *frappeurs* le réveillèrent alors et se rappelant mon arrivée, il m'ordonna d'avancer. Un *frappeur* vint me donner un coup de vessie sur l'oreille. Mais je fis signe que je n'en avais nul besoin, ce qui produisit sur la Cour le plus fâcheux effet et donna au Roi une piètre idée de mon intelligence.

Nous échangeames quelques paroles, mais dans

l'impossibilité où nous étions de nous comprendre, le Roi me fit conduire dans un appartement du Palais où tout d'abord un festin me fut servi. Ce prince est renommé, paraît-il, pour sa fastueuse hospitalité envers les étrangers. Deux valets de pied faisaient le service et quatre seigneurs me firent l'honneur de s'asseoir à ma table.

Le repas fut copieux et succulent. Mais les mets affectaient les formes les plus ahurissantes : le mouton était coupé en triangles équilatéraux, le bœuf revêtait l'apparence d'un rhomboïde et le pudding d'un cycloïde ; les canards étaient montés en forme de violon, les saucisses se présentaient comme des flûtes et des hautbois et la poitrine de veau figurait une harpe ! Enfin, les domestiques coupèrent le pain en cônes, cylindres, parallélogrammes et autres figures de géométrie.

J'écarquillais les yeux et me demandais avec inquiétude si je n'étais pas au milieu d'un peuple d'aliénés. Mais la courtoisie parfaite et l'attitude intelligente de mes convives dissipèrent vite mes appréhensions. Ils m'enseignèrent le nom de tout ce que je mangeais, non sans avoir été plusieurs fois discrètement réveillés de leurs songeries par les *frappeurs*, et je fus bientôt capable de demander du pain, du vin et tout ce qui m'était nécessaire.

Après le dîner, le Roi m'envoya un personnage qui m'apportait des plumes, de l'encre, du papier et des livres et qui me fit comprendre par signe qu'il était chargé de m'apprendre la langue du pays.

Grâce à ses bons soins, à son excellente méthode, et à ma remarquable mémoire, je fus en quelques jours en mesure de comprendre passablement la langue laputienne. Car le nom de cette île aérienne est *Laputa*, qui signifie à peu près *terre qui vole*.

Mes habits tombaient en lambeaux, le Roi donna l'ordre à son tailleur de m'en confectionner à la mode

laputienne. Et je dus pendant ce temps demeurer chez moi, ce dont je profitai pour augmenter mon vocabulaire. Quand je reparus à la Cour, je fus en état de m'entretenir tant bien que mal avec Sa Majesté, et j'eus enfin quelques détails précis sur cet étrange pays. Je les résumerai en peu de mots.

L'Ile de *Laputa* ne constitue pas à elle seule, loin de là, tout le Royaume qui se nomme *Balnibarbi*. Le Roi a d'immenses possessions terriennes. Sa capitale *Lagado* est située sur la terre ferme avec une quantité d'autres villes et villages.

L'Ile aérienne est parfaitement ronde : elle a 7800 mètres de diamètre, c'est-à-dire près de 10,000 acres de superficie. Le plateau sur lequel elle repose et qui surplombe la terre est fait d'un gigantesque diamant poli dont l'épaisseur atteint 300 mètres. Sur cette couche de diamant les différents minerais se superposent selon l'ordre habituel. Le tout est recouvert d'un lit de terre végétale, très riche, de douze pieds de profondeur. Le plan de la surface supérieure est légèrement incliné vers le centre, pour permettre à la rosée et aux pluies de se déverser au moyen de petits ruisseaux dans quatre grands bassins. D'ailleurs, quand les nuages sont trop menaçants, le Roi donne un ordre et l'île remonte tranquillement au-dessus des nuages ! Ce n'est pas plus difficile que cela !

Au centre de l'île, il existe un formidable trou, par lequel les astronomes descendent dans une immense caverne voûtée, située à cent mètres de profondeur, dans le diamant lui-même. On l'appelle *Flandona Gagnole*, ou la *Caverne des Astronomes*. Vingt lampes y brûlent jour et nuit et les réverbérations du diamant produisent une féerique illumination. C'est là qu'au milieu de télescopes, de cadrans et autres instruments astronomiques se trouve la plus



UNE PROMENADE DANS L'ÎLE AÉRIENNE DE LAPUTA.

grande curiosité de l'île, l'instrument même qui la fait mouvoir et d'où dépend sa destinée.

Il me fut permis de l'examiner. C'est une simple pierre d'aimant, taillée en forme d'une navette de tisserand, longue de six mètres, large de trois au centre et soutenue par un axe en diamant autour duquel elle se meut. Selon que l'on place cet aimant l'île se hausse, se baisse et se dirige.

Elle ne peut cependant dépasser de beaucoup de lieues les limites des territoires auxquels elle est en quelque sorte reliée par son aimant. De même, celui-ci ne lui permet pas de s'élever à plus de six à sept mille mètres, une jolie hauteur comme on voit !

Les astronomes du pays ont écrit d'innombrables volumes sur cette singularité qu'ils expliquent ainsi : la vertu magnétique de la pierre d'aimant ne s'étend pas au delà de sept mille mètres et le minéral qui agit sur la pierre, du sein de la terre et de la mer, à six lieues environ des côtes de Balnibarbi, ne se trouve dans aucune autre partie du Globe.

Et c'est fort heureux pour le Globe, entre parenthèse. Car, s'il n'en était pas ainsi, l'île de Laputa pourrait aisément se rendre maîtresse de l'univers.

Quoi qu'il en soit, si par hasard l'une des villes du royaume vient à refuser de payer des impôts et entre en révolte contre l'autorité légitime du souverain, celui-ci a deux moyens de la châtier. Le premier consiste à faire planer l'île de Laputa au-dessus de la ville, ainsi privée de lumière et de pluie. Si la révolte persiste, le Roi ordonne de lapider la ville et ses habitants avec des blocs de pierre.

Le second moyen, plus radical encore, est de laisser tomber l'île d'aplomb sur la ville qui est fauchée d'un coup avec ses maisons et ses habitants par l'énorme masse. Mais il est bien rare que le Roi se porte à

cette affreuse extrémité. Les ministres eux-mêmes la lui déconseillent, redoutant de se rendre odieux au peuple et d'endommager leurs propriétés qui se trouvent sur la terre ferme, l'île de Laputa appartenant tout entière au Roi. Mais il est une raison plus forte encore qui s'oppose à l'emploi de ce moyen suprême : le Roi et les Ministres craignent toujours que dans cette chûte volontaire, le diamant de l'île ne vienne à se briser sur un rocher ou un monument public et ne cause l'anéantissement de l'île elle-même.

Un détail assez curieux en passant : une loi fondamentale du royaume interdit au Roi et à ses deux fils aînés de jamais descendre de l'île aérienne. Est-ce vraiment bien la peine d'être de si puissants seigneurs s'il vous est défendu de mettre le pied sur l'honnête plancher des vaches !

J'aurais encore bien des choses à relater de mon séjour en ce pays volant ! Mais je craindrais de fatiguer le lecteur.

Il y avait deux mois que j'étais en l'air, j'aspirais à descendre !

Le Roi avait ordonné qu'on fit avancer son île vers la capitale du royaume, Lagado. Chemin faisant, nous passions au-dessus de nombreuses villes et villages, et le Roi, pour recevoir les requêtes de ses fidèles sujets, faisait jeter des ficelles terminées par de petits plombs. Le peuple y attachait ses placets et l'on remontait ensuite les ficelles qui semblaient autant de cerfs-volants multicolores. De temps à autre on nous envoyait par ce singulier moyen des oies, des dindes, des poulets et des canards. J'avais d'abord pris quelque distraction à ce spectacle, mais à la longue, il devenait monotone et je me mourais d'ennui lorsque l'île arriva près de Lagado.

J'obtins facilement de Sa Majesté l'autorisation de prendre congé d'elle et le 16 Février, je descendais

pourvu de riches cadeaux et d'une bourse bien garnie, par le fauteuil qui avait déjà servi à mon ascension.

J'éprouvai une vive satisfaction en me retrouvant sur la surface du globe et je marchai vers la ville allégrement.

La loi du pays défend expressément aux habitants de sortir du Royaume. Aucune loi ne m'interdisant à moi, de m'en aller, le 6 Mai 1709, je disais adieu à Lagado, et profitant d'une occasion unique je m'embarquais sur un bâtiment qui se rendait au Japon. Je ne séjournai guère dans ce pays et après une longue mais heureuse traversée, je débarquais le 16 Avril 1710 en Angleterre après une absence de cinq années. Ma joie ne fut égalée que par celle de ma femme et de mes enfants que je trouvai en bonne santé.

QUATRIÈME PARTIE

VOYAGE AU PAYS DES HOUYHNHNMS

CHAPITRE I

Mes lecteurs diront : " Enfin Mr. Gulliver va se reposer ! Après tant de fatigues et d'aventures il va se décider à goûter, au sein de sa famille, les joies d'une existence paisible et confortable ! " . . .

Hélas ! j'étais incorrigible ! L'âge venait à peu, mais je me sentais toujours vaillant et vert, et l'envie me démangeait de profiter une fois, une fois encore de mes forces et de mes facultés !

L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Cinq mois après mon arrivée, voici qu'on m'offrit le commandement de *l'Aventure*, navire marchand de trois cent cinquante tonneaux, qui devait se rendre dans les mers du Sud. Rien que le nom me séduisait : *l'Aventure* ! Ah ! quand on a goûté aux plaisirs enivrants de la grande aventure, on ne sait plus résister à l'attrait de l'inconnu, aux appels de l'Océan et jusqu'à l'étrange amour du danger !

Ma femme et mes enfants me connaissaient trop pour s'opposer opiniâtrement à mes désirs. Ils savaient que je les aimais et ne me tenaient pas rigueur d'une passion plus forte que tout en moi.

Le 2 Août 1710, je donnais l'ordre de mettre à la voile et sous les yeux de ma famille éplorée, *l'Aventure* quittait Portsmouth, m'emportant vers ma destinée !

La chance ne me favorisait guère, car le scorbut m'enleva plusieurs hommes de l'équipage et je dus en recruter de nouveaux à la Barbade où je fis escale. La plupart étaient des boucaniers, véritables coquins qui

débauchèrent mes matelots et formèrent le complot de s'emparer de mon navire pour aller écumer les mers du Sud. Un beau matin je me réveillai prisonnier, les pieds et les mains liés. Par crainte de pires traitements, je me soumis. Les misérables m'obligèrent à leur jurer obéissance et ils me laissèrent libre dans ma cabine, après avoir posté à ma porte une sentinelle, le fusil chargé, avec ordre de me tuer comme un chien à la première tentative d'évasion.

Ayant pris le commandement de *l'Aventure*, ils naviguèrent pendant plusieurs semaines sans me laisser savoir où ils se dirigeaient exactement. Je m'attendais à tout instant à être massacré. Mais le 7 Mai 1711, un certain James Welch vint dans ma cabine :

— J'ai l'ordre de vous descendre à terre, me dit-il sans préambule, et d'un air rogue.

Sans rien vouloir entendre de mes prières, il me fit saisir par cinq ou six pirates et déposer dans une chaloupe. On me permit d'emporter mes meilleurs habits, un peu de linge et mon épée. Ils eurent la politesse de ne pas me fouiller et je conservai dans mes poches quelque argent et différents objets usuels. La chaloupe atterrit bientôt sur un rivage inconnu. Les bandits me dirent adieu et regagnèrent le navire à force de rames.

Je demeurai seul, livré à mes propres ressources. Après avoir pris un peu de repos, je me dirigeai vers l'intérieur.

L'aspect du pays était assez plaisant. Toute la contrée était divisée par de longues allées d'arbres irrégulièrement plantés et qui croissaient naturellement. J'aperçus de gras pâturages et de vastes champs d'avoine. Je marchais avec prudence pour éviter d'être surpris et d'être tué par quelque flèche décochée derrière moi ou sur mes côtés. Un chemin battu s'offrit bientôt à ma vue. Je m'y engageai résolument.



JE M'ENTRETIENS AVEC MON MAÎTRE LE HOUYHNHNM. PAGE 141.

Des hommes, des bestiaux avaient certainement foulé ce sol : on voyait encore leurs empreintes. Mais les traces des pieds de chevaux dominaient.

Soudain, j'avisai dans un champ plusieurs animaux les uns couchés à terre, les autres perchés sur des arbres. Leur aspect bizarre et difforme me décontenança et je me hâtai de me dissimuler derrière un buisson afin de mieux les observer. Une sorte de chevelure très épaisse, frisée chez les uns, plate chez les autres, leur couvrait la tête et la poitrine ; ils avaient de la barbe au menton comme les boucs et de longs poils sur le dos et sur les pattes, le reste du corps était nu et laissait voir une peau d'un brun fauve. Je les vis successivement s'asseoir, se coucher ou se tenir debout sur leurs pieds de derrière. Ils grimpaient aux arbres comme des écureuils, en s'aidant de leurs griffes qui étaient très développées et bondissaient et sautaient avec une prodigieuse agilité. Je terminerai cette rapide description en notant que les poils de ces animaux allaient du noir au brun et du jaune au rouge.

Je n'avais encore jamais rencontré dans tous mes voyages créatures aussi repoussantes et d'une espèce aussi antipathique. J'eus bientôt assez de leur vue, et plein de dégoût et d'aversion, je m'empressai de reprendre ma route dans l'espoir qu'elle aboutissait à quelque hutte d'Indiens. Je n'avais pas fait dix pas que je me trouvai face à face avec une de ces créatures. Dès qu'il me vit, le monstre fit d'horribles grimaces de surprise qui me prouvèrent qu'il n'avait jamais encore aperçu un être humain. Il s'approcha et leva sa patte de devant, soit par curiosité, soit par malice, je n'eus su le dire. Mais toujours est-il que dans un geste de défense instinctive je le frappai du plat de mon sabre, sans vouloir le blesser, de peur de m'attirer l'inimitié des gens auxquels il pouvait appartenir. Quand la bête sentit le coup, elle prit la

fuite en poussant de tels rugissements que tout le reste du troupeau – une quarantaine environ – accoururent du champ voisin en hurlant et grimaçant de la plus odieuse façon. Vite je courus m'appuyer contre un arbre et je fis de grands moulinets avec mon sabre pour les tenir à distance. Mais plusieurs de ces maudites brutes s'élançant sur l'arbre commencèrent de me couvrir de leurs ordures. Comme je me tenais étroitement collé au tronc, je réussis assez bien à m'en préserver, mais je fus presque suffoqué par l'odeur nauséabonde de ce fumier qui tombait autour de moi.

Ma détresse était à son comble quand je vis tout à coup les abominables bêtes s'enfuir aussi vite qu'elles le pouvaient. Après un moment je m'aventurai à quitter l'arbre protecteur et à poursuivre mon chemin, me demandant avec curiosité quelle avait bien pu être la cause de cette terreur soudaine. Mais bientôt je la découvris dans la personne d'un cheval qui marchait doucement parmi les herbes. A ma vue le cheval s'ébroua un peu, mais reprenant vite sa gravité il me regarda bien en face avec un étonnement manifeste. Il examina mes mains, mes pieds et tourna plusieurs fois autour de moi. Je voulus me remettre en marche. Mais il vint délibérément me barrer la route sans aucune violence d'ailleurs et tout en continuant de me fixer d'un œil très doux. Pendant quelque temps nos regards se croisèrent et je m'enhardis à lui mettre la main au col dans l'intention de l'apprivoiser au moyen de ces flatteries dont se servent chez nous les palefreniers. Ce faisant je sifflotais selon leur coutume quand ils veulent amadouer un cheval qu'ils ne connaissent pas.

Loin d'être sensible à mes caresses, cet animal sembla les recevoir avec dédain ; il secoua la tête, fronça les sourcils et de son pied droit levé, il écarta

doucement ma main. Puis il hennit trois ou quatre fois, mais sur des tons si différents et si singulièrement cadencés que, ma foi, je commençai à croire qu'il se parlait à lui-même dans un langage qui lui était propre !

A ce moment arrivait sur les lieux un autre cheval. Tous deux s'abordèrent d'une manière vraiment cérémonieuse, on eût juré qu'ils se saluaient ! Ils se touchèrent gentiment le sabot droit de devant et se mirent à hennir plusieurs fois, chacun à son tour sur des tons extrêmement variés et qui paraissaient former des sons presque articulés. Ils s'éloignèrent de quelques pas et se promenèrent de long en large en gens qui discutent une affaire importante, mais ils prenaient soin de ne pas me quitter des yeux pour m'empêcher de m'échapper. J'étais tout abasourdi de rencontrer chez des animaux une attitude et des gestes qui témoignaient d'une raison éprouvée.

— Si les habitants de ce pays ont du jugement en proportion, pensais-je en moi-même, ce doit être ici le peuple le plus sage de l'univers.

Cette pensée me réconforta et je résolus d'aller coûte que coûte à la découverte d'un village et des habitants en laissant les singuliers chevaux discuter tout à leur aise.

Mais comme je partais, le premier qui était un beau gris-pommelé hennit d'une façon si impérative que je n'eus plus qu'à faire demi-tour et m'approcher de lui pour écouter ses ordres, pris soudain d'une peur et d'un trouble que j'essayai de dissimuler et me demandant comment cette aventure se terminerait !

Les deux chevaux me serrèrent de près et se livrèrent à un examen détaillé de ma figure et de mes mains. Le gris-pommelé passa son sabot de devant autour de mon chapeau qui en demeura tout cabossé. Je fus forcé de l'ôter pour le remettre en son état

normal et je m'en recouvris de nouveau. A cette vue le gris-pommelé et son compagnon (un superbe bai-brun) semblèrent frappés de stupeur. Ce dernier toucha le pan de mon habit et trouvant que celui-ci pendait librement autour de moi échangea avec son compagnon de nouveaux regards de surprise. Il me caressa la main droite dont il me parut admirer la couleur et la douceur. Soudain il la serra si fort entre son sabot et son paturon que je ne pus retenir des cris de douleur; il cessa aussitôt et me prodigua de nouvelles et tendres caresses.

Mes souliers et mes bas les rendaient tous deux fort perplexes. Ils les flairèrent et les touchèrent à plusieurs reprises en se hennissant l'un à l'autre et en manifestant par des gestes leur préoccupation de se trouver en face d'un phénomène nouveau et incompréhensible. Un philosophe n'aurait pas agi différemment ! Enfin ces deux animaux montrèrent un tel ensemble de qualités et leur conduite me parut si judicieuse que je ne doutai plus qu'ils ne fussent des magiciens qui s'étaient métamorphosés pour se divertir un peu à mes dépens.

Dans cette conviction je m'adressai à eux en ces termes :

— Messieurs, si vous êtes des enchanteurs, comme j'ai tout lieu de le croire, vous devez entendre toutes les langues et je prends la liberté de me présenter dans la mienne à Vos Excellences : je suis un malheureux Anglais amené sur vos rivages par une série d'infortunes et qui vous prie de me laisser très respectueusement monter sur le dos de l'un de vous, comme si vous étiez des véritables chevaux, pour chercher un village où je puisse être secouru. En reconnaissance permettez-moi de vous offrir ce couteau et ce bracelet.

Les deux animaux m'écoutèrent avec une grande attention. Quand j'eus terminé ce furent de nouveaux

hennissements. Ils se parlaient évidemment entre eux à mon sujet. Il n'était pas très difficile de distinguer des mots dans leurs hennissements expressifs. Et je pensai déjà que leur alphabet pouvait être moins incommode que le chinois par exemple.

Le mot *Yahou* revenait fréquemment dans leur conversation et sans en deviner le sens, pendant qu'ils causaient, j'essayai de le répéter moi-même. Quand ils s'arrêtèrent de hennir, je criai à haute voix : " *Yahou ! Yahou !* " en imitant de mon mieux le hennissement d'un cheval. Leur surprise redoubla ; le gris-pommelé répéta alors plusieurs fois le même mot, comme s'il voulait m'apprendre à le bien prononcer. Je m'y appliquai et je finis par faire quelque progrès, sans atteindre, bien entendu, à la perfection !

Ce fut au tour du bai-brun de m'apprendre un autre mot beaucoup plus ardu et qui dans l'orthographe anglaise pourrait à peu près s'écrire : *Houyhnhnm* !

Je ne parvins pas du premier coup à le prononcer comme bien on pense ! Mais après de nombreux essais, j'y arrivai. Et les deux animaux semblèrent émerveillés de mon intelligence.

Après s'être encore quelque temps entretenus les deux amis se séparèrent en se touchant mutuellement le sabot, comme ils avaient fait en s'abordant, et le gris-pommelé me fit signe de marcher devant lui.

Je jugeai prudent d'obéir à cette invite jusqu'au moment où je rencontrerais un guide de mon espèce. Quand il m'arrivait de ralentir mon pas, mon étrange compagnon hennissait avec force : " *Hhuun ! Hhuun !* " pour me dire d'aller plus vite ; du moins je le compris ainsi. Mais j'étais harassé de fatigue et je cherchais à lui faire entendre que je ne pouvais aller plus loin. Il s'arrêta bienveillamment aussitôt et me laissa prendre quelques moments de repos.

CHAPITRE II

Nous fîmes ainsi une lieue environ et nous arrivâmes à un long bâtiment, assez bas, construit en bois et couvert de chaume. Mon compagnon me fit entrer dans une grande salle très propre dont le sol était en argile battue, bien unie et autour de laquelle couraient des râteliers. Je vis dans un coin une auge remplie d'eau claire et limpide. En fait d'habitants, il n'y avait que trois étalons et deux juments. Les uns étaient tranquillement assis sur leurs jarrets de derrière, à la manière des hommes, ce qui me fit ouvrir de grands yeux. Mais je fus plus surpris encore quand je vis les autres occupés à différents travaux domestiques. A part cela, c'étaient de véritables chevaux.

Conduit par le gris-pommelé, qui en entrant avait henni d'un ton d'autorité, je traversai la salle et pénétrai dans une seconde pièce où mon guide me laissa seul pour se rendre dans une troisième. L'oreille collée à la cloison, j'espérais cette fois percevoir le bruit des voix humaines. Mais je n'entendis encore qu'une série de hennissements émanant, à n'en pas douter de plusieurs chevaux qui *causaient* dans la pièce où mon guide venait d'entrer.

Je croyais rêver, je me frottais les yeux, je me pinçais les bras et je me donnais des bourrades dans les côtes pour me réveiller. Peine perdue, j'entendais toujours *hennir* et jamais *parler*. Mes malheurs m'avaient-ils fait perdre la raison ?

J'en étais à ce point de mes réflexions, quand le

gris-pommelé parut et me fit signe de le rejoindre dans la troisième pièce, où j'aperçus une superbe jument entourée d'un jeune poulain et d'une jolie petite pouliche – tous, fort gracieusement *assis* sur des nattes de paille tressée, d'une propreté et d'une finesse remarquables.

La jument se leva à mon approche, examina un instant mes mains et ma figure, et se détourna avec dédain en hennissant plusieurs fois le mot de *Yahou.*

Je n'en comprenais toujours pas le sens. Mais je ne devais pas tarder à être éclairé, à mon extrême mortification. Sur un signe de tête du gris-pommelé et sur ses "*Hhuun! Hhuun!*" répétés, comprenant qu'il me donnait l'ordre de le suivre, je quittai la pièce et j'arrivai bientôt dans une espèce de cour où, sous un hangar, deux ou trois des odieuses créatures, qui m'avaient assailli le matin, étaient attachées par le cou. Elles tenaient dans leurs pattes de devant des racines et des morceaux entiers de viande d'âne et de chien qu'elles déchiraient avec leurs dents et dévoraient gloutonnement.

Le gris-pommelé, – le maître-cheval de l'endroit, comme je n'en pouvais plus douter – ordonna à l'un de ses domestiques, un petit *bidet-alezan*, de délier le plus grand de ces animaux et de le lui amener au milieu de la cour, à mes côtés. Tous deux nous comparèrent alors en répétant avec conviction le mot *Yahou.*

On imagine aisément l'horreur et la stupéfaction indicibles dont je fus saisi quand j'observai que cet abominable animal avait tous les traits et les forms d'un homme ! ! !

Sans doute avait-il le visage large et plat, le nez écrasé, les lèvres épaisses et la bouche énorme. Mais ces différences sont fréquentes chez les sauvages. Il n'y avait pas à s'y tromper, ce *Yahou* était bel et bien

un homme ! Les pattes de devant pouvaient être armées d'ongles démesurées, leur peau pouvait être brune, épaisse, calleuse et couverte de longs poils, ce n'en étaient pas moins des mains – des mains comme les miennes ! Les jambes ressemblaient aussi aux miennes, je le savais, mais les chevaux ne s'en étaient point aperçus, à cause de mes bas et de mes souliers. Et il en était de même pour le reste du corps. Mes habits mettaient dans un grand embarras les deux chevaux qui n'arrivaient pas à saisir pourquoi ces parties de mon corps différaient tellement des *Yahous* !

Le *bidet-alezan* m'offrit une racine qu'il tenait entre son sabot et son paturon. Je la flairai et la lui rendis poliment. Il alla chercher dans le chenil des *Yahous* un morceau de viande d'âne ; son odeur me fit lever le cœur et je me détournai avec dégoût. Il la jeta alors à un *Yahou* qui le dévora goulûment sur le champ.

Le pauvre petit bidet parut perplexe. Il essaya d'une botte de foin et me montra une auge remplie d'avoine, sans plus de succès. Je secouai négativement la tête et lui fis comprendre que je ne pouvais rien manger de toutes ces bonnes choses ! En fait, je commençais par être sérieusement inquiet et je me demandais s'il ne me faudrait pas mourir de faim ! De plus la présence de cet odieux *Yahou* me devenait insupportable ; le maître-cheval s'en aperçut et le renvoya à sa niche. Puis se tournant vers moi d'un geste aisé et naturel, qui me remplit d'admiration, il porta son pied à sa bouche, ce qui signifiait clairement : “ Mais alors, mon ami, que diable allez-vous manger ? ”

Je ne savais plus que faire quand une vache vint à passer ; montrer que je désirais la traire fut l'affaire d'un instant et produisit l'effet voulu. Car on m'emmena immédiatement à l'intérieur de la maison et une *bonne-jument* ouvrit devant moi une salle où de

grandes terrines, remplies de lait, étaient rangées dans un ordre parfait. Elle me donna un immense bol en bois, plein jusqu'aux bords ; je bus avec délices et me sentis restauré et rafraîchi tout ensemble.

Vers midi il arriva devant la maison une sorte de carrosse tiré par quatre *Yahous*, d'où je vis descendre un vieil étalon qui me parut un personnage de haute distinction. Il venait dîner chez mon hôte qui l'accueillit avec de grandes marques de déférence. Le repas eut lieu dans la plus belle salle et on servit comme dessert de l'avoine bouillie dans du lait. En guise de table, il y avait une auge circulaire, divisée en compartiments devant lesquels prirent place les convives assis sur des bottes de paille. Un grand râtelier, également divisé, en occupait le milieu. Rien de plus commode ne pouvait avoir été imaginé. Chaque convive mangeait sa mesure de foin et sa bouillie d'avoine avec une décence et une méthode tout à fait remarquables. J'admirai la tenue modeste des jeunes poulains et les gracieuses prévenances des maîtres du logis envers leur invité. J'étais placé à côté du gris-pommelé et je devinai que la conversation roulait sur moi ; les convives me regardaient beaucoup et le mot *Yahou* revenait fréquemment dans la conversation. A un certain moment, je mis mes gants. Le gris-pommelé s'en aperçut et se demandant avec trouble ce que j'avais bien pu faire à mes pattes de devant les tapota plusieurs fois et me signifia gentiment que j'avais à les remettre en leur état précédent. J'accédai à sa requête et remis mes gants dans ma poche.

Vous pensez si cet incident donna lieu à une discussion animée. Il me valut du reste la faveur générale. Un *Yahou* n'aurait, vraisemblablement, jamais pu accomplir ce prodige. A partir de ce moment il y eut une vraie détente. Mes voisins

m'apprirent le nom des objets environnants et me les firent plusieurs fois prononcer.

J'ai souvent noté au cours de ces récits mon extraordinaire facilité pour apprendre toutes les langues. Elle me fut ici d'un secours inappréciable. Et le repas n'était pas terminé que j'avais déjà retenu un grand nombre de mots usuels.

Les chevaux avaient dîné. Mais non pas moi et j'étais en proie à de cruelles crampes d'estomac. Je vis bien de suite que mes hôtes n'étaient pas égoïstes, car le gris-pommelé me prit à part et me témoigna par des signes toute la peine qu'il éprouvait de me voir rester à jeûn. J'étais très sensible à ses regrets, mais j'aurais préféré un mets plus substantiel ! L'idée me vint de lui demander de l'avoine qui se nomme dans leur langue, *hlunnh*. Je répétai deux ou trois fois ce mot et il commanda aussitôt à la jeune *bonne-jument* de m'en apporter une grande quantité. Après l'avoir grillée au feu et dépouillée de son écorce en la frottant vigoureusement, j'écrasai les grains entre deux pierres et de cette grossière farine mélangée avec de l'eau, je fis une sorte de gâteau. Quand il eut cuit sous la cendre, je le mangeai tout chaud en le trempant dans du lait. Je m'habituai très vite à ce mets frugal et sain qui forma désormais le fond de ma nourriture ; parfois, j'y ajoutais un lapin ou un oiseau, un bouillon d'herbes, une salade, et quand j'étais en veine de gourmandise, un peu de beurre. Ma santé se trouva fort bien de ce régime et je ne fus jamais malade pendant mon séjour dans cette contrée.

Le soir était venu. Le *maître-cheval* me fit préparer une chambre dans une dépendance de la maison, mais séparée du quartier des *Yahous*. Harassé par les émotions de la journée, je m'étendis sur une couche de paille épaisse, et me recouvrant de mes habits, je ne tardai pas à m'endormir.

CHAPITRE III

J'ÉTAIS donc tombé dans un pays unique en son genre, où les chevaux régnaient sans conteste et où la race humaine n'était représentée que par les monstrueux *Yahous*, l'opprobre et la risée de la contrée.

Mon premier soin fut d'apprendre la langue des *Houyhnhnms* (tel est le nom générique de cette race). Mes hôtes se mirent avec empressement à ma disposition. Ils considéraient comme un véritable prodige qu'une brute donnât tant de preuves d'intelligence! Le *bidet-alezan* et les autres domestiques se montraient de même toujours prêts à m'aider. C'était surtout la prononciation qui me donnait du mal. Les *Houyhnhnms* parlent en même temps du nez et de la gorge. Et il me fallut plusieurs semaines avant de m'y habituer. Cependant ma vie s'écoulait assez monotone, mais je ne m'en plaignais pas. Vous ne sauriez croire le repos que je goûtais dans ce pays tranquille et simple, aux mœurs courtoises et patriarcales.

Je redoutais comme le feu d'être pris pour un véritable *Yahou*, et dans ce but je prenais garde à ne quitter mes habits que lorsque j'étais seul, le soir et tout la maison endormie. Je me levais de grand matin et m'habillais avant qu'aucun fût éveillé. J'avais résolu de dissimuler ma véritable origine à mon hôte jusqu'au jour où je posséderais complètement la langue des *Houyhnhnms*, et j'y réussis pendant quelques mois. Mais un beau matin, avant le lever du jour,

mon maître m'envoya son laquais, le *bidet-alezan*. Quand il entra dans ma chambre je dormais profondément. Mes habits étaient tombés et ma chemise retroussée à mi-corps. Je m'éveillai presque aussitôt et je remarquai que le *bidet-alezan* s'acquittait de sa commission avec une gêne et un trouble extrêmes. Il retourna près de son maître et lui raconta ce qu'il avait vu.

Son Honneur ne manqua point de me demander des explications dès que je parus en sa présence.

— Que m'a donc raconté ce matin mon valet ? me dit-il. Il paraît que vous changez de forme quand vous dormez et que certaines parties de votre corps sont tout à fait blanches, d'autres plus jaunes et il en est d'un brun très foncé. Qu'est-ce que cela veut dire ?

J'étais dans une grande agitation. Depuis longtemps je voyais combien mon maître était curieux de connaître toute mon histoire. Il était en secret convaincu que j'étais un *Yahou*, mais d'une espèce très particulière. D'autre part, il venait souvent chez lui des *Houyhnhnms* de distinction, attirés par la renommée du prodigieux *Yahou* qui parlait à peu près convenablement en *Houyhnhnm*, et dont les gestes et les actes révélaient quelques lueurs d'intelligence. Après m'avoir vu et avoir causé avec moi, ils avaient peine à admettre que je fusse un vrai *Yahou* ; j'avais, disaient-ils, une peau si différente, à part la tête et les mains !

Mais hélas ! l'heure avait sonné pour moi de l'humiliation ! J'allais être désormais confondu avec la race maudite des *Yahous* ! D'ailleurs, tôt ou tard, il m'eut fallu tout avouer à mon maître. Mes souliers et mes habits s'usaient et j'aurais été bientôt dans l'obligation de les remplacer par la peau d'un *Yahou* ou de quelque autre animal. Il y avait enfin cinq

mois que j'avais été jeté sur cette côte et je parlais correctement le dialecte des *Houyhnhnms*. Je pouvais m'expliquer et peut-être, - c'était ma dernière chance, - obtenir d'être distingué des *Yahous* !

— Que Votre Honneur veuille bien m'excuser, répondis-je humblement, si je n'ai pas cru devoir, jusqu'à présent, lui révéler que dans mon pays il est d'usage de se couvrir le corps avec le poil ou la laine de certains animaux, préparé avec art. Les règles de la décence et les rigueurs de la température nous en font une règle. Cependant, je suis prêt à me dépouiller séance tenante, devant vous.

Et pour lui montrer ma bonne volonté, je joignis le geste à la parole. Je déboutonnai mon habit et je le quittai. J'ôtai de même ma veste, mes souliers, mes bas et ma culotte et je laissai tomber ma chemise. Mon maître suivit toute l'opération avec la plus grande attention et en donnant de nombreux signes de surprise et d'admiration.

Il souleva tous mes vêtements les uns après les autres et les examina scrupuleusement ; il toucha très doucement mon corps et en fit le tour plusieurs fois.

Quand il eut vu et touché, il ne douta plus et me dit avec bonté :

— Mon ami, il est clair que vous êtes après tout un véritable *Yahou* ; mais vous en différez pourtant par beaucoup de points ; vos griffes sont courtes et d'une autre forme ; vous n'avez guère de poils et vous affectez de marcher toujours sur vos pattes de derrière. Enfin votre peau est d'une douceur, d'une blancheur et d'une finesse sans pareilles. Je n'ai plus besoin de rien voir. Remettez vos couvertures, car je vois que le froid vous saisit et que vous frissonnez !

— Ah ! Votre Honneur, m'écriai-je, combien

vous me faites de peine en m'assimilant à un *Yahou*, odieux animal, pour qui je n'ai que haine et mépris. Je vous en conjure, daignez m'épargner une si horrible dénomination et priez votre famille et vos amis d'agir de même ! Et surtout, oh surtout ! ne faites part à personne du secret que vous avez découvert ! Je suis sûr que le bon petit *bidet-alezan* n'en dira rien si vous le lui commandez !

— J'y consens, fit mon maître, très gracieusement. Il ne sera point question de tout ceci, du moins pour le moment. Mais laissez-moi vous dire que j'admire beaucoup plus encore votre intelligence, la facilité avec laquelle vous vous exprimez et la justesse de votre raisonnement que la blancheur et la netteté de votre corps ! Continuez donc à vous perfectionner dans notre langue ! Nous aurons sans doute beaucoup de choses à nous dire, et plus je vous connais, plus je suis désireux de vous entendre raconter votre histoire et celle de votre pays.

Inutile de vous dire combien je sortis soulagé de cet entretien. Toute contrainte cessa désormais entre nous et ma vie commença de s'organiser.

Mon maître avait ordonné qu'on me bâtit une petite maison semblable à la sienne et distante de celle-ci d'environ six pieds.

Avec mon couteau et le concours du bon petit *bidet-alezan* je me fis une table et une chaise.

Vous dirais-je comment je m'y pris pour remplacer mon habit par un vêtement de peaux de lapin et d'autres animaux appelés *Nnuhnoh*, recouverts d'un duvet très fin ? Comment je ressemelai mes souliers avec des petites planches de bois et comment je remplaçai l'empeigne par une peau de *Yahou* séchée au soleil ?

Ce sont là des menus faits qui n'intéressent sans doute personne, mais qui suffisaient à stimuler

mes facultés et à interrompre la monotonie de ma vie.

Je ne m'ennuyais pas cependant ; j'étais en train de devenir sage au contact des honnêtes *Houyhnhnms* et de vérifier ces deux axiomes : " La nature se contente de peu ; la nécessité est la mère de l'industrie ! "

CHAPITRE IV

Comment pourrais-je exprimer comme il convient l'influence moralisatrice et réconfortante de cette admirable race !

Je veux, en tous les cas, essayer par quelques exemples de montrer toute la beauté de leur existence, toute la noblesse de leurs mœurs simples.

Les *Houyhnhnms* sont doués d'une prédisposition générale à toutes les vertus et ils n'ont pas même l'idée que le mal puisse exister chez une créature raisonnable. Aussi s'efforcent-ils avant tout de cultiver et de développer la raison qu'ils prennent pour guide de toutes leurs actions.

Rien d'étonnant par suite si l'amitié et la bienveillance sont parmi leurs principales vertus. Mais entendez qu'ils étendent cette amitié à toute leur espèce. Ils ne se contentent pas d'aimer leur famille et leurs relations particulières. Ils ne connaissent pas les frontières et pour eux il n'est pas d'étrangers. Le *Houyhnhnm* du Nord est traité dans le Sud comme un *Houyhnhnm* du Sud, et la réciproque est également vraie.

Dans tout l'étendue de ce pays le *Houyhnhnm* est sur d'être accueilli partout comme un frère. Dans leurs unions, ils ignorent la coquetterie et jamais l'intérêt n'y apparaît. A quoi bon ? Ils n'ont ni dot ni héritage, ni argent !

Je dois dire que je n'ai jamais vu époux plus assortis, ménages plus aimables d'où la jalousie, la



AVEC L'AIDE DE MON AMI L'ALEZAN,
JE CONSTRUISIS UN CANOT. PAGE 156

mauvaise humeur, les querelles et les bouderies sont entièrement bannies et ne répondent même à aucun sens.

Dois-je encore énumérer leur admirable méthode d'éducation, leur frugalité, leur tempérance ? Faut-il que je raconte combien ils aiment le travail, l'exercice physique et la propreté ?

Ces mâles plaisirs ne sont pas les seuls auxquels se livrent les *Houyhnhnms.* Ils en ont d'un ordre plus élevé et s'adonnent volontiers à la poésie. Là ils sont passés maîtres et aucune autre race n'a jamais approché de leur génie. Leurs descriptions et allégories sont inimitables, tant elles sont justes, minutieuses et exactes. Les figures de rhétorique abondent dans leurs poèmes, généralement consacrés à exalter l'amitié et la bonté, ou à louer avec esprit et magnificence les vainqueurs dans les courses et autres exercices corporels.

Industrieux ils savent joindre l'utile à l'agréable et distinguer entre les nécessités du confort et les exigences superflues du luxe. J'ai dit déjà comment sont faites leurs demeures. J'ajouterai qu'ils se servent dans la plupart de leurs travaux de la partie concave qui sépare le paturon de la corne de leurs pieds de devant, comme nous-mêmes nous nous servons de nos mains, et leur dextérité est vraiment étonnante. Je donnai un jour une aiguille trouvée dans ma trousse à une jument blanche de notre ferme et lui demandai si elle pouvait l'enfiler. Je pensais bien que l'expérience tournerait à sa confusion. Point du tout. Elle enfila l'aiguille le plus tranquillement du monde. Après cela, je ne surprendrai personne en disant que les *Houyhnhnms* peuvent de la même façon traire les vaches, ramasser l'avoine et en général accomplir tous les travaux manuels.

Leur vie s'écoule ainsi dans la pratique de la vertu

la plus charmante, de la sagesse la moins morose, des occupations les plus saines et les plus paisibles.

S'ils ne leur survient aucun accident, ils meurent uniquement de vieillesse entre soixante à soixante-quinze ans, rarement quatre-vingt. Ils ignorent les maladies. Quelques semaines avant leur fin, ils se mettent à dépérir graduellement mais sans éprouver aucune douleur. Comme ils ne peuvent plus sortir aisément de chez eux, ils reçoivent alors les visites de leurs amis particuliers. Mais dix jours avant le décès, qu'ils prévoient exactement sans presque jamais se tromper, ils se rendent en personne chez tous ceux qui les ont visités, dans une voiture très pratique traînée par des *Yahous* et qui ne sert qu'en cette occasion ou dans le cas de maladie ou d'accident, ou encore quand ils sont très vieux, dans leurs longs voyages. Cette visite suprême et touchante n'a rien d'ailleurs de particulièrement lugubre. Le moribond ne manifeste aucun regret désespéré de quitter ce monde ; il prend simplement congé de ses amis avec un peu plus de solennité que d'habitude, comme s'il partait pour un pays retiré où il aurait l'intention de finir ses jours. Les amis et les parents observent la même attitude aisée, sobre et naturelle. Quand la mort a fait son œuvre, les cadavres sont enterrés sans affectation ni faste ridicule dans le lieu le plus obscur et le plus secret qu'on peut trouver. Et c'est tout. Personne ne témoigne de ce départ définitif ni joie ni tristesse, ce qui ne veut pas dire que le disparu ne laisse pas de regrets.

J'aurais encore une infinité de détails à donner sur les mœurs et les vertus de cet admirable peuple. Mais je me réserve pour plus tard, ayant l'intention d'écrire un volume spécial sur ce sujet.

Je n'ajoute qu'un mot qui a son intérêt. Les *Houyhnhnms* n'ont pas de terme pour exprimer ce

qui est mal à moins de l'accompagner d'images empruntés à la laideur ou aux vices des *Yahous*. Ainsi quand ils veulent mentionner l'imprudence d'un de leurs valets, l'étourderie d'un enfant, un accident ou une blessure causée par une pierre, un mauvais temps continuel ou une erreur des saisons, ils ajoutent simplement au mot descriptif l'épithète de *Yahou*. Ils diront ainsi : *Hhnm Yahou ; Whnaholm Yahou ; Ynlhnmdivihlma Yahou*, et pour désigner une maison mal construite : *Ynholmhnmrohlnw Yahou !*

Vous pouvez essayer de prononcer ces mots. Mais je doute fort que vous y parveniez jamais !

CHAPITRE V

Il y avait près de trois ans que j'habitais ce beau pays, quand survint la catastrophe dont je ne puis encore parler sans une tristesse indicible.

Tous les quatre ans, les *Houyhnhnms* tiennent à l'équinoxe d'automne, dans une grande plaine à huit lieues de la ferme de mon maître, un Conseil National qui dure cinq à six jours et où les représentants de la nation traitent de l'état des différents districts, sous le rapport de la production – foin, avoine, vaches, *Yahous*, etc. S'il y a pénurie dans un district, et surproduction dans un autre, le Conseil égalise la répartition. Il n'y a jamais de difficultés ni de contestations.

Trois mois environ avant mon départ, cette grande assemblée avait eu lieu, et mon maître s'y était rendu, délégué par son district.

Cette fois, on y traita d'une affaire qui avait cent fois déjà été mise sur le tapis, la seule assurément qui eut jamais départagé les esprits des *Houyhnhnms*, à savoir : s'il fallait exterminer la race des *Yahous*.

Mon maître fut d'un avis opposé. S'appuyant sur mon cas il parla d'un *Yahou* extraordinaire qu'il avait recueilli chez lui. Il raconta tout ce que je lui avais moi-même appris de la situation qui existait dans d'autres parties du monde, où les *Yahous*, soi-disant raisonnables, dominaient les *Houyhnhnms*. Il finit son exposé en émettant un avis beaucoup plus modéré que l'orateur précédent et l'Assemblée, me

dit-il, s'était séparée en laissant les choses dans le *statu quo*.

Mais il ne m'avait pas tout dit. Un beau matin, quand je me croyais pour toute ma vie établi dans cet incomparable pays, mon maître me pria de venir lui parler un peu plus tôt qu'il n'avait coutume.

Je remarquai à son attitude qu'il éprouvait une grande perplexité et un visible embarras. Il semblait chercher par où il devait commencer son discours. Après quelque instants de silence, il me dit enfin :

— Je ne sais comment vous allez prendre ce que j'ai à vous dire. Sachez de suite qu'à la dernière Assemblée Générale, quand la question des *Yahous* eut été réglée, les représentants me reprochèrent comme une offense à la nation de garder dans ma propre maison un *Yahou* que je traitais plutôt en *Houyhnhnm* qu'en bête brute. Mes conversations avec vous leur étaient connues. Ils se demandaient comment je pouvais trouver quelque agrément ou profit en une pareille compagnie. Ma conduite ne convenait ni à la raison ni à la nature et ils n'avaient jamais entendu parler d'une chose semblable. L'Assemblée m'exhorta donc à choisir entre deux procédés : ou vous employer comme tous les autres *Yahous* en vous reléguant parmi eux, ou vous commander de regagner à la nage la contrée d'où vous êtes venu. Les *Houyhnhnms* qui vous ont vu chez moi ou chez eux ont rejeté unanimement la première solution, alléguant que votre raison rudimentaire jointe à la dépravation commune aux *Yahous* pourrait vous amener (ils le craignaient du moins) à persuader aux *Yahous* de gagner avec vous les bois et les montagnes, et de là, à les ramener en troupe pendant la nuit pour détruire le bétail des *Houyhnhnms* comme votre espèce est naturellement vorace et paresseuse. Depuis, ajouta mon maître, il n'est pas

de jour où je ne sois pressé par mes voisins de mettre à exécution les exhortations de l'Assemblée, et je ne puis différer plus longtemps de me conformer à ces désirs. Mais, mon pauvre *Yahou*, je doute fort que vous puissiez en nageant regagner un autre pays, et c'est pourquoi je souhaiterais vous voir construire une voiture, du genre de celles que vous m'avez décrites, capable de vous porter sur l'eau. Je mets à votre disposition tout mon personnel de même que les domestiques de mes voisins. S'il n'eut tenu qu'à moi, j'aurais été heureux de vous conserver à mon service toute votre vie, car j'ai vu que vous vous étiez déjà corrigé de quelques-uns de vos défauts et de vos mauvaises inclinations et que vous aviez ainsi fait tous les efforts dont votre nature inférieure était capable, pour imiter les *Houyhnhnms*.

Je dois faire ici observer au lecteur qu'un décret de l'Assemblée Générale était toujours exprimé par le mot *hnhlonyn* ou exhortation. Les *Houyhnhnms* en effet ne conçoivent pas qu'une créature raisonnable puisse être commandée, mais seulement conseillée, exhortée ; personne ne pouvant désobéir à la raison sans perdre aussitôt tous droits au titre de créature raisonnable.

Ce discours fut pour moi un coup de foudre. Vous dire la douleur et le désespoir suprêmes dont je fus saisi est impossible. Incapable de supporter l'agonie qui m'était infligée, je tombai évanoui aux pieds de mon maître. Quand je repris mes sens, je le vis qui me contemplait avec surprise.

— Je vous ai cru mort, me dit-il, car cette admirable race n'est pas sujette à ces imbéciles défaillances de la nature.

— Plût au ciel que je l'eusse été, soupirai-je d'une voix faible. La mort serait pour moi un trop grand bonheur ! Ah ! Votre Honneur, je ne me permets pas

de blâmer l'exhortation de l'Assemblée ni les instances de vos amis. Mais si je m'en rapporte à mon faible jugement, il me semble qu'on aurait pu être tout à la fois aussi raisonnable et moins rigoureux. D'une part, je ne saurais nager plus d'une lieue ou deux et la contrée la plus proche est peut-être éloignée de cent lieues ! Quant à construire une barque, combien de matériaux nécessaires me font ici défaut ! Cependant, pour bien vous prouver ma soumission et ma gratitude envers Votre Honneur, je me mettrai à l'œuvre bien que celle-ci me paraisse impossible et que je me regarde, dès à présent, voué à une mort certaine.

Je m'arrêtai un instant ; je suffoquais.

Nous gardâmes tous deux le silence pendant quelques minutes.

— Je sais trop, dis-je enfin, que les raisons sur lesquelles s'appuient toutes les déterminations des sages *Houyhnhnms* sont trop solides pour être ébranlées par les arguments d'un misérable *Yahou* comme moi. J'accepte donc avec la plus humble reconnaissance l'offre que vous avez l'insigne bonté de me faire. Le secours de vos domestiques me sera d'une immense utilité ; mais je vous prie de m'accorder tout le temps indispensable pour accomplir une tâche aussi difficile que de construire une barque solide et résistante. Je mettrai tous mes efforts à conserver ma misérable existence ; si je retourne jamais en Angleterre, ce sera avec l'espoir d'être au moins utile à ma race, en contribuant par mes éloges à la renommée des *Houyhnhnms* et en proposant leurs vertus en exemple à tout le genre humain !

Mon maître me répondit de la façon la plus gracieuse ; il m'accorda deux mois pour la construction de ma barque et ordonna à mon ami, le bon petit *bidet-alezan*, de suivre toutes mes instructions. Je ne voulus avoir avec moi que lui seul dont j'avais ex-

périmenté l'intelligence et dont je connaissais le tendre attachement. Avant de rien entreprendre, je me rendis avec lui sur le point de la côte où j'avais été abandonné. En montant sur une hauteur et me servant de mon télescope, j'aperçus une petite île, à cinq lieues de là environ. Je me décidai à en faire la première station de mon douloureux exil, laissant à la fortune le soin de décider du reste.

Je retournai alors au logis et sur les indications de l'alezan, nous nous rendîmes à une forêt voisine où, moi avec mon couteau, lui avec un caillou tranchant, très habilement assujetti, nous coupâmes le bois dont j'avais besoin.

Je travaillai avec tant d'assiduité qu'avec l'aide de mon ami l'alezan en six semaines de temps j'avais terminé une sorte de canot Indien, mais beaucoup plus large, recouvert de peaux de *Yahous.* Avec les mêmes peaux je confectionnai une toile ; je fis aussi quatre rames.

Je fis d'abord l'épreuve de ma barque sur un grand étang. Je bouchai toutes les voies d'eau avec du suif de *Yahou.* Et l'ayant approvisionnée de lapins et d'oiseaux préalablement bouillis, et de deux grands vases, l'un rempli de lait, l'autre d'eau pure, je chargeai le canot sur une charrette et le fis conduire au rivage par deux *Yahous* sous la surveillance de l'alezan et d'un autre valet.

Le jour suprême était arrivé. Le 15 Février 1715, les yeux noyés de larmes, le cœur navré de douleur, je pris congé de mon maître, de sa femme et de toute sa famille. Mais soit par curiosité, soit peut-être par amitié pour moi (si je puis le dire sans vanité) Son Honneur tint à me voir dans mon canot, et pria plusieurs de ses amis du voisinage de l'accompagner. La marée m'obligea à attendre plus d'une heure ; mais alors le vent s'étant mis heureusement à souffler du



MALGRÉ MES SUPPLICATIONS, ILS ME MIRENT DANS LEUR CHALOUPE. PAGE 163.

côté de l'île où je comptais diriger ma course, je dus une seconde et dernière fois dire adieu à mon maître bien aimé. Comme j'allais me jeter à ses genoux pour lui embrasser les sabots, il me fit l'insigne honneur de soulever doucement de lui-même son pied droit jusqu'à mes lèvres ! Le caractère noble et courtois des *Houyhnhnms* était tout entier dans ce geste ineffable. Je présentai mes respects aux autres *Houyhnhnms*, et me jetant désespéré dans mon canot, je m'éloignai du rivage.

CHAPITRE VI

Il pouvait être neuf heures du matin quand je commençai mon douloureux voyage. Après avoir ramé pendant quelque temps, j'appréhendai la fatigue et me résolus à mettre à la voile. Mon maître était encore sur le rivage avec ses amis. Ils y demeurèrent jusqu'à ce qu'ils m'eussent perdu de vue. A plusieurs reprises j'entendis le bon petit *bidet-alezan* qui me criait : " *Hnuy illa nyha majah Yahou !* " (*Prends bien garde à toi, gentil Yahou !*)

Cher petit ami, si complaisant, si discret et si tendre ! Ses derniers mots resteront gravés dans mon âme : " *Prends bien garde à toi, gentil Yahou !* " Ils me percèrent le cœur et j'éclatai en sanglots... Le lecteur comprendra aisément le chagrin qui me torturait en perdant un ami aussi charmant. Je ne désirais plus qu'une chose : découvrir s'il était possible une petite île déserte où mon travail suffirait à me procurer de quoi me nourrir, me loger et me vêtir – les premières nécessités de l'existence.

Une telle situation me paraissait cent fois plus heureuse que celle de premier ministre à la cour la plus raffinée d'Europe, tant l'idée de retourner vivre dans la société et sous le gouvernement des *Yahous* me semblait horrible.

Lorsque l'équipage de mon bâtiment m'avait débarqué, j'avais conjecturé, d'après quelques mots échappés devant moi aux matelots, que nous nous trouvions à dix degrés sud du cap de Bonne Espé-

rance, ou autrement dit par 45° environ de latitude sud.

Dans l'abandon où je me trouvais, je pris le parti de me fier à cette vague conjecture et de cingler vers l'est. J'espérais ainsi mouiller au sud-est de la côte de la Nouvelle Hollande, et de là me rendre dans l'une des petites îles environnantes. Le vent soufflait heureusement de l'ouest ; sur les six heures du soir, j'évaluais à dix-huit ou vingt lieues la distance que j'avais couverte.

Le lendemain, j'aperçus une petite île et je cherchais un lieu propice à l'atterissement quand tout à coup, je découvris au nord-nord-est une voile qui grandissait de minute en minute.

Les sentiments les plus contradictoires s'emparèrent de moi, et pendant un instant, je fus en proie à la plus terrible hésitation. Mais enfin l'horreur des *Yahous* l'emporta et virant de bord je vins à une petite baie. J'approchai mon canot le plus qu'il me fût possible du rivage, et je courus me cacher derrière un rocher qui surplombait un petit ruisseau dont l'eau était fraîche et limpide. A une demi-lieue de la baie, le vaisseau stoppa et envoya à la côte une chaloupe pour y faire de l'eau. Les matelots ne furent pas longtemps sans apercevoir ma barque, et quelques minutes après ils me trouvaient moi-même couché tout de mon long et la face contre terre, derrière le rocher. Ils furent sans doute bien étonnés de mon accoutrement. Mon habit de peaux de lapins, mes sabots de bois, mes bas fourrés les persuadèrent aisément que je n'appartenais pas à la race du pays, dont tous les habitants allaient nus. L'un des matelots m'ordonna énergiquement de me lever et me demanda en portugais qui j'étais. Je comprenais assez bien cette langue, et m'étant mis debout je leur expliquai que j'étais un pauvre *Yahou*, banni par les *Houyhnhnms*, et que je les conjurais

de me laisser partir. Leur stupéfaction augmenta de m'entendre m'exprimer dans leur langue et à mes traits ils virent bien que j'étais un européen. Mais ils ne savaient que penser de ces mots incompréhensibles, *Yahou* et *Houyhnhnm*, et d'autre part ils ne pouvaient s'empêcher de rire de mon étrange accent qui ressemblait au hennissement du cheval. De mon côté je tremblais de la tête aux pieds, tout à la fois de crainte et de haine. Je les suppliai de nouveau de me laisser partir et j'opérais lentement ma retraite quand ils me mirent la main au col et me firent subir un véritable interrogatoire – Quel était mon pays ? D'où étais-je venu ? etc. etc. Je répondis que j'étais né en Angleterre d'où, il y avait cinq ans, j'étais parti, à un moment où la paix régnait entre les deux pays. J'espérais en conséquence qu'ils ne me traiteraient pas en ennemi, puisque je ne leur voulais aucun mal et comme je n'étais qu'un pauvre *Yahou* cherchant quelque lieu isolé où passer le reste de sa vie infortunée !

Quand ils commencèrent à parler, je pensai n'avoir jamais perçu quelque chose de si contraire aux lois de la nature. Le fait m'apparaissait vraiment monstrueux et un chien ou une vache parlant en Angleterre, ou un *Yahou* dans le pays des *Houyhnhnms*, ne m'auraient pas d'avantage émerveillé !

J'étais d'ailleurs tombé sur d'honnêtes portugais. Leurs paroles témoignèrent d'une grande humanité. Ils affirmèrent que leur capitaine me prendrait à son bord et me mènerait gratis à Lisbonne d'où je pourrais gagner facilement mon pays. Et dans le même temps ils dépêchèrent deux de leurs compagnons vers le capitaine pour l'informer de l'incident et prendre ses ordres. Je dus leur donner ma parole de ne point m'enfuir, sans quoi ils m'auraient lié, dans les meilleures intentions du monde !

Vous devinez bien qu'ils étaient curieux de con-

naître mon histoire, mais je résistai à leurs sollicitations et ils furent d'accord pour conclure que de grands malheurs avaient troublé mon esprit. Deux heures plus tard, malgré mes supplications véhémentes et mes pleurs désespérés, sur l'ordre du capitaine ils me conduisaient dans la chaloupe à bord de leur bâtiment. Le capitaine s'appelait Pédro De Mendez ; sa courtoisie et sa générosité furent parfaites et je demeurai tout étonné de trouver tant de bonté chez un *Yahou* !

Il m'offrit à boire et à manger, m'assura qu'il voulait me traiter comme lui-même et me dit en un mot les choses les plus obligeantes. Néanmoins je restais dans un sombre silence et j'étais prêt de m'évanouir à la seule odeur de ces Européens. Mon dégoût et mes amers regrets devinrent si intolérables qu'une demi-heure plus tard, pendant que l'équipage dînait, je tentais de me jeter à l'eau pour gagner la côte à la nage.

Mais un matelot me prévînt et je fus enchaîné dans ma cabine. Après le repas le capitaine vînt me trouver et désira savoir de moi quel motif était assez puissant pour m'entraîner à un acte aussi désespéré. Quant à lui, me dit-il, il n'avait qu'une pensée, celle de me rendre service, et il me parla d'une façon si touchante, avec tant de douceur persuasive, qu'il me fallut bien le considérer enfin comme un animal à peu près raisonnable !

Je m'ouvris donc à lui avec confiance et lui racontai toutes mes aventures. Au début, le bon capitaine témoigna d'une incrédulité souriante envers ce qu'il appelait mes rêves et mes fictions, ce qui me blessa au vif.

J'avais totalement oublié comment les *Yahous*, dans les pays où ils dominent, possèdent une si remarquable faculté de mentir – ce qui les dispose naturellement à toujours douter de la sincérité d'autrui. Je fis tant et si bien que le capitaine, devant

mes protestations et mes arguments, commença à avoir une meilleure opinion de ma sincérité. Sa bienveillance ne se ralentit pas un instant au cours de la traversée. Et pendant le séjour rapide que je fis à Lisbonne il s'efforça avec beaucoup d'égard et de sollicitude de me réconcilier avec les mœurs et les coutumes de ma race. Ce fut lui qui après m'avoir persuadé de reprendre les vêtements européens, me fit entendre que l'honneur et la conscience m'imposaient de retourner en Angleterre et de reprendre la vie de famille, près de ma femme et de mes enfants. Ce fut lui encore qui paya mon passage sur un vaisseau marchand qui appareillait pour l'Angleterre, et vraiment je le quittai avec un sentiment d'affection que je n'aurais jamais cru quelques semaines auparavant pouvoir éprouver pour un *Yahou.*

Le 5 Décembre 1715, j'arrivais à Rédriff et revoyais ma famille. Je passerai sous silence l'étrange impression que me causèrent d'abord leur vue et les manifestations de leur tendresse ! Je noterai seulement que, déshabitué comme je l'étais depuis des années de l'attouchement des *Yahous*, le premier baiser de ma pauvre femme me fit tomber dans une défaillance qui dura près d'une heure !...

Voici plus de cinq ans que je suis de retour en Angleterre. La première année je pouvais à peine endurer la vue de ma femme et de mes enfants. L'odeur humaine me paraissait intolérable ; à l'heure présente encore en présence des *Yahous*, je suis obligé de me boucher le nez avec de la lavande, de la rue ou de feuilles de tabac !

Ce n'est que la semaine dernière que j'ai permis à ma femme de s'asseoir à ma table et de répondre – mais brièvement – à mes questions.

J'ai dans une confortable écurie deux jeunes étalons avec qui je m'entretiens au moins quatre heures par

jour. Ils ne connaissent ni la bride ni la selle et vivent en grande intimité avec moi.

Et maintenant, amis lecteurs, je prends définitivement congé de vous. Je retourne à mon petit jardin de Rédriff jouir de mes réflexions ; inculquer aux *Yahous* de ma famille les admirables leçons de vertu que j'ai reçues des *Houyhnhnms* ; m'attrister du l'animalité où sont, hélas, tombés les *Houyhnhnms* de mon pays et cependant traiter ceux-ci avec tout le respect que m'inspire le souvenir de mon noble maître. En témoignage de mon admiration et de mes regrets, je veux évoquer sa majestueuse image aux termes de ces Voyages véridiques, comme je tiens en souvenir d'une amitié qui me fut si douce à redire les derniers mots du cher petit alezan : "*Prends bien garde à toi, gentil Yahou !*"

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Collection
honorée de Souscriptions
de l'Etat

LES ARTS GRAPHIQUES :
IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
VINCENNES

